3 1761 03562 6340

Montfleury, Antoine Jacob, called

THÉATRE

DE MESSIEURS

DE MONTFLEURY,

PERE ET FILS.

NOUVELLE ÉDITION;

CONTENANT

L'École des Filles, Comédie:
La Femme Juge et Partie:
Le Procès de la Femme Juge et Partie:
L'École des Jaloux, ou le Cocu volontaire:
Le Gentilhomme de Beauce:

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

PQ
1875
M64
1776
t. 2

630653
7.3.56

L'ÉCOLE DES FILLES,

COMÉDIE.

A MONSIEUR
DREUX,

CONSEILLER DU ROI EN TOUS SES CONSEILS, & son Avocat général en sa Chambre des Comptes.

MONSIEUR,

Je suis presque assuré que tous ceux qui verront ici votre nom, diront que je devois rendre cet ouvrage plus parfait, ou le présenter

à une perſonne moins éclairée ; que je ne devois pas joindre cette faute à celles dont j'ai rempli cette pièce, & que le ſoin de cacher mes défauts devoit m'être plus cher que l'empreſſement de vous donner de ſi foibles marques de mon zèle. Mais, quoique j'aie prévu ce reproche, je n'ai pu m'empêcher de m'y expoſer ; & la paſſion que j'avois de vous donner quelques marques de ma reconnoiſſance, m'a fait paſſer par-deſſus toutes ſortes de conſidérations. Oui, MONSIEUR, j'avoue que votre généroſité, dont vous m'avez donné de ſi obligeantes marques, m'a piqué de reſſentiment, & que l'envie de répondre à des bontés ſi peu méritées, m'a fait vaincre le ſcrupule de vous faire un préſent ſi peu conſidérable. Car enfin, je ſçavois avec toute la France, que vous avez une connoiſſance ſi parfaite de toutes choſes, & que vous en faites un diſcernement ſi judicieux & ſi ſain, que les fautes les plus légeres ne peuvent ſe cacher à vos yeux ; que vous êtes tous les jours dans des occupations ſi ſérieuſes & ſi relevées, que c'eſt ſignaler ſon imprudence que de vous offrir une pièce qui l'eſt ſi peu, & que la dignité d'une

charge dont vous vous acquittez avec tant d'honneur & de gloire, ne vous laisse point de momens à donner à ces sortes de bagatelles : mais la permission que vous m'avez si généreusement accordée de vous présenter celle-ci, m'a fait espérer qu'elle pourroit vous divertir sans vous déplaire, & que vous la regarderiez comme une marque du respect & de la passion avec laquelle je veux être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

DE MONTFLEURY.

ACTEURS.

DOM JUAN, amant de Léonor.
LÉONOR, ſœur de Dom Maurice.
DOM MAURICE.
DOM CARLOS, amant de Léonor.
ISABELLE.
FABIAN, valet de Dom Juan.
HÉLÈNE, ſuivante de Léonor.

La Scène eſt à Tolède.

L'ÉCOLE DES FILLES,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM JUAN, FABIAN.

FABIAN, *courant après son maître.*

MOnsieur, Monsieur!

DOM JUAN.

Hé bien? Ta sottise est extrême.

FABIAN.

Nous chercherons bien loin, marchant toujours de même.

Depuis le point du jour, si je m'en souviens bien,
Vous marchez comme un Basque ; & moi, las comme un chien,
Je cours, tout de mon mieux, le grand trot pour vous suivre,
Et vous sçaurez, de plus, que j'aime fort à vivre,
Et que, s'il faut mourir, Monsieur, j'ai fait serment
De mourir à mon aise, & non pas en courant.

D. JUAN.

Hé bien ! présentement tu peux reprendre haleine.

FABIAN.

Qui peut vous obliger à prendre tant de peine ?
Auriez-vous en ce lieu quelque assignation ?
Vous y venez-vous battre, ou vous promener ?

D. JUAN.

Non.

FABIAN.

Ah ! Monsieur, je voudrois que ce fût pour vous battre ;
Car dans l'occasion je fais le diable à quatre.
Tel que vous me voyez, Monsieur, assurément,
Je sçais, sans me vanter, dégainer vertement ;
Quand il est question de faire un coup d'épée....

D. JUAN.

Je le crois : mais enfin, ta créance est trompée,
Et je viens en ces lieux pour un emploi plus doux.

FABIAN.

Lorsque j'ai vu venir Dom Fernand droit à vous,
Que vous l'avez suivi jusques à sa demeure,
Allant assez bon train, je croyois, ou je meure,
Que vous aviez querelle, & vouliez en secret....

D. JUAN.

Non, non; il me vouloit faire voir ſon portrait,
Je ne ſçais qui l'a fait; mais ce qu'on en peut dire,
C'eſt qu'enfin l'ouvrier mérite qu'on l'admire.
Dom Fernand le connoît ſi bien, qu'il m'a promis
Que je pourrois l'avoir, étant de ſes amis;
Qu'il fera mon portrait: il l'en priera lui même.
Ah! ſi j'avois celui de la Beauté que j'aime!
Ce ſeroit à mes maux un remède bien doux.

FABIAN.

C'eſt ce qui vous forçoit à ſortir de chez vous,
Lorſque devant le jour...?

D. JUAN.

Non; une autre penſée
Tenoit, avec plaiſir, mon âme embarraſſée;
Et je ne ſuis ſorti dès que j'ai vu le jour,
Que pour voir en ce lieu l'objet de mon amour.

FABIAN.

L'objet de votre amour! comment donc Iſabelle
Eſt-elle de retour?

D. JUAN.

Hélas! ce n'eſt pas elle,
Sous de plus douces loix mon cœur eſt engagé;
J'aime ailleurs, en un mot, & mon cœur eſt changé.

FABIAN.

C'eſt fort bien fait à vous. Et votre mariage?
Ne ſçavez-vous pas bien que l'honneur vous engage...?

D. JUAN.

Oui, je ſçais qu'Iſabelle arrivera demain,
Et que l'on me deſtine à lui donner la main.

Mais, quoi ! ces unions que l'intérêt fait faire,
Si l'amour ne s'en mêle, ont de la peine à plaire:
Et d'un tourment égal l'on se plaint tour-à-tour,
Quand l'intérêt nous joint en dépit de l'amour.

FABIAN.

Ma foi, c'est un abus; & de plus, Isabelle,
Outre qu'elle a du bien, est passablement belle.
Épousez-la, Monsieur. Quand on est indigent,
L'amour nous vient toujours plutôt que de l'argent.
La maxime du temps, sur ce point, est commode;
L'on épouse le bien, & l'on vit à sa mode.

D. JUAN.

L'espoir d'avoir du bien a de charmans appas;
Mais l'horreur d'être joint à ce qu'on n'aime pas,
Se jettant dans un cœur, n'y laisse rien de tendre.
Se marier ainsi, Fabian, c'est se vendre:
Qu'en dis-tu?

FABIAN.

Moi, qui suis assez peu scrupuleux,
Je me vendrois, Monsieur, plutôt que d'être gueux.
N'avoir que de l'amour, ce n'est pas de quoi rire;
Et de plus, entre nous, quoi que vous puissiez dire,
Pour vingt-mille ducats, & trois ans défrayé,
Si vous êtes vendu, vous êtes bien payé;
Du moins, c'est mon avis; & si votre Isabelle
S'apperçoit une fois de l'état qu'on fait d'elle;
Et qu'à votre mépris elle oppose le sien,
Vous n'êtes pas trop sûr de vous vendre aussi bien.

D. JUAN.

Quoi qu'il en soit, l'amour est trop fort sur mon âme;
Je sens pour Léonor une secrette flâme;
Comme elle ignore encor cet hymen concerté,

Elle souffre mes soins avec quelque bonté.
Mais, hélas! que je crains le retour d'Isabelle!

FABIAN.

Quoi! c'est pour Léonor? La peste qu'elle est belle!
Mais a-t-elle du bien?

D. JUAN.

Qu'importe?

FABIAN.

Il vous en faut.
Vous sçavez bien que c'est votre plus grand défaut.
Le père d'Isabelle aime votre famille,
Et, pour vous aggrandir, vous destine sa fille;
Et quant à Léonor....

D. JUAN.

Mais enfin j'aime mieux
Avoir moins de richesse, & me voir plus heureux;
Je ne sçais pas encor quels biens elle possède;
Mais depuis quatre mois qu'on la voit à Tolède,
Elle a vécu toujours avec assez d'éclat.
Son frère, dont j'ignore & le bien & l'état,
Est venu s'établir dans ces lieux avec elle;
Elle a bien des appas; mais, outre qu'elle est belle,
Elle a l'esprit si vif, si subtil, si présent,
Si prêt à se tirer d'un pas embarrassant,
Que son adresse, enfin, me semble incomparable.

FABIAN.

La belle qualité d'être matoise en diable!

D. JUAN.

Léonor bien souvent a de quoi l'occuper:
Son frère ne croit pas qu'on le puisse tromper.

Sans rien approfondir, il croit que l'apparence
Lui peut donner de tout l'entière connoiſſance;
Et croit, en décidant de tout ce qu'il réſout,
Qu'on ne trompe que ceux qui raffinent ſur tout;
Qu'il faut de bonne-foi juger de chaque choſe;
Que ceux qui ſont trompés bien ſouvent en ſont cauſe;
Et dit, quoique ſouvent il ſe faſſe duper,
Qu'il faut être bien fin pour pouvoir l'attraper.
Enfin, ſi quelquefois ſon frère l'embarraſſe,
Elle ſçait s'en tirer de la meilleure grâce....

FABIAN.

Vous aurez votre tour, & vous pourrez ſçavoir....

D. JUAN.

Je le crains peu. Je dois dedans ce lieu la voir.

FABIAN.

Monſieur, j'entends du bruit, je crois.....

D. JUAN.

C'eſt elle-même.

SCÈNE II.

LÉONOR, D. JUAN, FABIAN, HÉLÈNE.

LÉONOR.

J'Apperçois Dom Juan....

D. JUAN.

Mon bonheur eſt extrême;
Puiſque je peux parler à l'objet de mes vœux.

LÉONOR.

Dom Juan eſt exact.

D. JUAN.

Il eſt plus amoureux;
Madame; & vous voyez, dans ce qu'il fait paroître;
Le moindre effet d'un feu que vous avez fait naître:
Sa flamme.....

LÉONOR.

Il n'eſt plus temps de rien diſſimuler;
Ma douleur eſt un mal qu'en vain je veux céler;
Je vous ai ſouvent dit qu'à Séville, mon frère,
Avoit rendu ſes ſoins à ma flamme contraire,
Et qu'avant qu'il ſe fût établi dans ces lieux,
Il vouloit me donner un époux odieux;
J'avois, en le quittant, conçu quelque eſpérance;
Et croyois qu'il pourroit guérir par mon abſence;
Mais il eſt à Tolède, & mon frère aujourd'hui

Dit qu'il s'eſt engagé de me donner à lui,
Et que ſur ſa parole il a donné la ſienne;
Que ſur ſa volonté je dois régler la mienne.
En vain je lui réſiſte, il veut que dès demain
J'obéiſſe à ſon ordre & lui donne la main.
Jugez donc de l'excès du mal qui me poſſède,
Si contre cet hymen l'amour eſt ſans remède.

D. JUAN.

O dieux! quel eſt ſon nom?

LÉONOR.

Son nom eſt Dom Carlos.

D. JUAN.

Je ne le connois point; mais enfin, ſon repos
Lui coûtera bien cher, ſi ſon amour aſpire....

LÉONOR.

Cherchez d'autres moyens pour finir mon martyre;
Songez qu'on me marie, & qu'enfin mon ſouci....

FABIAN, *bas à Dom Juan.*

Que ne lui dites-vous qu'on vous marie auſſi?

D. JUAN.

Tais-toi. Puis-je ſonger à ce malheur extrême,
Sans mourir de douleur en perdant ce que j'aime?
Hélas! ſi vous m'aimiez, on tâcheroit en vain
De donner votre cœur en offrant votre main.
L'Amour ne permet pas, jaloux de ſa puiſſance,
Qu'un cœur qu'il a ſoumis ſouffre de violence,
Madame; & le pouvoir d'un frère eſt trop borné
Pour diſpoſer d'un cœur que l'Amour a donné.

LÉONOR.

Non, non; j'ai ſur ce point quelque meſure à prendre.

D. JUAN.

Qui peut vous obliger....?

LÉONOR.

Je m'en vais vous l'apprendre.
La Fortune, à son gré disposant de ses biens,
En fut, depuis long-temps, avare pour les miens.
Mon frère s'est acquis du bien par son adresse,
Et je sçais que le moindre effort de sa tendresse
Sera de les vouloir partager avec moi,
Si je prends ses avis pour engager ma foi.
Son âge, & cet espoir que sans cesse il m'inspire;
Dessus mes volontés lui donnent quelque empire;
Il me croit, se flattant d'un pouvoir absolu,
Prête d'exécuter ce qu'il a résolu;
Et, sur un peu d'espoir réglant ma complaisance;
Je l'ai toujours flatté de cette déférence.

D. JUAN.

Faut-il que l'intérêt sur des feux innocens...!

LÉONOR.

Laissez-moi ménager son esprit & le temps;
Et souffrez que mon cœur, qui renonce à tous autres;
Songe à mes intérêts sans négliger les vôtres.
Quels que soient ses projets, nous en viendrons à bout;
Ne vous alarmez point, je vous réponds de tout.
Mon frère, qui de tout ne prend que l'apparence,
Ne soupçonne nos cœurs d'aucune intelligence;
Et c'est dedans nos maux quelque chose de doux,
Que sa bizarre humeur ne craigne rien de nous.

D. JUAN.

Souvenez-vous, du moins.....

LÉONOR.

O dieux! je suis perdue!
J'apperçois Dom Carlos, il m'aura reconnue.
Adieu. Pour me tirer d'un si grand embarras,
Tâchez de l'empêcher qu'il ne suive mes pas.

SCÈNE III.

D. JUAN, LÉONOR, D. CARLOS, FABIAN, HÉLÈNE.

D. CARLOS.

ME trompez-vous, mes yeux?

LÉONOR.

La crainte me transporte!

D. JUAN.

Demeurez.....

LÉONOR.

Non; je vais rentrer par l'autre porte.

D. JUAN.

Feignons, pour l'arrêter....

FABIAN.

Que veut-il faire encor?
Observons-le de loin....

(*Il ſe retire dans un coin du théâtre.*)

D. CARLOS.

Oui, oui; c'eſt Léonor.
Suivons-la: je verrai ſi j'ai pu me méprendre.

D. JUAN, *mettant l'épée à la main.*

A moi, mon Cavalier; c'eſt bien vous faire attendre!

D. CARLOS.

Moi, faire attendre?

D. JUAN.

Vous. Vous faites le ſurpris!

FABIAN, *dans un coin du théâtre.*

Que lui va-t-il conter?

D. CARLOS.

Sans doute je le ſuis;
Mais votre eſprit s'égare, ou votre âme eſt trompée!

D. JUAN.

En vain vous eſquivez, il faut tirer l'épée.

D. CARLOS.

D'accord; mais que je ſçache au moins quel différend..!

D. JUAN.

Il vous ſied aſſez mal de faire l'ignorant.
Vous ſçavez que je ſuis amoureux d'Iſabelle,
Que je dois l'épouſer, que je brûle pour elle;
Et cependant j'ai ſçu que ſouvent en ſecret
Vous lui rendez viſite en amant fort diſcret.
Avant que de m'ôter cet objet de ma flâme,

Quoi qu'il puisse arriver, il faut m'arracher l'âme.
Par trois diverses fois je vous l'ai fait sçavoir,
Et que ce n'étoit pas m'obliger que la voir;
Je vous ai déja fait porter deux fois parole,
Et vous m'avez manqué; mais ce qui m'en console,
C'est que, ce même jour, ce fer me vengera.

FABIAN.

Où diable a-t-il pêché tout ce qu'il lui dit là?

D. CARLOS.

L'étrange opinion! si j'ai vu de ma vie.....

D. JUAN.

Vous me croyez encor payer de raillerie?
Défendez-vous, vous dis-je, ou mes ressentimens...

D. CARLOS, *tirant l'épée.*

Puisqu'à vous détromper je perds ici le temps.....

FABIAN, *à part.*

De peur de les troubler, je vais les laisser battre.

SCÈNE IV.

D. JUAN, D. CARLOS, D. MAURICE.

D. MAURICE.

N'Est-ce pas Dom Carlos qui fait le diable à quatre?
Je ne me trompe point. Holà, Messieurs, holà!
Quoi! vous homicidez! quel désordre est cela!

D. CARLOS.

Je lui veux faire voir.....

D. MAURICE.

Vous vous battez, beau-frère;
Comme si vous n'aviez rien autre chose à faire!
Recommencer encor! quel désordre est ceci!

D. JUAN, *bas.*

Léonor est chez elle, & tout a réussi.

D. MAURICE.

Ne sçauroit-on sçavoir, beau-frère presque nôtre,
Quels sont vos différends?

D. CARLOS.

Il m'a pris pour un autre,
Et m'a voulu forcer de me battre avec lui.

D. MAURICE.

Voyez-vous!

D. CARLOS.

Je ne l'ai jamais vu qu'aujourd'hui,
Et cependant il veut qu'auprès d'une Isabelle
Je détruise ses feux, & sois amoureux d'elle.

D. MAURICE, *en riant.*

Bon!...

D. JUAN.

Ce n'est donc pas vous, & je me suis mépris;
L'on ne vous nomme pas Dom Lope de Solis?

D. MAURICE.

Dom Lope de Solis?

D. JUAN.

Oui.

D. MAURICE.

Trève de colère.
Diable ! quel *quiproquo* vous avez penſez faire !
Son nom eſt Dom Carlos, & c'eſt l'époux futur
De ma ſœur.

D. JUAN.

Lui, Carlos ?...

D. MAURICE.

Il n'eſt rien de ſi ſûr.

D. JUAN.

Non, non ; par ce moyen vous croyez me diſtraire :
Mais....

D. MAURICE.

Vous verrez encor qu'il n'en voudra rien croire.

D. JUAN.

Quoi donc ! c'eſt lui qui doit épouſer votre ſœur ?

D. MAURICE.

Oui, c'eſt lui-même, lui.

D. JUAN.

Pardonnez à l'erreur
Qui m'a fait attaquer, avec trop d'imprudence,
Un bras dont je voudrois avoir pris la défenſe :
J'ai du regret de voir qu'après m'être mépris....

D. MAURICE.

Allez, embraſſez-vous, & ſoyez bons amis ;

Soyez

Soyez une autre fois plus prudent que vous n'êtes,
Dom Juan & sur-tout, mettez mieux vos lunettes.

D. JUAN.

A vous dire le vrai, je suis au désespoir....

D. MAURICE.

Hé bien! n'en parlons plus.....

D. JUAN.

Adieu.

D. MAURICE.

Jusqu'au revoir.

SCÈNE V.

D. CARLOS, D. MAURICE.

D. CARLOS, *à part.*

OUi, sans doute, c'étoit l'effet d'un tour d'adresse.
Ah! c'étoit Léonor!

D. MAURICE.

Quelle douleur vous presse?

D. CARLOS, *bas.*

Oui, c'étoit elle-même, il n'en faut plus douter;
Ce Dom Juan n'a feint que pour mieux m'arrêter.

D. MAURICE.

Que dites-vous tout bas?

D. CARLOS.

Que ſa feinte colère,
Sous un jeu concerté, marque quelque myſtère,
Et que par mon abord ſon eſprit interdit.....

D. MAURICE.

Hé! point, il s'eſt mépris: ne vous l'a-t-il pas dit?
J'en réponds corps pour corps, rien n'eſt ſi véritable;
Vous êtes quelquefois ſoupçonneux comme un diable,
Beau-frère, & vous avez en vous cela de mal.

D. CARLOS.

Mon courroux, s'il a feint, lui peut être fatal.

D. MAURICE.

Quels ſont donc vos ſoupçons? Dites, de quel myſtère
L'accuſez-vous?

D. CARLOS.

Étant preſque votre beau-frère,
Je vous puis librement rendre compte de tout.

D. MAURICE.

Oui, je vais écouter de l'un à l'autre bout.

D. CARLOS.

Sçachez qu'à mon abord une dame voilée,
Qu'il avoit près de lui, s'en eſt ſoudain allée;
J'ai cru la reconnoître, & ne me trompe pas;
Et pour m'en éclaircir j'allois ſuivre ſes pas,
Lorſqu'il m'a fiérement contraint de me défendre;

D. MAURICE.

De quoi vous mêliez-vous ? Vous pouviez vous méprendre ;
C'eſt être, à mon avis, un peu trop curieux,
Et vous avez grand tort....

D. CARLOS.

Mais enfin, à mes yeux ;
Je ſçais quelle eſt la dame, & la choſe me touche.

D. MAURICE.

Hé bien ! peut-on ſçavoir ſon nom de votre bouche ?

D. CARLOS, *à part.*

Dois-je lui découvrir.....

D. MAURICE.

Vous parlez bas encor ?

D. CARLOS.

Si je ne ſuis trompé, c'étoit....

D. MAURICE.

Qui ?

D. CARLOS.

Léonor.
Comme mon intérêt ſe trouve joint au vôtre,
Si la choſe eſt ainſi....

D. MAURICE.

Bon ! en voici d'une autre !

D. CARLOS.

Vous en riez, au-lieu de me donner les mains.

D. MAURICE.

Ma foi, les plus grands fous ne sont pas les plus fins.
La pauvre enfant, bien loin d'y chercher d'artifice,
En matière d'amour est tellement novice,
Que personne que vous n'auroit de ces soupçons.
Ne prendrez-vous jamais un peu de nos leçons?
Et ne devez-vous pas étant mal en cervelle,
D'un cerveau plus mûri vous faire un bon modèle?
D'une bizarre humeur le dangereux poison
Fait chez vous si souvent éclipser la raison,
Que cela va quasi jusqu'à l'extravagance.

D. CARLOS.

C'est l'ordinaire effet d'un feu qui prend naissance;
Si j'avois moins d'amour, un semblable soupçon....

D. MAURICE.

Il faut le détremper dans un peu de raison,
Se soumettre soi-même aux règles qu'elle impose;
Prendre, sans rafiner, le bon de chaque chose,
Et, se laissant conduire à sa sincérité,
Regarder les objets toujours du bon côté;
Car, quoiqu'à rafiner tout votre soin s'occupe,
Vous faites tant le fin, que vous en êtes dupe;
Et vous feriez bien mieux d'en user comme moi.

D. CARLOS.

Comme vous! Vous avez.....

D. MAURICE.

Quoi?

D. CARLOS.

Trop de bonne-foi.
Croyez-moi, quoiqu'à tout votre humeur s'accommode,

Les gens de bonne-foi ne ſont plus à la mode;
Et vous en avez tant, que la plupart du temps
On vous en fait accroire....

D. MAURICE.

Il eſt vrai, je conſens
A paſſer pour un ſot, ſi jamais on s'en pique;
Mais ces grands rafineurs, ces chercheurs de myſtique,
Qui pour gloſer ſur tout ſe croyent deſtinés;
Ces eſprits du bel air, ces lourdauds rafinés,
Qui ne penſent rien moins que ce qu'ils font paroître,
Qui prennent garde à tout, & font les fins ſans l'être;
Qui, pour la vérité, ſe font des yeux d'Argus,
Qui, pour la découvrir, ſont toujours à l'*affut*,
La voulant conſulter ſur tout ce qui les touche;
Loin de l'apprivoiſer, la rendent plus farouche;
Et, ſans tirer du fruit de leur bizarre ſoin,
Plus ils s'en croyent près, & plus ils en ſont loin.
Vous en riez? Pour moi, ſuivant tout le contraire,
Par ma façon d'agir je ſuis fin ſans le faire;
Le ſoin de diſſiper, avec ma bonne-foi,
Les vapeurs que la fourbe élève contre moi,
Fait que la vérité, ſe montrant toute nue,
A ma ſincérité d'abord ſe proſtitue;
Et que, par-tout où j'ai quelque peu d'intérêt,
Elle me montre au doigt la choſe comme elle eſt.

D. CARLOS.

On ne trompe donc point ceux qui ſur l'apparence....

D. MAURICE.

Loin de s'en défier, on en fait conſcience;
Pour vous en éclaircir, je veux que votre erreur
Ceſſe de vous troubler, en voyant notre ſœur.
Holà!

SCÈNE VI.

D. CARLOS, D. MAURICE, LÉONOR.

LÉONOR.

QUe vous plaît-il?

D. MAURICE.

Hé bien! que vous en ſemble?
C'étoit elle? Je veux vous voir tous deux enſemble.
(*A Léonor.*)
Dom Carlos que voilà, vouloit me ſoutenir
Qu'il a vu Dom Juan tantôt t'entretenir;
Que, lorſqu'il a paru, de peur d'être connue,
Tu t'es fort promptement dérobée à ſa vûe.

LÉONOR.

Moi?

D. MAURICE.

Oui. N'en rougis point, je ſçais qu'il s'eſt trompé;
Ma foi, ſi tu ſçavois comme je l'ai dupé.

LÉONOR.

Quoi! ſa bizarre humeur, pour me faire une injure,
Près de vous, contre moi, fait agir l'impoſture,
Et par un tel ſoupçon Carlos a donc ôſé....

D. MAURICE.

Tout doux, il ne l'a plus, il eſt déſabuſé.

LÉONOR.

Non, non; je connois bien que ſon humeur ſévère;

Sur tout ce qu'elle voit, veut trouver un myſtère.

D. CARLOS, *à Dom Maurice.*

Que ne lui cachiez-vous un ſemblable ſoupçon ?

D. MAURICE.

Pourquoi faire ? Entre nous, je crois qu'elle a raiſon.

D. CARLOS.

Mais un courroux ſi prompt a droit de me ſurprendre.
Quand on a del'amour, ne peut-on ſe méprendre,
Madame, & quand un cœur a long-temps ſoupiré.....

D. MAURICE.

Il n'en vaudra que mieux pour être un peu bourré.

LÉONOR.

Oſez-vous me parler ? Avez-vous l'inſolence
De choquer ma vertu, ſans craindre ma vengeance,
Impoſteur ?

D. MAURICE.

Bon cela.

LÉONOR.

Quoi ! vous voulez tâcher
A m'ôter l'amitié d'un frère qui m'eſt cher ?
Hé bien ! ſi mon malheur ſeconde votre adreſſe,
Et que votre impoſture altère ſa tendreſſe,
Oui, s'il faut que ſon cœur juge auſſi mal du mien,
Sçachez que mon courroux.....

D. MAURICE.

Va, cela n'y fait rien;
Je te l'ai déja dit.

D. CARLOS.

Si l'amour qui m'engage ....

LÉONOR.

Ah! c'eſt trop écouter un homme qui m'outrage;
Et je ne penſe pas qu'on puiſſe me forcer
A vouloir excuſer qui tâche à m'offenſer.

SCÈNE VII.

D. CARLOS, D. MAURICE.

D. CARLOS.

MOn malheur eſt bien grand!

D. MAURICE.

Dites votre imprudence.
Il faut ſonger deux fois aux choſes qu'on avance;
Car l'honneur d'une fille eſt un point chatouilleux.

D. CARLOS.

Je veux bien condamner le rapport de mes yeux;
Mais, de quelque ſoupçon que ma flamme vous bleſſe,
Sçachant pour votre ſœur juſqu'où va ma tendreſſe....

D. MAURICE.

Ne vous alarmez point, je ferai votre paix.

D. CARLOS.

Me le promettez-vous?

D. MAURICE.

Oui, je vous le promets;
Serviteur.

D. CARLOS.

J'oubliois à vous dire une choſe ;
Il faut, ſans différer, que je vous la propoſe.
Hier, m'étant rencontré chez un de mes amis,
Qui me fit voir chez lui des tableaux de grand prix,
Après un entretien trop long à vous déduire,
En parlant de tableaux, s'aviſa de me dire,
Qu'il veut ſe faire peindre, & que pour ſon portrait
Il n'épargneroit rien, pourvu qu'il fût bien fait ;
Qu'il voit avec regret ſon deſſein inutile,
Pour ne connoître point de peintre fort habile,
Et qu'il n'en trouve point à ſon gré dans ces lieux.
Comme vous excelliez dans cet art merveilleux,
J'ai dit, ſans vous nommer, que je ſçavois un homme
Qui réuſſiroit mieux que les peintres de Rome,
Et promis de vous voir, & de vous en parler....

D. MAURICE.

Hé ! morbleu, de quoi diable allez-vous vous mêler ?

D. CARLOS.

Comment ?

D. MAURICE.

Il ſçait fort bien que j'ai quitté Séville,
Pour vivre avec plaiſir, & libre en cette ville,
Qu'ayant gagné du bien à faire des portraits,
Du fruit de mes travaux je veux jouir en paix ;
Qu'inconnu dans ces lieux, avecque bien-ſéance,
De ce que je faiſois enfin je m'en diſpenſe ;
Que paiſablement riche, & craignant l'embarras,
Je veux vivre en repos, & que je ne veux pas
Être connu pour peintre ; & ſa ſotte harangue
Veut que je ſois connu ! Maugrebleu de ſa langue !

D. CARLOS.

Hé ! pour être connu, ſans vouloir vous flatter,

Vous êtes de naiſſance à ne rien redouter;
Et ceux qui du côté du ſang n'ont rien à craindre,
Ne dégénérent pas pour ſe mêler de peindre;
Outre que vous avez violé ce ſerment,
Ayant fait le portrait....

D. MAURICE.

De qui?

D. CARLOS.

De Dom Fernand.

D. MAURICE.

Il eſt vrai, j'ai voulu le faire à ſa prière:
Je lui ſuis obligé d'une telle manière
Que, quoi que de mes ſoins il voulût exiger,
Je m'en acquitterois, afin de l'obliger;
Quand même il me voudroit employer pour quelqu'autre,
S'il étoit ſon ami. Mais enfin pour le vôtre,
Vous m'en diſpenſerez.

D. CARLOS.

Hé bien! n'en parlons plus:
Je ferai déſormais mon compte là-deſſus.
Je vais me dégager, de peur de vous déplaire,
De ce que j'ai promis.

D. MAURICE.

Vous ne ſçauriez mieux faire.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM JUAN, HÉLÈNE.

D. JUAN.

JE te trouve à propos. Hé bien ! ma chere Helene,
Ne saurois-je trouver de reméde à ma peine?
Verrai-je ta maitresse ? Et pourrai-je en ce jour....

HELENE.

Oui, son frere est sorti, qui n'est pas de retour,
Vous la verrez bien-tôt, &, devant qu'il revienne,
Vous pourrez soulager votre peine & la sienne.

D. JUAN.

Hélène, en vérité, tu m'es chère à tel point....

HÉLÈNE.

Vous le dites toujours; mais il n'y paroît point.
La voici.

SCÈNE II.

LÉONOR, D. JUAN.

D. JUAN.

SAvez-vous la manière galante
Dont j'ai dupé Carlos ?

LÉONOR.

Non.

D. JUAN.

Elle eſt fort plaiſante ;
Car je crois l'avoir mis dans un grand embarras.

LÉONOR.

Quelle eſt-elle ?

D. JUAN.

De peur qu'il ne ſuivît vos pas ;
Je l'ai perſuadé qu'auprès d'une Iſabelle,
Il nuiſoit à mes feux, & qu'il brûlolt pour elle ;
Il m'a dit bonnement, me croyant courroucé,
Qu'il ne la connoît point ; mais je l'ai tant preſſé,
Qu'il a tiré l'épée ; enfin, ſans votre frère,
Je me ſerois vengé d'un rival ſi contraire :
Il nous a ſéparés....

LÉONOR.

Vous en riez ?

D. JUAN.

Je ris
De ce que Carlos croit que je me ſuis mépris.

LÉONOR.

Détrompez-vous, Carlos s'eſt douté du myſtère;
Et l'a, comme j'ai ſçu, découvert à mon frère,
Qui vouloit auſſi-tôt être déſabuſé;
Mais, me voyant ſortir, Carlos n'a pas ôſé
Soutenir qu'il m'eût vue, outre qu'ayant ſçu feindre,
Ma colère l'a fait moins ſoupçonner que craindre.

D. JUAN.

O dieux! que ferons-nous? S'ils viennent à ſçavoir...

LÉONOR.

Il faut abſolument ne nous voir que le ſoir;
Et vous pourrez venir près de cette fenêtre,
Sur la brune, de peur de vous faire connoître;
Et que quelque ſoupçon ne fît précipiter
Un hymen que le temps me peut faire éviter.

SCÈNE III.

D. JUAN, LÉONOR, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

MAdame....

LÉONOR.

Qu'avez-vous ?

HÉLÈNE.

Carlos eſt à la porte.

LÉONOR.

O dieux ! à ce ſeul nom la colère m'emporte,
Il faut le faire entrer.

D. JUAN.

Le cruel contre-temps !

LÉONOR.

De peur d'être apperçu, cachez-vous là-dedans,
Cependant que je vais tâcher à m'en défaire.
(*Elle le mène dans un cabinet.*)

SCÈNE IV.

D. CARLOS, LÉONOR.

LÉONOR.

SAns doute, Dom Carlos, que vous cherchez mon frère?
Avez-vous quelque avis encor à lui donner?

D. CARLOS.

Non, Madame; à vos pieds je viens me condamner.

LÉONOR.

Vous lui direz tantôt, si je ne suis déçue,
Qu'avecque Dom Juan vous m'avez encor vue;
Ou qu'un peu devant vous il étoit seul ici?
Du moins vous le devez.

D. CARLOS.

Je suis mieux éclairci
De ce que j'en dois croire, & mon cœur se propose....

LÉONOR.

Que sçait-on? il pourroit en être quelque chose;
Et quand vous lui diriez, vous ne feriez que bien.

D. CARLOS.

Ah! ne m'insultez point, je sçais qu'il n'en est rien.
Il est vrai que tantôt j'ai cru vous reconnoître
Auprès de Dom Juan, Madame, & disparoître,
En m'approchant de lui; mais enfin, m'abusant....

LÉONOR.

Il étoit auſſi vrai tantôt comme à préſent.

D. CARLOS.

S'il étoit auſſi vrai, du moins à l'apparence,
Tout autre eût, comme moi, choqué votre innocence;
Dans cet heureux moment j'ai lieu de me flatter
De n'avoir, ſur ce point, aucun lieu de douter;
Mais tantôt le rapport d'habit ſemblable au vôtre....

LÉONOR.

Je vous réponds que l'un eſt auſſi vrai que l'autre,
Et ſi vous l'avez cru, qu'il faut le croire encor.

D. CARLOS.

N'en blâmez que mon cœur, charmante Léonor;
De tant d'amour pour vous mon âme eſt poſſédée,
Qu'en tous lieux, & toujours je crois voir votre idée;
Et l'ardeur que je ſens pour vos divins appas,
Fait que je crois vous voir même où vous n'êtes pas.

LÉONOR.

Toujours fort galamment vous vous tirez d'affaire.

SCÈNE V.

LÉONOR, D. CARLOS, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

AH! Madame, je viens de voir....

LÉONOR.

Qui?

HÉLÈNE.

Votre frère.
Il eſt encore loin, mais il vient droit ici.

LÉONOR, *bas.*

O dieux! mais il faut feindre, & le tromper auſſi.
(*A D. Carlos.*)
Hé bien! ſi cet amour eſt ſi fort ſur votre âme,
Il m'en faut une preuve.

D. CARLOS.

Ah! commandez, Madame;
Il n'eſt rien que pour vous, mon cœur....

LÉONOR.

Aſſurément;
Vous ferez tout pour moi?

D. CARLOS.

N'en doutez nullement.

LÉONOR.

Mon frère va venir : si vous voulez me plaire,
D'abord qu'il paroîtra, mettez-vous en colère,
Et, l'épée à la main, emportez-vous toujours,
Comme si l'on avoit attenté sur vos jours.
Peut-être qu'il voudra vous obliger à dire
D'où viendra ce courroux, & quel sujet l'attire ;
Mais, pour bien m'obliger, s'il veut vous arrêter,
Malgré tous ses efforts, sortez sans l'écouter.

D. CARLOS, *à part.*

Un pareil procédé marque quelque mystère ;
Je sçaurai ce que c'est.

LÉONOR.

Le temps me force à taire....

D. CARLOS.

Lorsque vous commandez, je n'examine rien.

LÉONOR.

Il vient ; si vous m'aimez, souvenez-vous-en bien.

SCÈNE VI.

D. CARLOS, D. MAURICE, LÉONOR, HÉLÈNE.

D. CARLOS.

AH ! je m'en vengerai, par vos yeux que j'adore.

D. MAURICE.

Je crois que c'eſt Carlos ; que diable a-t-il encore ?

D. CARLOS.

Ah ! je ne ſuis pas homme à ſouffrir....

D. MAURICE.

Qu'avez-vous ?

D. CARLOS.

Si je n'en ai raiſon....

D. MAURICE.

D'où vient donc ce courroux !
Ne peut-on le ſçavoir ?

D. CARLOS.

La rage me ſurmonte :
Je ſuis trop tranſporté pour vous en rendre compte ;
Mais j'atteſte les dieux que l'effort de ma main.....

D. MAURICE.

Ma foi, vous direz....

D. CARLOS.

Non; vous m'arrêtez en vain.

SCÈNE VII.

LÉONOR, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

QUe prétendez-vous donc? Ma foi, cette saillie,
Malgré tout votre esprit, tient bien de la folie,
Et je ne comprends pas quel est votre dessein.

LÉONOR.

Ne t'en mets pas en peine, il ne sera pas vain;
Dom Juan m'embarrasse, & mon soin ne s'occupe
Qu'à le tirer d'ici.

HÉLÈNE.

Mais Carlos n'est pas dupe,
Et par cette saillie il pourra se douter....

LÉONOR.

Tais-toi, mon frère vient.

SCÈNE VIII.

D. MAURICE, LÉONOR, HÉLÈNE.

D. MAURICE.

JE n'ai pû l'arrêter.
D'où vient donc le courroux que Carlos fait paroître?
Vous êtes interdite!

LÉONOR.

Ah! j'ai bien lieu de l'être,
Mon frère; &, sans un tour qui m'a bien réussi,
Il seroit arrivé quelque désordre ici.

D. MAURICE.

Comment!

LÉONOR.

Prête à sortir, & presque dans la rue,
J'ai vu venir Carlos l'épée toute nue,
Pressant un cavalier, qui, paroissant surpris,
Disoit: Je vous ai dit que je m'étois mépris;
Cessez de me presser; mais, l'âme toute émue,
Carlos lui répondoit: Il faut que je vous tue,
Et le pressoit toujours, les yeux étincelans.
Je m'en suis approchée à peu-près dans ce temps,
Et, retenant son bras au point de sa vengeance,
J'ai détourné le coup.

D. MAURICE.

Voyez quelle prudence!
Ainſi ce cavalier s'eſt ſauvé de ſes coups.

LÉONOR.

Oui; mais il n'eût jamais évité ſon courroux,
Si, dedans le logis favoriſant ſa fuite,
Je n'euſſe de Carlos empêché la pourſuite.
C'eſt par ce ſeul moyen que je l'ai garanti:
C'eſt de quoi Dom Carlos, alors qu'il eſt ſorti,
Étoit ſi tranſporté, n'ôſant par bien-ſéance
Paſſer outre.

D. MAURICE.

Voyez quel ſurcroît de prudence!
Un homme eſt en péril, & ſa dextérité,
Le ſauvant du danger, le met en ſûreté.
Va, deſſus ce ſujet je n'en puis aſſez dire;
Une telle action mérite qu'on t'admire;
Et je vois clairement, ſi tout n'eût réuſſi,
Qu'il ſeroit arrivé quelque déſordre ici.

LÉONOR.

Ce cavalier eſt là.

D. MAURICE.

Qu'il ſorte ſans contrainte.

LÉONOR, *à part.*

Je vois qu'heureuſement tout ſeconde ma feinte.

D. MAURICE.

Carlos doit être loin, & l'autre peut ſortir.

LÉONOR.

Attendez un moment, je vais l'en avertir,

Et lui faire ſçavoir qu'une entrepriſe heureuſe....

D. MAURICE.

Va, je ne vis jamais fille plus généreuſe.
(*Seul.*)
Quoiqu'un tel accident cauſe un peu d'embarras,
C'eſt toujours fort bien fait qu'empêcher un trépas;
Bon ſang ne peut mentir, & la ſœur d'un tel frère,
Dans un danger pareil, ne pouvoit pas moins faire.

SCÈNE IX.

D. MAURICE, D. JUAN, LÉONOR.

LÉONOR, *bas à Dom Juan.*

SOrtez, ſongez à feindre, ou bien tout eſt perdu
Dites....

D. JUAN.

J'en ſçais aſſez, & j'ai tout entendu.

D. MAURICE.

De voir ce cavalier j'ai de l'impatience,
Oyons ſon compliment; le voici qu'il s'avance.

D. JUAN.

Ah! je vous dois la vie, & ſans votre ſecours....

D. MAURICE.

Dom Juan! comment donc! vous vous battrez toujours?

Quoi! voulez-vous vous faire une guerre éternelle?
Faudra-t-il, ayant cru finir votre querelle,
Que Dom Carlos & vous, par un second transport,
Me donniez l'embarras de vous mettre d'accord?

D. JUAN.

Monsieur, je n'ai rien fait que ce que j'ai dû faire;
Dom Carlos, sans sujet, montroit tant de colère,
Son courroux m'a surpris, & je crois, sur ma foi,
Qu'il a fait le méchant sans avoir sçu pourquoi.

D. MAURICE.

Comme l'esprit se perd, quand on a de la crainte!
C'étoit quelque gageure, ou du moins quelque feinte.

D. JUAN.

Je ne sçais; mais, voulant éviter un malheur,
J'ai pû me retirer sans blesser mon honneur.
Vous voyez que je suis moins à blâmer qu'à plaindre,
Puisque, craignant un mal que j'avois lieu de craindre,
J'ai tâché, pour pouvoir en détourner l'effet,
De me sauver céans.

D. MAURICE.

Ah! vous avez bien fait.
(*Bas.*)
Peste du fanfaron! pour n'en vouloir rien faire,
Une si longue épée étoit fort nécessaire!
Diroit-on, lui voyant une épée au côté,
Qu'il iroit se cacher? Ah, quelle lâcheté!

D. JUAN.

Ce n'est donc pas ma faute, & je suis excusable.

D. MAURICE.

Il est vrai que Carlos est bourru comme un diable.

D. JUAN.

D. JUAN.

Il s'emporte de rien, & de plus, vous ſçaurez....

D. MAURICE.

Hé! mon dieu! j'en ſçais plus que vous ne m'en direz.
Écoutez, il eſt brave, &, pour ne vous rien feindre,
Quand il eſt en colère, on dit qu'il eſt à craindre:
Prenez-y garde, au moins, je vous en avertis.

D. JUAN.

Alors qu'il s'agira de montrer qui je ſuis,
S'il a de la valeur, vous verrez que la mienne
N'a peut-être pas lieu de redouter la ſienne,
Et que de mes deſſeins étant bien averti....

D. MAURICE.

Fort bien! il eſt bien temps, lorſque l'autre eſt ſorti.

D. JUAN.

Quand à le faire voir il ira de ma gloire,
Vous pourrez remarquer. ..

D. MAURICE.

Hé bien! je le veux croire,
C'eſt faire, ſur ce point, des diſcours ſuperflus;
Mais, pour l'amour de moi, ne vous querellez plus;
Vivez bien déſormais, faites-moi cette grace.

D. JUAN.

Ah! Monſieur, il n'eſt rien que pour vous je ne faſſe.

D. MAURICE.

Vous m'obligerez fort, & même à Dom Carlos,
Dès que je le verrai, j'en veux dire deux mots.

D. JUAN.

Ah! gardez-vous-en bien, il auroit lieu de croire

Que je le craindrois fort; il y va de ma gloire,
Et c'eſt me faire tort, en croyant m'obliger.

D. MAURICE.

Je n'en dirai donc rien: mais il faut s'engager
A fuir tous les moyens d'avoir jamais querelle,
Et de n'en plus chercher d'occaſion nouvelle.
Vous me le promettez, & me le tiendrez bien?

D. JUAN.

Monſieur, je vous dois trop pour vous refuſer rien.

D. MAURICE.

Je ſçais que, ſans ma ſœur, vous étiez fort en peine.

D. JUAN.

Sans elle, il eſt certain, mon adreſſe étoit vaine.
Mais je puis m'en aller ſans craindre le courroux....

D. MAURICE.

Allons.

D. JUAN.

Où donc?

D. MAURICE.

Je veux vous conduire chez vous.

D. JUAN.

Il n'en eſt pas beſoin.

D. MAURICE.

Il faut que je vous ſuive;
Quelquefois un malheur en un moment arrive.

D. JUAN.

Non; c'eſt porter trop loin votre civilité.

D. MAURICE.

Quand je vous aurez mis chez vous en ſûreté,
Je ſerai ſatisfait.

D. JUAN.

Retenez votre frère,
Madame ; vous ſçavez....

LÉONOR.

Non, non ; laiſſez-le faire,
Vous laiſſer aller ſeul, ce ſeroit vous trahir.

D. MAURICE.

Allons.

D. JUAN.

J'en ſuis confus ; mais il faut obéir.

LÉONOR.

Quoi ! le mener par-là ! que prétendez-vous faire ?

D. MAURICE.

Pourquoi non ?

LÉONOR.

Dom Carlos, tranſporté de colère,
Peut l'attendre au paſſage, il eſt ſorti par-là ;
Et vous avez en main un remède à cela.

D. MAURICE.

Quel remède ? Comment ? Crois-tu que je conſente....

LÉONOR.

Sortez par l'autre porte, & trompez ſon attente ;
Peut-être malgré vous, hors de votre maiſon,
Il pourroit l'inſulter.

D. MAURICE.

Elle a, morbleu! raiſon;
Sortons par le jardin: s'il eſt là dans la rue,
Il y pourra long-temps faire le pied de grue.

SCÈNE X.

LÉONOR, HÉLÈNE.

LÉONOR.

QU'en dis-tu? S'ils étoient ſortis de ce côté,
Carlos eût pu ſçavoir ce que j'ai concerté;
Mais de cette façon....

HÉLÈNE.

Quoi! vous êtes ſi fine!
Hé! qui ſe défieroit de vous à votre mine?
Vous avez ſi bien fait, qu'ils ſont tous trois contens;
Vous m'avez aſſez bien inſtruite en peu de temps.
Diantre! qu'auprès de vous on eſt en bonne école!
La crainte m'a quaſi fait perdre la parole;
La préſence d'eſprit a bien joué ſon jeu.
Mais ne craigniez-vous point?

LÉONOR.

Oui, je craignois un peu;
Mais la crédulité dont mon frère fait gloire,
A raſſuré mes ſens: s'offrant à ma mémoire,
Me voyant en péril, & n'eſpérant plus rien,
Je me ſuis hazardée à tenter ce moyen.
Pour ſauver Dom Juan, je voulois ſi bien feindre,

Qu'en les trompant tous deux, je n'euſſe rien à craindre,
Et les faire ſervir à le tirer d'ici;
Heureuſement pour moi, la feinte a réuſſi:
Sans cela leurs deſſeins détruiſoient tous les nôtres.
Tu ris?

HÉLÈNE.

Ah! par ma foi, vous en ſçavez bien d'autres!
Et vous avez fort bien employé votre temps;
Les hommes ont grand tort d'être ſi méfians,
Et de craindre ſi fort deſſus certain chapitre.
Dites de bonne-foi, je vous en fais arbitre;
C'eſt de quoi vous devez vous plaindre déſormais!
Car ils trompent toujours, & les femmes jamais!

LÉONOR.

Crois-tu que quand, pour nous, leur feinte ardeur étale?....

HÉLÈNE.

Ma foi, je crois du moins la choſe fort égale;
Et ſans vous offenſer, quoi que l'on diſe d'eux,
Je crois que but à but vous en joueriez bien deux.
Je crains pour Dom Juan.

LÉONOR.

Ta crainte eſt inutile.

HÉLÈNE.

Qui peut en tromper deux, en pourroit tromper mille:
Avecque tant d'eſprit je craindrois qu'à mon tour....

LÉONOR.

L'eſprit, dans les amans, agit moins que l'Amour:

Quand on aime, & qu'enfin notre ardeur nous hazarde,
Il prend nos intérêts & nos cœurs en sa garde,
Et devient, au moment que son bras nous soumet,
Le garant des périls où sa flamme nous met.
Il veut notre repos, s'il est troublé par d'autres;
Ce sont ses intérêts, ce ne sont plus les nôtres;
C'est en vain qu'à lui plaire on prendroit tant de soin,
Si pour nous son pouvoir n'agissoit au besoin.
Il doit, par le secours d'un tour ou d'un mensonge,
Nous tirer des périls où son ardeur nous plonge;
Et lorsqu'heureusement la feinte réussit,
C'est l'effet de l'Amour, & non pas de l'esprit.

HÉLÈNE.

C'est ce qu'il vous plaira, ma peur peut être vaine;
Mais si vous vous trouvez jamais en même peine,
Et que l'événement s'en trouve différent,
Je crains que vous n'ayez un fort mauvais garant.

LÉONOR.

Je ne sçais; mais enfin, si mon frère s'obstine
A me vouloir donner l'époux qu'il me destine,
Après avoir caché ma flamme jusqu'ici,
Il n'est point de moyens....

HÉLÈNE.

Taisez-vous, le voici.

SCÈNE XI.

D. MAURICE entre en riant; *LÉONOR*, *HELÈNE*.

HÉLÈNE.

IL rit; mais c'eſt ſon tour, nous avons eu le nôtre.

LÉONOR.

Quoi! ſorti d'un côté, vous revenez par l'autre?

D. MAURICE.

Qu'il eſt dupé! ma foi, j'en veux rire à loiſir.

LÉONOR.

De quoi riez-vous donc?

D. MAURICE.

J'ai bien eu du plaiſir.
En quittant Dom Juan, il m'a pris fantaiſie
De rentrer par ici.

LÉONOR.

D'où vient donc cette envie?

D. MAURICE.

Pour voir si Dom Carlos, qui l'avoit attaqué,
L'attendroit en sortant; je ne l'ai pas manqué.

LÉONOR.

Comment! il l'attendoit?

D. MAURICE.

Auprès de la ruelle,
Notre ami Dom Carlos étoit en sentinelle,
Nous nous sommes tous deux rencontrés bec à bec;
Maugrebleu de la dupe, & de la dupe avec!

LÉONOR.

N'avez-vous point parlé, ni rien dit qui hazarde
Les jours de Dom Juan?

D. MAURICE.

Diable! je n'avois garde.
Dans un petit discours, je voulois l'engager:
Ah, morbleu! m'a-t-il dit, je sçaurai m'en venger;
Ensuite il m'a quitté sans me vouloir rien dire,
Et moi, jusques ici, je n'ai rien fait que rire.

LÉONOR.

Dom Juan est chez lui?

D. MAURICE.

Oui, je crois que sans toi
Ce brave Dom Juan eût eu plus peur que moi.

LÉONOR.

Son âme s'eſt d'abord au trouble abandonnée ;
Moi-même, en le voyant, je m'en ſuis étonnée,
Car je ne croyois pas qu'un rencontre imprévu....

D. MAURICE.

A qui dis-tu cela ? ne l'ai-je pas bien vu ?
D'abord qu'il a parlé, ſon début m'a fait rire ;
Il étoit ſi troublé qu'il ne ſçavoit que dire.
Plus il vouloit qu'on crût qu'il parloit de ſang-froid,
Et plus, par ſes diſcours, ſa frayeur ſe montroit ;
Je crois qu'il n'eût jamais tant de peur de ſa vie.
Mais je ne conçois pas par quelle fantaiſie
Dom Juan va chercher à troubler ſon repos ;
Il a fait ce matin inſulte à Dom Carlos,
Et, dans ce même jour, s'étant laiſſé ſurprendre,
La peur le fait cacher, au-lieu de ſe défendre.
(*Ils rient tous.*)
Bon ! il mérite bien qu'on rie à ſes dépens.

LÉONOR.

Vous rendez ce ſujet ſi riſible à mon ſens,
Que j'en ris malgré moi.

D. MAURICE.

Qui pourroit n'en pas rire ?
Il s'enfuit & ſe cache, & puis il nous vient dire
Que, quand il s'agira de montrer ſa valeur,
On verra quel il eſt. J'en ai ri de bon cœur.

LÉONOR.

Et moi j'en ris encor.

D. MAURICE.

Ma foi, c'eſt l'ordinaire,
Tel fait bien le méchant, qui ſouvent ne l'eſt guère,
Et ſur-tout ces muguets ſe tirent toujours mieux
D'un myſtère galant que d'un combat douteux.
Quand il eſt queſtion de faire avec adreſſe
Quelque intrigue amoureuſe avec une maitreſſe,
Il ſemble que l'Amour les ait fait faire exprès;
Mais, quand il faut ſe battre, ils ne ſont jamais prêts.
Je crois que Dom Juan feroit mieux l'un que l'autre.

LÉONOR.

Mon jugement ſe doit régler deſſus le vôtre:
Mais vous le condamnez ſans l'avoir écouté;
Croyez-vous bien ſçavoir quel deſſein l'a porté?

D. MAURICE.

Je veux être berné tout le temps de ma vie,
Si je veux le ſçavoir, ni ſi j'en ai d'envie.
Mais rentrons; ſur ce point c'eſt trop s'entretenir,
Il eſt tard; &, de plus, j'entends quelqu'un venir.

SCÈNE XII.

D. JUAN, FABIAN.

FABIAN.

Est-il bien vrai, Monsieur?

D. JUAN.

Ce récit est sincère.
Léonor a si bien conduit tout le mystère,
Que son frère, abusé d'un récit concerté,
M'a voulu remener par un autre côté,
De peur de rencontrer Dom Carlos au passage.

FABIAN.

Malepeste, qu'elle est sçavante pour son âge!
Léonor en sçait trop, Monsieur, à mon avis;
Mais qui vous mène ici?

D. JUAN.

Léonor m'a promis
Que je pourrois les soirs la voir à la fenêtre,
De crainte que le jour ne me fît reconnoître.

FABIAN.

Vous croyez lui parler?

D. JUAN.

Dans peu je le sçaurai,
Je l'espère; & tandis que je lui parlerai,
Tiens toi, sans faire bruit, auprès de cette porte.

Si tu la vois ouvrir, & que son frère en sorte,
Viens m'avertir.

FABIAN.

Comment obéir sur ce point?
Il est tard; &, de plus, je ne le connois point.

D. JUAN.

De peur qu'à mon dessein ta présence ne nuise,
Tiens-toi vers l'autre porte; & si quelque surprise
Pouvoit me donner lieu de craindre où je serai....

FABIAN.

C'est assez dit, Monsieur, je vous avertirai.

D. JUAN.

Je meurs d'impatience, & ne vois rien paroître;
Cependant Léonor sçait bien que la fenêtre
Est le lieu qu'elle même a marqué pour nous voir.
Auroit-elle oublié que je devois ce soir?...
Mais dieux! quel bruit confus a frappé mon oreille?

HÉLÈNE, *chez D. Maurice.*

Au feu!

D. JUAN.

Qu'entends-je?

HÉLÈNE.

Au feu!

D. JUAN.

Ma crainte est sans pareille.

HÉLÈNE.

Au feu! chez Léonor.

D. JUAN.

Chez Léonor, ô dieux!

Courons à ſon ſecours, & mourons à ſes yeux,
Avant que dans ce lieu la flamme ſoit plus forte.

FABIAN.

Monſieur, un homme vient d'entrer par l'autre porte.

D. JUAN.

Un homme! & quel eſt-il?

SCÈNE XIII.

D. MAURICE, tenant ſa ſœur dans ſes bras; *D. JUAN*, *FABIAN*.

D. MAURICE.

QUi va là?

FABIAN, *à Dom Juan.*

C'eſt Carlos.

D. MAURICE, *à Dom Juan.*

Bon, je ne pouvois pas vous voir plus à propos.
Tenez, voi'à ma ſœur, elle eſt évanouie,
La peur la fait pâmer, croyant perdre la vie:
Employez tous vos ſoins pour la remettre un peu;
Et cependant je vais faire éteindre le feu.

FABIAN.

Qu'en dites-vous, Monſieur? Il ne peut pas mieux faire.

D. JUAN.

Que le ſort m'eſt enſemble & propice & contraire!

Mais dedans mon logis tranſportons-la ſans bruit,
Je pourrai l'y ſervir avecque plus de fruit ;
Et puiſque l'amour m'offre un pareil avantage,
Profitons-en, ſuis-moi.

FABIAN.

Je vous ſuis, bon voyage.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. JUAN, LÉONOR, FABIAN.

LÉONOR.

Peine puis-je encor rappeller mes esprits :
Quoi donc ! lorsque le feu chez mon frère s'est mis,
Et qu'un excès de peur a causé ma surprise,
Dans vos bras, dites-vous, lui-même il m'a remise ?

D. JUAN.

Oui, Madame, il croyoit que ce fût Dom Carlos ;
J'ai voulu, loin du feu, vous voir plus en repos ;
Et, d'un trésor si cher me chargeant avec joie,
Profiter d'un bonheur que l'Amour seul m'envoie.

LÉONOR.

Mais comment se peut-il ?

D. JUAN.

Je m'étois, sur le soir,
Rendu près de chez vous à dessein de vous voir,
Lorsque j'entends crier au feu chez Dom Maurice.
Je m'apprête d'entrer pour offrir mon service,
Quand votre frère sort vous tenant dans ses bras :

Fabian, par mon ordre, étoit à quelques pas;
Qui, lorſqu'avec l'amour la crainte me tranſporte,
Me vient dire : Carlos entre par l'autre porte.
Votre frère étoit là : ſur ce nom de Carlos,
Je ne pouvois, dit-il, *vous voir plus à propos,*
Tenez, voilà ma ſœur, elle eſt évanouie,
La peur l'a fait pâmer, croyant perdre la vie;
Employez tous vos ſoins pour la remettre un peu,
Et cependant je vais faire éteindre le feu.
Pour lors, tout tranſporté d'amour & de triſteſſe,
Et ſurpris de vous voir avec tant de foibleſſe,
Après avoir en vain employé tous mes ſoins,
Je vous tranſporte ici. Si je vous aimois moins,
Je n'aurois pas ôſé, de peur de vous déplaire,
M'expoſer au hazard de vous voir en colère;
Avecque moins d'amour j'aurois pû m'empêcher....

LÉONOR.

Ne me faites point voir que je dois m'en fâcher;
Je crains, en condamnant un ſemblable ſervice,
Que mon cœur avec vous n'en devienne complice:
Je veux croire que c'eſt mériter ſon malheur,
Que de blâmer les ſoins de ſon libérateur;
Et l'amour dans ſon cœur ſoumis à ſa puiſſance,
Fait céder le courroux à la reconnoiſſance.
Mais mon frère pourroit être en peine aujourd'hui,
Et je veux l'en tirer & retourner chez lui.

D. JUAN.

Quoi donc! ſi promptement je vous perdrois, Madame?
Donnez du moins encor quelque temps à ma flamme:
A peine le ſoleil commence-t-il ſon tour.
Ah! c'eſt trop tôt vouloir alarmer mon amour.

LÉONOR.

Mon devoir me l'ordonne, & je ſens qu'il m'accuſe....

D. JUAN.

L'état où vous étiez peut vous ſervir d'excuſe.
Tout eſt calme chez vous, l'on vous croit chez Carlos,
Je viens de le ſçavoir, ſoyez donc en repos;
Ne me dérobez pas ſi-tôt votre préſence.

LÉONOR.

Quoi que vous me diſiez, je dois par bienſéance
Retourner chez mon frère.

D. JUAN.

Il ſçaura tôt ou tard
Qu'ici votre retraite eſt un coup du hazard,
Et la choſe pour vous n'eſt-elle pas égale?

LÉONOR.

Non; malgré ces raiſons que votre amour étale,
Il faut que mon devoir l'emporte ſur l'amour;
Je ne puis me réſoudre à différer un jour.
Ce n'eſt pas qu'au moment que je ſerai ſortie....

D. JUAN.

Hé bien! accordez-m'en du moins une partie.
Mais quoi! vous ſoupirez?

LÉONOR.

C'eſt de voir qu'en ſecret
Mon cœur à ce départ ne conſent qu'à regret.

D. JUAN.

Ah! ſi vous l'en croyez, que ma joie eſt extrême!

LÉONOR.

Hélas! que l'on ſçait mal refuſer, quand on aime!
Que la raiſon eſt foible, & qu'un amant eſt fort,

Alors qu'avecque lui notre cœur eſt d'accord !

D. JUAN.

Pourriez-vous me combler d'une faveur ſi grande,
Madame, & m'accorder....

FABIAN.

Oui-dà, belle demande !

D. JUAN.

Ces précieux momens que mon amour.....

LÉONOR.

Hé bien !
J'y conſens ; mais après ne demandez plus rien.

D. JUAN.

Nous pouvons faire encore un tour de promenade
Dans ce jardin.

LÉONOR.

Allons.

SCÈNE II.

FABIAN, ſeul.

PEſte, qu'elle eſt malade !
Hé bien ! y paroît-il ? Diroit-on, à la voir,
Qu'elle étoit à deux doigts de la mort hier au ſoir ?
Je n'ai jamais été ſi ſurpris de ma vie.
Mais mon maître revient, quelle eſt donc ſon envie ?

SCÈNE III.

DOM JUAN, FABIAN.

D. JUAN.

Cours jusques chez Fernand, Fabian, & lui dis
Que, s'il me tient encore au rang de ses amis,
J'en attends une preuve avec impatience,
Qui m'importe, & que c'est pour chose d'importance
Que je le fais prier, sans croire être indiscret,
De m'envoyer celui qui lui fit son portrait;
Que c'est pour en faire un, que la chose est pressée.

FABIAN.

D'où vous viens donc, Monsieur, cette belle pensée?

D. JUAN.

Pour avoir le portrait de Léonor....

FABIAN.

Le sien?

D. JUAN.

Mon importunité m'a procuré ce bien,
En lui représentant que mon inquiétude
Rendroit, par ce moyen, son absence moins rude.
Léonor a promis ce remède à mon mal.

FABIAN.

Fort bien! en attendant toujours l'original?

D. JUAN.

Ne perds donc plus de temps, va, cours en diligence,
Et ſonge que j'attends avec impatience,
Que mon bonheur dépend de cet heureux moment.

FABIAN, *ſeul.*

Je m'y rends de ce pas, & reviens promptement.
N'eſt-ce pas Dom Carlos que le hazard me montre?
Oui, courons chez Fernand, & fuyons ſa rencontre.

SCÈNE IV.

D. CARLOS, D. MAURICE.

D. CARLOS.

D'Où venoit donc ce feu, qui gagnant le degré?....

D. MAURICE.

Un coquin de valet qui s'étoit enivré,
N'ayant pas eu le ſoin d'éteindre ſa lumière,
Avoit mis, en dormant, le feu dans la litière.
Vous voyez bien qu'un autre auroit eu peur à moins.
Mais enfin, Dom Carlos, je dois tout à vos ſoins.

D. CARLOS.

Vous ne me devez rien, & mon devoir m'impoſe....

D. MAURICE.

Ma foi, quand vous auriez ſçu deviner la choſe,
Je ne vous aurois pas trouvé plus à propos.
Ma ſœur s'évanouit.... Qui va là?... C'eſt Carlos.
A point nommé je fais cette heureuſe rencontre,

Je rentre, & le premier que le hazard me montre,
C'eſt Carlos, &, malgré la flamme & notre effroi,
Il eſt dans le logis tout auſſi-tôt que moi.

D. CARLOS.

Avec peu de ſujet votre bonté me loue.

D. MAURICE.

Allez, vous valez trop, il faut que je l'avoue;
Car je ne puis nier qu'alors que je vous vis,
Autant comme du feu je m'en trouvai ſurpris.

D. CARLOS.

Vous pouvez bien juger que l'amour....

D. MAURICE.

Je vous jure,
Je croyois qu'un démon eût pris votre figure.

D. CARLOS.

Léonor eſt au lit?

D. MAURICE.

Ah! je m'en doute bien.
Elle eſt en trop bon lieu pour y manquer de rien.

D. CARLOS.

Si l'on la pouvoit voir, je dirois....

D. MAURICE.

Rien ne preſſe;
Quand elle n'aura plus ni crainte ni foibleſſe,
Nous la viſiterons.

D. CARLOS.

On pourroit bien ôſer,
Si vous vouliez....

D. MAURICE.

Non, non ; laiſſons-la repoſer.
Elle eſt bien, & de plus, je ſors pour quelque affaire.

D. CARLOS.

Peut-être en attendant l'on pourroit....

D. MAURICE.

Point, beau-frère.

D. CARLOS.

Mais enfin, Léonor pourroit avoir beſoin....

D. MAURICE.

Mon dieu ! je ſçais fort bien qu'on en aura grand ſoin.
Je ſçais que vous l'aimez, cela me doit ſuffire.

D. CARLOS, *bas.*

Quel caprice !

D. MAURICE.

D'abord elle voudroit nous dire
Qu'elle vous doit la vie, & que votre ſecours,
Nous ſauvant du péril, a conſervé ſes jours ;
A force de jaſer, quelque grand mal de tête,
Avec un peu de fiévre, iroit troubler la fête ;
J'aurois, je le ſens bien, peine à m'en conſoler,
Et nous enragerions de l'avoir fait parler.

D. CARLOS.

Je mourrois de regret, ſi mon impatience
Avoit mis Léonor en péril....

D. MAURICE.

Je le penſe.

D. CARLOS.

Mais pour lui dire un mot, le mal qu'elle reſſent....

D. MAURICE.

Nous la verrons tantôt. Que vous êtes preſſant !

D. CARLOS.

Hé bien ! nous attendrons qu'un peu de temps lui rende. ..

D. MAURICE.

Oui, oui, beau-frère ; allez, je vous la recommande.

D. CARLOS.

A moi ! vous vous moquez. Pour mon propre intérêt....

D. MAURICE.

Hé bien ! bon, il vaut mieux la laiſſer comme elle eſt.
Perſonne, à mon avis, n'y peut trouver à dire,
Si je le trouve bon....

D. CARLOS.

D'accord ; je me retire.

D. MAURICE.

Adieu.

SCÈNE V.

D. MAURICE, seul.

COmme Carlos doit épouser ma sœur,
Je lui puis bien laisser, sans blesser notre honneur,
Et puisqu'elle est chez lui, je le puis bien permettre,
Du moins jusqu'à tantôt, afin de la remettre.

SCÈNE VI.

D. MAURICE, FABIAN.

FABIAN.

DEmandons sa maison sans perdre plus de temps.
Où loge Dom Maurice?

D. MAURICE.

Il loge là-dedans.

FABIAN.

Où dites-vous, Monsieur?

D. MAURICE.

Peste soit de la bête!
Le voilà tout depuis les pieds jusqu'à la tête.

FABIAN.

Quoi! c'est vous?

D. MAURICE.

D. MAURICE.

Tu l'as dit.

FABIAN.

J'avois assez bon nez;
Tenez donc, & si vous sçavez lire, lisez.

(*Lui donnant un billet.*)

D. MAURICE, *lit.*

Je prie instamment Dom Maurice
D'aller dans un logis où l'on le conduira,
Où j'espère qu'il se rendra,
Puisqu'enfin il n'est rien que pour lui je ne fisse;
Il s'agit de faire un portrait
Chez un de mes amis, quoi qu'il vous fasse peindre;
Je sçais qu'il sera fort discret,
Ainsi vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Ma foi, je suis ravi que cette occasion
Lui puisse témoigner toute la passion
Que j'aurois....

FABIAN.

Le temps presse, & quoique la demeure
Ne soit pas loin....

D. MAURICE.

Mon cher, nous irons tout-à-l'heure.
Je vais seulement prendre & palette & pinceaux,
Et reviens vous trouver.

SCÈNE VII.

FABIAN, seul.

QUel remède à nos maux!
Mon maître ne me peut donner assez de gages,
Toujours heureusement je fais tous ses messages;
Et quoi qu'il me commande, ou qu'il ait concerté,
Aussi-tôt qu'il l'a dit, il est exécuté.
Par exemple, aujourd'hui, pour le tirer de peine,
Je vais chercher un peintre, il faut que je l'amène;
Mon bonheur est si grand, que sortant de chez soi
Je rencontre le peintre, & l'amène avec moi.
Ah! que je vais donner de plaisir à mon maître
Alors qu'il le verra! Mais je le vois paroître.

SCÈNE VIII.

D. MAURICE, *FABIAN*.

D. MAURICE.

ALlons, me voici prêt.

FABIAN.

Hé bien! sans compliment,
Je m'en vais vous mener, suivez-moi seulement.

SCÈNE IX.

LÉONOR, D. JUAN.

LÉONOR.

DOm Juan, ce deſſein me donne trop à craindre;
Et vous ſçavez qu'il faut trop de temps pour me peindre,
Que je dois m'en aller, & qu'enfin un portrait
Ne ſe fait pas....

D. JUAN.

Madame, il ſera bien-tôt fait;
Ne dût-on qu'ébaucher les traits de ce viſage,
Je les conſerverai comme un précieux gage
Du feu que votre cœur a jetté dans le mien.
L'amour veille pour nous, n'en appréhendez rien;
Il produit des effets dont il cache les cauſes,
Et deux heures de temps avancent bien des choſes;
Ne m'en blâmez donc plus.

LÉONOR.

Mais c'eſt pour m'expoſer....

D. JUAN.

Dites que je vous gêne, & que c'eſt trop ôſer;
Mon cœur, quoi qu'alarmé d'un ſemblable reproche;
Ne peut.... Mais Fabian eſt de retour.

SCÈNE X.

LÉONOR, D. JUAN, FABIAN.

D. JUAN.

Approche.
As-tu trouvé Fernand?

FABIAN.

Oüi, Monsieur.

D. JUAN.

Qu'a-t-il dit?

FABIAN.

A ce peintre, pour vous, il a d'abord écrit,
Et m'a, dessus le champ, fait porteur d'une lettre.

D. JUAN.

Achève promptement, que m'en dois-je promettre?

FABIAN.

Vous vous en promettrez tout ce qu'il vous plaira,
Puisque je l'ai portée, & que le peintre est là.

D. JUAN.

Est-il possible, ô dieux! que ma joie est extrême!
Qu'il entre promptement, puisque l'objet que j'aime
Permet à mon amour ce glorieux espoir.

LÉONOR.

Puisque vous le voulez, il faut bien le vouloir.

SCÈNE XI.

LÉONOR, D. MAURICE, D. JUAN, FABIAN.

FABIAN.

VOilà le peintre.

D. JUAN.

O dieux ! Dom Maurice !

LÉONOR.

Mon frère !

D. MAURICE.

Comment diable, ma sœur !

LÉONOR, *bas.*

Que le sort m'est contraire !

D. MAURICE.

Peut-on bien, sans paroître avoir trop de souci,
Vous demander d'où vient que vous êtes ici ?
Comment & depuis quand, & par quel tour d'adresse
Vous vous portez si bien, malgré votre foiblesse ;
Et si c'est pour chercher des remèdes meilleurs,
Que je vous trouve ici, quand je vous crois ailleurs ?

LÉONOR.

Vous le sçaurez bien-tôt....

D. JUAN, *bas.*

Ah ! la cruelle atteinte !

LÉONOR.

(*Bas à Dom Juan.*)
Ne vous alarmez point, & secondez ma feinte.
(*Haut.*)
Mais quand vous le sçaurez, vous en serez surpris.
Apprenez que tantôt vous vous êtes mépris.
La peur m'ayant d'abord ôté la connoissance,
Vous vouliez loin du feu me mettre en assurance,
Et me porter dehors pour conserver mes jours.

D. MAURICE.

Il est vrai.

LÉONOR.

Dom Juan qui courut au secours,
S'étant dans ce moment, trouvé près de la porte,
Il me reçut de vous & c'est de cette sorte....

D. MAURICE.

Est-il bien vrai ?

D. JUAN.

Voilà la chose en peu de mots.

D. MAURICE.

Malepeste ! j'ai cru que c'étoit Dom Carlos !

LÉONOR.

Non ; c'étoit Dom Juan.

D. MAURICE.

Ce coup est favorable.

LÉONOR.

Mais le soin qu'il a pris n'est pas imaginable;
Nous lui sommes tous deux obligés, & sans lui
Vous n'auriez pas revu votre sœur aujourd'hui;
Il a pris tant de peine, & de si bonne grâce....

D. MAURICE.

Ah, ma sœur, le brave homme! il faut que je l'embrasse.

D. JUAN.

Vous ne me devez rien, & sans moi votre espoir....

D. MAURICE.

Ah! Dom Juan, la chose est trop facile à voir.
Que veut-on de mon art?...

D. JUAN.

Comment?

D. MAURICE.

Je viens d'apprendre
Par un petit billet que l'on vient de me rendre,
Que pour faire un portrait on vouloit me parler.

D. JUAN, *à part.*

Que lui dirai-je? O dieux! il faut dissimuler.

D. MAURICE.

Et même ce valet étant tout hors d'haleine....

LÉONOR.

Il est vrai, je croyois que vous seriez en peine;
Et d'un heureux succès nos soins étant suivis,
J'ai voulu sans tarder, vous en donner avis.

D. MAURICE.

Sans parler de portrait la chose étoit facile.

LÉONOR.

Ce prétexte, à mon sens, n'étoit pas inutile.
D'abord je voulois bien que l'on n'en parlât point;
Mais après j'ai changé de dessein sur ce point,
De peur d'être blâmée, & que votre bévue
N'appât trop à rire ayant été connue.
J'ai cru devoir chercher un prétexte apparent,
De peur qu'un tel succès ne fit un bruit trop grand;
Et comme Dom Fernand peut beaucoup sur votre âme,
Je l'ai fait pour le mieux, & s'il faut qu'on m'en blâme....

D. MAURICE.

Mais pourquoi sur ce point faire agir Dom Fernand?
Il falloit envoyer à moi directement,
Sans parler de portrait: on n'avoit qu'à m'instruire.

LÉONOR.

Ah! j'avois des raisons que je m'en vais vous dire.
J'ai dit que Dom Carlos pouvoit être avec vous,
Qu'il vous obligeroit à vous mettre en courroux;
Que Dom Fernand étoit de vos amis intimes;
Et, craignant que Carlos & ses sottes maximes
Ne fissent près de vous quelque mauvais effet,
J'ai choisi Dom Fernand....

D. MAURICE.

Peste, qu'elle a bien fait!

D. JUAN.

Je m'en suis bien douté; car enfin sa présence....

D. MAURICE.

Notre sœur a, ma foi, plus d'esprit qu'on ne pense;
A sa place j'aurois causé quelque embarras,
Cette raison est bonne, & je n'y songeois pas;
Si Carlos l'avoit sçu, quoi que l'on eût pû faire,
Il auroit sur le champ, trouvé quelque mystère,
Et n'eût pris tout ceci que pour quelque détour;
Il m'eût dit, pour ma sœur, que vous brûlez d'amour,
Que, pour faire avorter toute son espérance,
Vous êtes contre lui tous deux d'intelligence,
Et qu'enfin votre amour détruiroit tout le sien.

D. JUAN.

Ah! j'honore fort....

D. MAURICE.

Bon! ne le sçais-je pas bien?
Et si vous aviez eu quelque amitié pour elle,
M'auriez-vous fait si-tôt sçavoir cette nouvelle?
Voyez-vous! j'ai bon nez, & ne me trompe point.
Quand il est question de décider un point,
Je rêve quelque temps, pour voir si l'apparence
Peut faire une union avec la vrai-semblance;
Quand, par exemple ici, cela parle de foi,
Et qu'il ne manque rien qu'un peu de bonne foi,
Je dis en même temps que j'ai sçu le connoître,
Si cela n'est ainsi, c'est ainsi qu'il doit être.
Voilà le vrai moyen, du moins à notre sens,
De ne passer jamais pour la dupe des gens.
Voyez, la pauvre enfant est encore toute émue.
Hé bien! de ta frayeur es-tu bien revenue?

LÉONOR.

Les soins de Dom Juan m'ont remise, & sans lui....

D. MAURICE, *l'embrassant.*

Fauvre bouchon! ma foi, je ſerois mort d'ennui,
S'il étoit arrivé quelque triſte aventure.
Ce ſont des mouvemens que donne la nature.
Je l'aime fort, & c'eſt avec raiſon auſſi;
Car enfin, ce n'eſt pas parce qu'elle eſt ici;
Mais il n'eſt pas au monde une fille ſemblable;
Elle a l'eſprit accort, ſimple, doux, raiſonnable,
Sans avoir de penchant aux myſtères galans,
Et ne reſſemble point aux Belles de ce temps,
Qui mêlent, pour conduire une galanterie,
Avec deux grains d'amour, trois de coquetterie;
Qui, ne gardant jamais la vertu qu'à regret,
La font au badinage en dépit qu'elle en ait;
Et dont le ſot eſprit, avide de ſornettes,
Ainſi que du nectar, engloutit les fleurettes.

D. JUAN.

Je connois ſon mérite, & je n'ignore rien
De ce que....

D. MAURICE.

L'on ne peut le connoître aſſez bien;
Car enfin, Dom Juan, il faut que je vous die....

LÉONOR.

Vous me ferez rougir.

D. MAURICE.

Voyez ſa modeſtie!
Hé bien, qu'en dites-vous? Va, va, n'en rougis plus.
Laiſſons ſur ce ſujet les diſcours ſuperflus,
Auſſi-bien il eſt temps que nous faſſions retraite;
Il faut que vous teniez la choſe un peu ſecrette,
Sur-tout à Dom Carlos....

D. JUAN.

J'en ſçaurai bien uſer.
Et c'eſt en vain....

D. MAURICE.

De moi vous pouvez diſpoſer ;
Et vous verrez combien pour vous je m'intéreſſe ;
Outre que, ſi jamais vous êtes en foibleſſe,
Je vous offre chez moi du vinaigre & de l'eau.
Touchez-là, bon. Je ſuis à vous juſqu'au tombeau.

D. JUAN.

Je vais vous remener.

D. MAURICE.

Il n'eſt pas néceſſaire ;
Si nous allions trouver notre futur beau-frère,
Ce ſeroit tout gâter.

D. JUAN.

Il faut vous obéir ;

D. MAURICE.

Serviteur.

SCÈNE XII.

D. JUAN, FABIAN.

D. JUAN.

QUoi ! je ſers moi-même à me trahir !
Et je perds tout eſpoir ! Mais c'eſt ta faute, traître ;
Il faut....

FABIAN.

Suis-je obligé, Monſieur, de le connoître ?

D. JUAN.

Hélas ! que ce malheur a troublé mes eſprits !
Il faut abſolument que tu te ſois mépris,
Et que quelque bévue ait cauſé ma triſteſſe.
Tu portois un billet, quelle en étoit l'adreſſe ?

FABIAN.

A Dom Maurice.

D. JUAN.

O dieux ! qu'as-tu dit à Fernand ?

FABIAN.

Que vous le conjuriez d'envoyer promptement
Le peintre qui l'a peint.

D. JUAN.

La cruelle aventure !

FABIAN.

Et que c'étoit de plus, pour faire une peinture.

D. JUAN.

Tout ceci me confond : Léonor d'hier au soir,
Par un coup du hazard, est mise en mon pouvoir.
Je tâche à profiter d'une telle aventure ;
Je la porte à souffrir que j'aye sa peinture,
Je fais chercher un peintre, & je veux en secret
M'assurer de quelqu'un qui fasse son portrait ;
Et mon meilleur ami, me devenant contraire,
Pour peindre Léonor, me fait venir son frère ;
Un pareil contre-temps arriva-t-il jamais ?

FABIAN.

C'est bien fait ; voyez-vous, il lui faut des portraits !
A propos....

D. JUAN.

Qu'est-ce encor ?

FABIAN.

Vous sçaurez pour nouvelle,
Monsieur, que vous pourrez bien-tôt voir Isabelle,
Que dans une heure au plus elle doit arriver.

D. JUAN.

Est-il possible ? O dieux !

FABIAN, *bas.*

Voilà pour l'achever.

D. JUAN.

Peut-on jamais avoir le Destin plus contraire
Qui te l'a dit ?

FABIAN.

Gusman qui sert encor son frère.

D. JUAN.

Quoi! la rigueur du sort me poursuivra toujours!
Mais c'est trop perdre ici de temps en vains discours.
Allons, allons, tâcher d'entretenir Hélène,
Et songeons aux moyens de nous tirer de peine.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, HÉLÈNE.

LÉONOR.

NON; si pour Dom Juan j'eus le cœur attendri,
Apprends que sur ce point j'ai l'esprit bien guéri.

HÉLÈNE.

D'où vient ce changement?

LÉONOR.

Dom Juan est un traître,
Depuis une heure ou deux on me l'a fait connoître;
Il avoit pour ses feux un autre objet que moi;
J'ai sçu qu'il s'est promis, qu'il a donné sa foi.

HÉLÈNE.

Madame, assurément Dom Juan n'est pas homme....
Mais quel est cet objet?

LÉONOR.

Cette Beauté se nomme Isabelle.

HÉLÈNE.

Isabelle?

LÉONOR.

Oui.

HÉLÈNE.

La connoissez-vous ?

LÉONOR.

Elle étoit à Séville à tous momens chez nous.
Ne t'en souvient-il plus ?

HÉLÈNE.

Quoi ! celle dont le père
Est depuis si long-temps ami de votre frère ?

LÉONOR.

C'est d'elle que j'ai sçu que je perds tout espoir ;
Mon frère m'a tantôt ordonné de la voir,
Aussi-tôt qu'il a sçu qu'elle étoit à Tolède,
Et sa vue a rendu ma douleur sans remède.
Isabelle m'a dit que Dom Juan demain
Doit recevoir ensemble & lui donner la main ;
Que ce perfide amant, mépriſant ma tendresse,
N'a que pour me trahir fait agir son adresse ;
Qu'elle doit l'épouser par un ordre absolu ;
Que depuis quatre mois l'hymen est résolu.

HÉLÈNE.

Quoi, Madame ?

LÉONOR.

Tais-toi, j'apperçois Isabelle.

SCÈNE II.

ISABELLE, LÉONOR, HÉLÈNE.

ISABELLE.

HÉ bien, avez-vous vu cet amant infidèle?
Votre esprit sur son crime est-il bien éclairci?

LÉONOR.

Non; sortant de chez-vous je suis venue ici;
Je prétends toutefois le voir, non pour m'en plaindre,
Ni pour lui reprocher l'ardeur qu'il a sçu feindre;
Mais je veux lui parler une dernière fois,
Pour le féliciter d'avoir fait un tel choix.

ISABELLE.

Parlons plus franchement.

LÉONOR.

Avecque bien-séance;
Je ne puis devant vous l'accuser d'inconstance.
Sans doute vous l'aimez?

ISABELLE.

Le connoissant fort peu,
Mon cœur pour Dom Juan n'a pas pris tant de feu;
Mon père ayant, sans moi, sçu conclure la chose,
Je ne suis que la loi que le devoir m'impose;
Mais j'ai sçu que Carlos sentoit pour vous des feux.

LÉONOR.

Ah, dieux ! je le hais trop.

ISABELLE.

Il eſt bien malheureux.

LÉONOR.

Le connoiſſez-vous ?

ISABELLE.

Peu. Je l'ai vu dans Séville;
Son humeur m'a paru complaiſante, civile;
Son eſprit fort charmant, & propre à découvrir....

LÉONOR.

Je voudrois qu'il vous plût, afin de vous l'offrir....

ISABELLE.

D'eſprit & de beauté je ſuis trop dépourvue,
Pour ôſer y prétendre; &, puiſqu'il vous a vue,
Je dois appréhender....

HÉLÈNE.

Madame, il vous eſt hoc,
Laiſſez-lui Dom Juan, & changez troc pour troc:
Si Dom Carlos vous plaît, avouez-le ſans honte,
Chacune de vous deux y trouvera ſon compte.

LÉONOR.

Hélas ! c'eſt me flatter d'un inutile eſpoir.

ISABELLE.

Vous aimez Dom Juan, à ce que je puis voir ?

LÉONOR.

Je vous ai déja dit que, depuis qu'il m'a vue,

Il m'a de son amour toujours entretenue ;
Pour me rendre des soins qu'il n'a rien négligé,
Sans m'avoir jamais dit qu'il étoit engagé.

ISABELLE.

Pour l'une de nous deux, cependant, c'est un traître.

LÉONOR.

Il faut s'en éclaircir, & tâcher de connoître
A laquelle de nous il veut manquer de foi,
Et cela vous importe, enfin, autant qu'à moi.
Qui peut bien me tromper, en peut tromper une autre.
A prendre un inconstant il y va trop du vôtre,
Et je veux vous donner ce divertissement.

ISABELLE.

Je verrai de bon cœur cet éclaircissement ;
Mais comment nous pouvoir éclaircir de la chose ?
Il faudroit....

LÉONOR.

Écoutez ce que je vous propose.
Pour nous en éclaircir, & nous tirer d'ennui,
Il faut que toutes deux nous nous rendions chez lui,
Et qu'un voile baissé.... Mais, dieux ! j'entends mon frère ;
Venez, & me laissez conduire ce mystère.

SCÈNE III.

D. MAURICE, D. CARLOS.

D. MAURICE.

IL faut donc que toujours votre mauvaise humeur
S'attache sans raison à notre pauvre sœur,
Et que tous vos soupçons, contre elle faisant ligue,
L'accusent sottement toujours de quelqu'intrigue.

D. CARLOS.

Dites, si vous voulez, qu'assez mal-à-propos
J'ai cherché des moyens pour troubler mon repos;
Que je n'ai pas eu lieu de croire bien des choses;
Mais, sans en rechercher les effets ni les causes,
Si je connois un jour que contre moi leurs feux,
Pour nuire à mon amour, les ait unis tous deux,
Ne trouvez pas mauvais, si, contre ma parole,
Je m'efforce à trouver quelqu'un qui m'en console;
Et quant à Dom Juan....

D. MAURICE.

C'est parler de bon sens;
Mais je veux, s'il se peut, vous voir tous deux contens.
Je veux voir Dom Juan, lui parler sans colère,
Et vous serez présent.

D. CARLOS.

Moi, présent?

D. MAURICE.

Vous, beau-frère.

Je veux mettre aujourd'hui votre esprit en repos ;
Et lorsqu'à Dom Juan j'aurai dit quatre mots,
Sur ce qu'il répondra vous prendrez vos mesures.

D. CARLOS.

Un mot ne suffit pas pour de telles injures,
Je ne veux point le voir : sa flamme & mon courroux....

D. MAURICE.

Mais enfin, tout ceci m'importe autant qu'à vous ;
Quelquefois tout dépend d'un moment qu'on néglige.
J'entends quelqu'un, venez.

D. CARLOS.

Mais....

D. MAURICE.

Mais venez, vous dis-je.

SCÈNE IV.

D. JUAN, FABIAN.

D. JUAN.

Tout trahit mon amour.

FABIAN.

Hé bien! Monsieur ?

D. JUAN.

Hé bien!
Fernand m'a tout appris, je n'espère plus rien ;

Enfin, de mon malheur je ſuis la ſeule cauſe,
Et le frère & le peintre eſt une même choſe.

FABIAN.

J'en étois bien certain, & j'en aurois juré.

D. JUAN.

Hélas! pour mon malheur je l'avois ignoré.

FABIAN.

Mais trop facilement vous vous laiſſez abattre.

D. JUAN.

J'ai d'autres ennemis, Fabian, à combattre.
Le ſort en ma faveur ne peut être adouci,
Et je viens de ſçavoir qu'Iſabelle eſt ici.
J'entends quelqu'un céans, va voir qui ce peut être;
Cachons notre douleur ſans la faire connoître;
Et quoique le malheur m'accable.... Qu'eſt-ce encor?

FABIAN.

Allégreſſe, Monſieur!

D. JUAN.

Comment?

FABIAN.

C'eſt Léonor.

SCÈNE V.

ISABELLE, LÉONOR, D. JUAN.

D. JUAN.

Léonor, justes dieux ! quel bonheur pour ma flamme !
D'où me vient le plaisir de vous revoir, Madame ?

ISABELLE, *à part.*

Retirons-nous ici, pour les mieux écouter.

(*Elle va dans un des côtés du théâtre.*)

LÉONOR.

A vous revoir ici, je ne dois pas douter
Que votre cœur pour moi ne soit sans artifice,
Et que votre amour....

D. JUAN.

Non; sans me faire injustice;
L'éclat de vos beaux yeux, dont les miens sont charmés,
A dû vous assurer....

LÉONOR.

Mais enfin, vous m'aimez ?

D. JUAN.

Quoi ! pouvez-vous douter d'une si belle flamme ?
Ai-je si mal dépeint les transports de mon âme,
Que vous puissiez....

LÉONOR.

Hé bien, je m'en rapporte à vous,
Et veux bien avouer que cet espoir m'est doux;
Mais enfin, s'il n'est rien que vos feux ne surmontent....

SCÈNE VI.

D. JUAN, LÉONOR, FABIAN.

FABIAN.

DOm Maurice & Carlos, Monsieur....

D. JUAN.

Hé bien?

FABIAN.

Ils montent,
Malgré moi.

D. JUAN.

Va, dis-leur....

FABIAN.

Taisez-vous, les voici.

LÉONOR.

O dieux!

D. JUAN.

Baissez le voile, & demeurez ici.

SCÈNE

SCÈNE VII.

LÉONOR, D. JUAN, D. MAURICE, D. CARLOS.

D. JUAN.

QUe voulez-vous de moi ?

D. MAURICE.

Voulez-vous bien qu'on ſçache....

D. CARLOS.

O dieux ! je crois que c'eſt Léonor qui ſe cache.

D. MAURICE.

Ma ſœur ?

D. CARLOS.

C'eſt elle-même.

D. MAURICE.

Hé, morbleu ! taiſez-vous.
Quoi ! voulez-vous paſſer par-tout pour un jaloux ?
Ne ſçavez vous pas bien que ce ne peut pas l'être ;
Et qu'elle eſt au logis ? Je la dois bien connoître.

D. CARLOS.

Ce l'eſt, ou je conſens à paſſer pour un fou.

D. MAURICE.

Si c'eſt elle, je veux qu'on me coupe le cou.

D. CARLOS.

Si ce ne l'eſt, je veux que, devant que je ſorte....

D. MAURICE.

Moi, ſi ce l'eſt, je veux que le diable m'emporte.
Peſte de l'étourdi, qui me fait à tous coups
Faire nouveaux ſermens!

D. JUAN.

Sur quoi querellez-vous?

D. MAURICE.

En dût-il enrager, je vous en rendrai compte;
Je veux vous en inſtruire, & qu'il en ait la honte.
Il dit que c'eſt ma ſœur que nous voyons là-bas.

D. JUAN.

Vous en pouvez juger.

D. MAURICE.

Hé! ne le vois-je pas?

D. CARLOS.

Elle ſe cache en vain.

D. MAURICE.

Beau-frère, hé! je vous prie,
Soyez ſage une fois, au moins, en votre vie.
Morbleu! pour votre honneur, taiſez-vous une fois.
J'avois bien peu d'eſprit, quand je fis un tel choix.

D. JUAN.

Feignons. Vous la blâmez ſans raiſon; cette Belle
M'eſt promiſe, & de plus, ſon nom eſt Iſabelle.

D. CARLOS.

Vous croyez m'abuſer par ce diſcours en l'air;

Mais enfin, apprenez que l'amour voit trop clair,
Et, que malgré vos soins à cacher ce mystère,
Si nous étions dehors....

D. JUAN.

Vous êtes en colère?

D. MAURICE.

Voulez-vous quereller les gens dans leur maison?
Je meurs pour vous de honte & de confusion.

D. JUAN.

Vous voyez son erreur, je vous en fais arbitre.

D. MAURICE.

Hé! de grâce, bourrez-le un peu sur ce chapitre.

D. CARLOS.

Ne devriez-vous pas, pour la justifier....

D. MAURICE.

Je pense qu'à la fin il le faudra lier.
Ah! que je hais les fous!

D. CARLOS.

Puisque ce n'est pas elle,
Qu'il souffre qu'un moment nous voyions cette Belle.
Cette civilité ne lui coûtera rien.

D. MAURICE.

Si Dom Juan le veut, ma foi, je le veux bien;
Je lui vais demander. Faites-nous une grâce:
Vous connoissez Carlos, de rien il s'embarrasse.
Pour le berner un peu d'avoir été si prompt,
Que la Belle se montre, & qu'il en ait l'affront.

D. JUAN.

Jamais il ne s'est fait une telle demande,

Et l'incivilité, Monsieur, seroit trop grande,
De vouloir l'en prier : & je suis étonné....

D. MAURICE.

Vous verrez, cela fait, comme il sera berné !
Mettons-le dans son tort, & puis laissez-moi faire.

D. JUAN.

Je voudrois, sur ce point, pouvoir vous satisfaire.
Quoi ! faut-il qu'une dame, afin de l'obliger....

D. MAURICE.

Je n'attends que cela pour le faire enrager;
Donnons-nous ce plaisir.

D. JUAN.

Non, non ; sa défiance
N'a pas dû me porter à tant de complaisance ;
Outre qu'enfin, la fille étant de qualité,
La chose ne se peut sans incivilité.

D. MAURICE.

Madame, si jamais sa flamme vous fut chère....

LÉONOR, *à part.*

Tâchons adroitement de nous tirer d'affaire.
Une sotte mourroit dans un tel embarras ;
Mais je lui garde encore un tour qu'il n'attend pas :
Je vais dans un moment les mettre fort en peine.

(*Léonor se cache, & fait sortir Isabelle à sa place.*)

SCÈNE VIII.

ISABELLE, voilée ; *D. MAURICE*, *D. JUAN*, *D. CARLOS*, *FABIAN*.

ISABELLE.

JE conçois ſon deſſein, leur entrepriſe eſt vaine.
Enfin, vous voulez donc abſolument nous voir?

D. MAURICE.

Oui, s'il vous plaît.

ISABELLE, *levant ſon voile.*

Hé bien! il faut donc le vouloir.

D. JUAN.

Juſtes dieux! Iſabelle!

FABIAN.

Ah! la plaiſante aubade!
Par où diable a paſſé cette autre maſcarade?

D. CARLOS.

Que vois-je?

D. JUAN.

Qu'eſt ceci?... Le cruel embarras!

D. MAURICE.

Hé bien! je ſçavois bien que ce ne l'étoit pas.

ISABELLE.

Faut-il que, malgré moi, les ſoupçons de votre âme
Me faſſent découvrir ce que je ſens de flamme;

Que l'indiscrétion, se joignant au transport,
M'ait contrainte....?

D. MAURICE, *à D. Carlos.*

Avouez que vous avez grand tort.

D. JUAN.

Madame....

ISABELLE.

Nous pourrons parler dans l'autre salle.

D. MAURICE.

Dans un logis d'honneur avoir fait du scandale,
Et blâmé Dom Juan; avoir mal-à-propos
Alarmé deux amans, & troublé leur repos
Sans raison, & sans être éclairci de la chose....!

D. CARLOS.

Mais....

D. MAURICE.

Hé bien! mais.... Voyez de quoi vous êtes cause!

D. CARLOS.

Quant à moi, je croyois....

D. MAURICE.

Et moi, j'aurois juré
Que ce ne l'étoit pas. Il n'est pas bien timbré,
Et vous le connoissez; il est mal en cervelle.

D. CARLOS.

Pourquoi tant résister, si ce n'étoit pas elle,
Et souffrir si long-temps que tous deux obstinés....?

D. MAURICE.

Ne vous falloit-il point montrer la Belle au nez?

Dom Juan, quoiqu'il vît votre âme fort émue,
Eſt trop diſcret pour faire une telle bévue.
Il fait tout prudemment, non pas en éventé,
Et je lui ſçais bon gré d'avoir tant réſiſté.

D. CARLOS.

O dieux! quelle a d'appas! la charmante merveille!
Que contre Léonor une Beauté pareille
Pourroit facilement s'emparer de mon cœur!

SCÈNE IX.

ISABELLE, D. MAURICE, D. JUAN, FABIAN.

D. MAURICE.

VOyez-vous! de ſa faute il a de la douleur.

ISABELLE.

Qu'il eſt embarraſſé!

D. JUAN.

Que mon âme eſt confuſe!

D. MAURICE.

Dom Juan, pour Carlos je vous demande excuſe.

D. JUAN.

Vous ſçavez que pour vous....

D. MAURICE.

Laiſſons cet entretien.
C'eſt vous incommoder, nous ſortons auſſi-bien :
Étant près d'épouſer la charmante Iſabelle,
Il faut en liberté vous laiſſer avec elle.

D. JUAN.

Dites bien à Carlos, au moins, qu'un tel défaut....

D. MAURICE.

Ah! je lui laverai la tête comme il faut.

D. JUAN.

Vous voulez bien ſouffrir qu'étant en compagnie
Je n'aille pas plus loin.

D. MAURICE.

Bien plus, je vous en prie.
Divertiſſez-vous bien, je connois les amans.
Adieu. Demeurez ſeuls, & profitez du temps.

SCÈNE X.

D. JUAN, ISABELLE, FABIAN.

ISABELLE.

HÉ bien! connoiſſez-vous les traits de ce viſage? Voyez, pour vous ſervir, juſques où je m'engage.

D. JUAN.

Madame, par quel heur puis-je vous voir ici?

ISABELLE.

Il faut que Léonor, dites.... Mais la voici.

SCÈNE XI.

LÉONOR, ISABELLE, D. JUAN, FABIAN.

LÉONOR.

PErfide, votre cœur devroit bien vous l'apprendre. Laquelle de nous deux avez-vous cru ſurprendre?

ISABELLE.

A laquelle de nous avez-vous prétendu?

Qui vouliez-vous tromper?

FABIAN, *à part.*

Toutes deux, s'il eût pu.

D. JUAN.

A vous voir dans ce lieu, que ma surprise est grande! Quel bonheur!

LÉONOR.

Ce n'est pas ce que l'on vous demande.

ISABELLE.

Répondez, répondez, sans chercher de détour.

LÉONOR.

Vous devez l'épouser, & me parlez d'amour!

D. JUAN.

Vous sçavez qu'on vouloit me donner Isabelle?

LÉONOR.

Il est vrai.

D. JUAN.

Vous sçavez que je brûle pour elle?

ISABELLE.

Oui, méchant! & c'est-là d'où vient notre courroux.

D. JUAN.

Puisque vous le sçavez, que me demandez-vous?

LÉONOR.

Chacune de nous deux étant intéreſſée
A te faire expliquer & ſçavoir ta penſée,
Nous avons bien voulu venir juſques chez toi
Te reprocher ton crime & ton manque de foi;
Mon frère ſurvenant, j'ai quitté la partie;
De l'endroit où j'étois Iſabelle eſt ſortie,
Pour me tirer de peine, & les tromper tous deux;
Ingrat! voilà comment tu nous vois en ces lieux.
Les ſoins de ces Argus abuſés par les nôtres....

FABIAN, *à part.*

Et trois; avec le temps nous en verrons bien d'autres.

D. JUAN.

De grâce, expliquez mieux....

LÉONOR.

Je t'ai trop écouté;
Et la confuſion qui ſuit ta lâcheté
Me fait voir à la fois ta foibleſſe & la nôtre.
Adieu. Sois, ſi tu veux, moins fourbe pour quelqu'autre.

SCÈNE XII.

D. JUAN, ISABELLE, FABIAN.

D. JUAN.

HÉlas! elle s'enfuit ſans vouloir m'écouter.

ISABELLE.

Mon courroux contre vous: pourroit bien éclater

Mais vous feriez trop vain, si, pour me satisfaire,
Votre amour me coûtoit un moment de colère;
Outre que cette ardeur seconde mes souhaits,
Et que je vous hais trop pour m'en fâcher jamais.

SCÈNE XIII.

D. JUAN, FABIAN.

FABIAN.

Enfin elles s'en vont, & vous en voilà quitte.

D. JUAN.

Tais-toi, ne raille plus; un tel discours m'irrite.

FABIAN.

Alors que Léonor s'est offerte à vos yeux,
Vous aviez fort bien vu....

D. JUAN.

Quoi?

FABIAN.

Qu'elles étoient deux.

D. JUAN.

Sans doute; mais j'ai cru que l'autre étoit Hélène.

FABIAN.

Pourquoi dissez-vous donc....

D. JUAN.

C'est ce qui fait ma peine:
Oui, j'ai dit, avec eux craignant de m'expliquer,
Que c'étoit Isabelle, & croyois me moquer,
Et me défaire d'eux; c'étoit mon espérance;
Mais....

FABIAN.

On dit quelquefois plus vrai que l'on ne pense.

D. JUAN.

Il faut, par un billet, instruire Léonor....

FABIAN.

Oui, Monsieur, il lui faut mander qu'elle a grand tort.

D. JUAN.

Non; mais de quelle ardeur mon cœur brûle pour elle,
Ce que ce même cœur ressent pour Isabelle;
Et la prier, enfin, de daigner m'écouter
Avant....

FABIAN.

En vain, Monsieur, vous lui ferez porter;
Car pour le recevoir elle est trop en colère.

D. JUAN.

Hélène lui pourroit donner sans lui déplaire.
Si tu pouvois la voir?

FABIAN.

C'eſt aſſez raiſonner.
L'avez-vous là ?

D. JUAN.

Suis-moi, je vais te le donner.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, HÉLÈNE.

LÉONOR.

NE m'en parle jamais, je ſuis trop irritée,
Puiſque d'un vain eſpoir mon âme s'eſt flattée;
De ce perfide amant je dois, avec raiſon,
M'efforcer d'oublier, s'il ſe peut, juſqu'au nom.

HÉLÈNE.

Mais, vous le condamnez, avant que de l'entendre;
Peut-être il n'a pas tort; vous pouvez vous méprendre.

LÉONOR.

Je ſçais qu'il me trahit, & qu'enfin mon courroux....

HELENE.

Mais, Madame, je ſçais qu'il meurt d'amour pour vous,
Et que préſentement vous enragez dans l'âme.
Pourquoi diſſimuler?

LÉONOR.

Il eſt vrai que ma flamme
S'eſt fait un grand effort; mais mes feux mépriſés
M'obligent....

HÉLÈNE.

Vous l'aimez plus que vous ne penſez.
Son valet, de ſa part, m'a conté ſon martyre,
Et ce billet....

LÈONOR.

Comment, il ôſe encor m'écrire?
Ne me le donne point, je le déchirerai.

HÉLÈNE.

Si vous ne le prenez, ma foi, je lui rendrai.

LÉONOR.

Je ne veux point le voir, ſa trahiſon m'oblige
A refuſer....

HÉLÈNE.

Ma foi, je lui rendrai, vous dis-je.

LÉONOR.

Que m'importe? rends-lui.

HÉLÈNE.

J'y vais donc de ce pas.

LÉONOR.

Dis-moi ce qu'il contient, & puis tu lui rendras.

HÉLÈNE.

Voyez-vous! qui pourroit l'écouter ſans en rire?
Depuis quand, s'il vous plaît, ne ſçavez-vous plus lire?

LÉONOR.

Hélas! que ſur les cœurs l'amour eſt abſolu!

HÉLÈNE.

Lisez.

LÉONOR.

Mais dis-lui bien que je ne l'ai point lu,
Que j'ai sur ce sujet refusé de l'entendre,
Et que je t'ai, de plus, commandé de lui rendre.

HÉLÈNE.

Tenez; à cela près, & trève de courroux.

SCÈNE II.

D. MAURICE, LÉONOR, HÉLÈNE.

D. MAURICE.

NE vois-je pas ma sœur qui tient un billet doux?
Je vais fondre sur vous comme un oiseau de proie.

LÉONOR.

O dieux! mon frère vient! quel obstacle à ma joie!

D. MAURICE.

Gardez de le blesser; là, mettez-le en repos.

LÉONOR.

Quoi donc?

D. MAURICE.

Cet innocent qui n'est pas bien éclos,
Ce poulet autrement, en termes de coquettes,

Assaisonné d'amour & lardé de fleurettes,
Que j'ai vu dans vos mains : ne sçauroit-on le voir ?

LÉONOR.

Quoi ! vous me croyez donc d'humeur à recevoir.... ?

D. MAURICE.

Je crois ce qui me plaît ; mais voyons, je vous prie,
Cet avorton d'amour & de galanterie.

LÉONOR.

De quoi m'accusez-vous, enfin, & qu'ai-je fait ?

D. MAURICE.

Donnez ; c'est à mon sens trop couver le poulet.

HÉLÈNE, *bas.*

Je vous tiens bien adroite, ou du moins bien heureuse,
Si vous vous en tirez.

LÉONOR, *bas à Hélène.*

Cette atteinte est fâcheuse ;
Mais dedans un moment tu verras que l'amour
Me suggère à propos un fort plaisant détour.

HÉLÈNE, *bas à Léonor.*

Jamais je ne vous vis si près de votre perte.

D. MAURICE, *lit.*

D. Juan.... ! A la fin la mêche est découverte.
Comment, vous vous mêlez du commerce secret,
Vous à qui je croyois !... Mais voyons ce billet.

Ne m'accusez point sans m'entendre.
Dom Maurice, venant chez moi,
M'avoit trop étonné, pour pouvoir vous apprendre

Que je ſuis trop à vous pour vous manquer de foi.
Si vous voulez ſouffrir que je vous entretienne,
Pour mettre fin à mon ennui,
Je pourrai ſur le ſoir, en me rendant chez lui,
Finir votre peine & la mienne.

D. JUAN.

Le porteur a reçu réponſe au rendez-vous ?
Comment ! vous en donnez, & les donnez chez nous ?

(*Il relit.*)

Si vous voulez ſouffrir que je vous entretienne,
Pour mettre fin à mon ennui,
Je pourrai ſur le ſoir, en me rendant chez lui,
Finir votre peine & la mienne.

LÉONOR.

Quoi donc ! vous m'accuſez d'un tel déréglement !

D. MAURICE.

Dites-donc, ce billet parle-t-il Allemand ?

LÉONOR.

Quel ſujet avez-vous de blâmer ma conduite ?
M'a-t-on vu de Carlos rejetter la pourſuite ?
Et, quand il s'eſt agi d'obéir promptement,
M'avez-vous vu jamais différer un moment ?
Qu'avez-vous remarqué dans ma façon de vivre ?
M'avez-vous rien preſcrit que l'on ne m'ait vu ſuivre ?
Si la bizarre humeur d'un homme trop jaloux,
Pour me calomnier....

D. MAURICE.

J'ai tort d'être en courroux.
Ce billet n'eſt donc pas un témoin bien fidèle ?
Il eſt de Dom Juan.

LÉONOR.

Oui ; mais pour Iſabelle.
Il m'a fait ſupplier de lui rendre aujourd'hui :
Il meurt d'amour pour elle, elle n'aime que lui ;
Et, ſçachant que l'hymen les doit unir enſemble,
Sans crime j'ai bien pu le prendre, ce me ſemble ;
Mais de ce que je dis tout eſt hors de ſaiſon,
Et vous voulez....

D. MAURICE.

Ma foi, je crois qu'elle a raiſon !
(*Il relit.*)
Voyez-vous comme il faut que tout ſe conſidère !
Il eſt pour Iſabelle, & la choſe eſt bien claire.
Il parle de tantôt, quand nous étions chez lui.

LÉONOR.

Ah ! quoi que vous faſſiez pour me combler d'ennui,
Je crois que j'ai toujours vécu d'une manière....

D. MAURICE.

Il eſt vrai.

HÉLÈNE, *bas.*

Voyez vous comme elle fait la fière !

LÉONOR.

Vous m'accuſez toujours ſur le moindre ſoupçon.

D. MAURICE.

Pardon, va, je vois bien que je n'ai pas raiſon ;
J'ai grand tort, je l'avoue, & vois ton innocence.
Hé bien ! ne pleure plus, du moins en ma préſence ;
Tu me perces le cœur.

LÉONOR.

Vous croyez que je ſois....

D. MAURICE.

Va, bouchon, ce sera pour la dernière fois.
C'est la bizarre humeur de Carlos qui m'engage
A t'accuser ; c'est lui qui te fait cet outrage.

LÉONOR.

Vous le connoissez bien, & pour me tourmenter....

D. MAURICE.

Hé bien! je te promets de ne plus l'écouter.
Ne t'afflige donc plus ; Carlos seul, je te jure,
Est cause qu'à regret je t'ai fait cette injure.

LÉONOR.

Carlos ne croit-il point que tantôt c'étoit moi?

D. MAURICE.

Non, mignonne ; va, va, je te donne ma foi,
Que nous sommes tous deux éclaircis de la chose.
Sur mes soins désormais que ton cœur se repose ;
Rentre & ne pleure plus, & je te chérirai.

LÉONOR.

Donnez-moi ce billet.

D. MAURICE.

Va, va, je le rendrai.

LÉONOR.

Comme je l'avois pris....

D. MAURICE.

Il est pour Isabelle ;
Il n'a point de dessus.

LÉONOR.

Il est vrai, c'est pour elle ;
Mais enfin....

D. MAURICE.

Mais je vais le rendre de ce pas,
Et je veux t'épargner ce petit embarras.

LÉONOR.

Encor qu'apparemment votre peine m'oblige,
Si vous vouliez souffrir....

D. MAURICE.

Je le rendrai, te dis-je.

LÉONOR.

Peut-être qu'Isabelle, enfin en le voyant,
Ne le recevra pas de vous si librement;
Je crois que sa pudeur, pour sauver l'apparence,
Pourra bien témoigner un peu de répugnance.

D. MAURICE.

Point.

LÉONOR.

Puisque vous voulez avoir cet embarras,
De son premier refus ne vous rebutez pas.

D. MAURICE.

Non, non; de plus ceci regarde ma personne;
Et comme enfin chez moi le rendez-vous se donne,
Je vais l'en avertir moi-même; &, pour raison,
Je veux faire en ami l'honneur de ma maison.

SCÈNE III.

D. MAURICE, seul.

C'Est bien avec raison qu'on tâche à nous apprendre
Qu'il ne faut condamner personne sans l'entendre.
Mon cœur, assurément, est bien content du sien.
Je vois qu'aveuglément elle se porte au bien.
J'en rends grâces au ciel; car, lorsque je contemple
Ce que sont à présent les filles; par exemple,
La nymphe au billet doux que j'ai vue aujourd'hui,
Pour voir son Adonis, aller jusques chez lui;
Qu'à peine en même jour sont-ils sortis d'ensemble,
Qu'un autre rendez-vous aussi-tôt les rassemble;
Je dis en m'écriant: que je suis bienheureux,
De ce que par bonheur ma sœur n'est pas comme eux!
Sans perdre plus de temps, allons chez Isabelle;
Mais j'entends quelque bruit, & je crois que c'est elle.

SCÈNE IV.

D. MAURICE, ISABELLE.

D. MAURICE.

ARrêtez un moment.

ISABELLE.

J'allois chez vous.

D. MAURICE.

(*Bas.*) Chez nous?
Comment diable! elle ſçait déja le rendez-vous?
(*Haut.*)
Vous le ſçavez donc?

ISABELLE.

Quoi?

D. MAURICE.

Là.

ISABELLE.

Que voulez-vous dire?

D. MAURICE.

Ah! nous ſçavons la carte, & cela doit ſuffire.
Il eſt de mes amis, & je ſçais ſur ce point....

ISABELLE.

On ne ſçauroit répondre à ce qu'on n'entend point.

D. MAURICE.

D. MAURICE.

Ah ! trève de discours.

ISABELLE.

Je n'entends rien aux vôtres.

D. MAURICE.

Vous allez chez nous ?

ISABELLE.

Oui, voir Léonor.

D. MAURICE.

A d'autres !

ISABELLE.

Par quel autre motif ai-je donc entrepris
De me rendre chez vous ?

D. MAURICE.

Fort bien ; à votre avis,
Peut-être vous croyez que cela me déplaise.

ISABELLE.

Moi, je crois....

D. MAURICE.

Tant s'en faut, & j'en serai fort aise ;
Venez ; je vous promets le secret ; suivez-nous,
Je vais vous y mener.

ISABELLE.

Où donc ?

D. MAURICE.

Au rendez-vous;

ISABELLE.

Comment ? Quel rendez-vous ? Quel motif vous oblige ?....

D. MAURICE.

Ah ! nous ſçavons la carte ; encore un coup vous dis-je,
Pourquoi tant de façons ? Vous ſavez qu'aujourd'hui....

ISABELLE.

Hé bien ?

D. MAURICE.

Que je vous ai rencontrée avec lui.
Dom Juan....

ISABELLE.

Ah ! j'entends ; il eſt vrai, pour apprendre....

D. MAURICE.

Hé ! là donc, c'eſt cela qu'on veut vous faire entendre ;
Peut-être vous croyez que je parle par cœur :
(*Lui donnant le billet.*)
Tenez, car je ſuis las de paſſer pour menteur.

ISABELLE.

Je ne veux point le voir.

D. MAURICE.

Mais tout ceci m'importe ;
Et vous verrez pourquoi.

ISABELLE.

Cette raiſon eſt forte;
Je ne réſiſte plus après un tel aveu.

D. MAURICE.

Entrez dans cette ſalle, & m'attendez un peu.

ISABELLE.

Quoi! ſeule & ſans lumière? Ah! je ne puis comprendre....

D. MAURICE.

Peut-être Dom Juan pourroit vous faire attendre;
Et je vais promptement l'avertir de ceci;
Juſques à mon retour, ne ſortez pas d'ici;
Vous allez voir combien pour vous je m'intéreſſe.
Demeurez un moment.

ISABELLE, *en ſortant.*

Dieux! que j'ai de foibleſſe

SCÈNE V.

D. MAURICE, seul.

JE fais pour deux amans un assez bel emploi ;
Mais chacun a ses fins, & je sçais bien pourquoi.
Pourrai-je rencontrer Dom Juan à cette heure ?
Notre logis n'est pas bien loin de sa demeure ;
Je vais bien enrager, si je cherche sans fruit.

SCÈNE VI.

D. MAURICE, *D. JUAN.*

D. JUAN.

JUsques chez Léonor tâchons d'entrer sans bruit.
Qui va là ? Justes dieux !

D. MAURICE.

Et qui va là vous-même ?
N'est-ce pas Dom Juan ?

D. JUAN.

Oui.

D. MAURICE.

Ma joie est extrême.

D. JUAN.

Dom Maurice !

D. MAURICE.

Lui-même. Où courez-vous si tard ?

D. JUAN.

Je me rendois chez moi.

D. MAURICE.

Là, parlez-moi sans fard.

D. JUAN.

Je vous le dis.

D. MAURICE.

Fort bien.

D. JUAN.

Et je puis vous promettre....

D. MAURICE.

Et votre rendez-vous ?

D. JUAN, *à part.*

(*Haut.*) Dieux ! il a vu ma lettre ! Feignons. Quel rendez-vous ? Quoi ! toujours vos soupçons ?....

D. MAURICE.

Peste, que les amans font de sottes façons !

Ne m'accusez point sans m'entendre.
Dom Maurice venant chez moi,

J'étois trop étonné pour pouvoir vous apprendre
Que je suis trop à vous pour vous manquer de foi.

D. JUAN.

Vous sçavez mon amour; & je vois qu'à le taire
Je ne puis....

D. MAURICE.

Hé! là donc, voilà comme il faut faire,
Non pas mal à propos faire tant le discret.
J'ai fort fidèlement rendu votre billet;
J'aurois voulu pour vous faire encor davantage.

D. JUAN.

O dieux!

D. MAURICE.

Et pour l'oiseau nous l'avons mis en cage.

D. JUAN.

Hélas! si vous sçaviez ce que sent un amant,
Pour l'objet que son cœur....

D. MAURICE.

Je le crois bonnement.

D. JUAN.

Ah! quoiqu'à votre égard l'apparence m'accuse,
Vous devez m'excuser....

D. MAURICE.

Ma foi, je vous excuse.
Comment donc! pour donner un rendez-vous chez moi,
Je pourrois me fâcher, moi! Voilà bien de quoi!
Avecque ses amis c'est ainsi qu'on en use.

D. JUAN.

Non, non; c'eſt à l'amour à me ſervir d'excuſe:
Elle a reçu mon cœur en me donnant le ſien,
Et promis que l'hymen....

D. MAURICE.

Eh! oui, je le ſçais bien.

D. JUAN, *à part.*

Qui lui peut avoir dit? Que le ſort m'eſt contraire!

D. MAURICE.

On vous attend.

D. JUAN.

Moi?

D. MAURICE.

Vous, pour vous parler d'affaire

D. JUAN, *à part.*

Quel ſeroit ſon deſſein?

D. MAURICE.

Vous faites l'interdit?
Venez....

D. JUAN.

Ne raillons point, je vous en ai trop dit.

D. MAURICE.

Voyez, que veut-il dire avec ſa raillerie?
Hé bien! conduiſez donc votre galanterie.
Venez, ſi vous voulez; auſſi bien je ſuis las,
Pour de ſi ſottes gens, d'avoir tant d'embarras.

D. JUAN, *l'arrêtant.*

Hé bien ! que dites-vous ? Que dois-je me promettre ?

D. MAURICE.

Je vous dis qu'Iſabelle a reçu votre lettre,
Qu'elle eſt déja céans. Hé bien ! ſçavons-nous tout?..
Pouſſez, faites le fin avec moi juſqu'au bout.

D. JUAN, *bas.*

D'un pas ſi dangereux quelque erreur me délivre.
(*Haut.*)
Ah ! Monſieur...

D. MAURICE.

Hé bien ! ah !...

D. JUAN.

Je ſuis prêt à vous ſuivre.
Ce que vous m'apprenez raſſûre mon eſpoir.

D. MAURICE.

La peſte ! que l'on a de peine à vous avoir !

SCÈNE VII.

D. MAURICE, LÉONOR, D. JUAN.

LÉONOR, *dans le fond du théâtre.*

DOm Juan eſt céans, & je viens de l'entendre.
Avant que de ſortir d'ici, je veux apprendre
Qui l'oblige à s'y rendre, & ſçavoir quel effet,
Touchant le rendez-vous, ſon billet aura fait.

D. JUAN.

Que vous me ſurprenez !

D. MAURICE.

La choſe eſt bien certaine ;
Iſabelle eſt ici dans la chambre prochaine.

D. JUAN.

Un ſemblable ſuccès a de quoi m'étonner.

D. MAURICE.

Attendez un moment ; je vais vous l'amener.

LÉONOR.

Mon frère vient ; fuyons, de peur que ſon reproche...

D. MAURICE.

Elle a l'oreille au guet, je l'entends qui s'approche.
St, St.

LÉONOR.

Je ne crois pas qu'il vienne ici dedans.
(*Dans le temps qu'elle veut rentrer, Dom Maurice l'arrête.*)

D. MAURICE.

Ah ! je vous tiens, venez.

LÉONOR, *à part.*

O dieux ! quel contretemps !

D. MAURICE.

Dom Juan eſt venu, ſon amour vous l'envoie ;
Chacun de vous pourra s'en donner au cœur joie.

LÉONOR, *à part.*

Hélas ! je ſuis perdue, & ces cruels ſoupçons....

D. MAURICE.

A l'autre ! il eſt bien temps de faire ces façons !
Venez, vous dis-je.

LÉONOR.

O dieux ! que je ſuis malheureuſe !

D. MAURICE.

Venez, voilà ſa main. Elle eſt un peu honteuſe.
Mais étant avec vous à même de jaſer,
Il ne faut qu'un moment pour la dépayſer.
Jaſez tout votre ſaoul : ſi je vous en empêche
Que l'on me berne. Il faut qu'ici je me dépêche ;
Car ce n'eſt pas aſſez : chaque jour Dom Carlos
Se mêle d'accuſer ma ſœur mal-à-propos :
Il croit que je l'excuſe, à cauſe que je l'aime ;
Mais, par ma foi, je veux qu'il en juge lui-même ;
Et je vais tout exprès le chercher de ce pas.

SCÈNE VIII.

D. JUAN, LÉONOR.

D. JUAN.

Est-il possible ? O dieux ! le plaisant embarras !

LÉONOR.

Oui, réduite à donner votre lettre à mon frère,
J'ai fait ce que je dis pour me tirer d'affaire ;
Il m'a crue, & lui-même a voulu la porter ;
Sans cela son courroux alloit bien éclater....

D. JUAN.

Mais, en me rencontrant, il m'a dit qu'Isabelle
Étoit déja céans.

LÉONOR.

Peut-être y sera-t-elle.

D. JUAN.

Mais je ne comprends point, Madame, quel bonheur
Pour celle qu'il m'a dit me fait trouver sa sœur.

LÉONOR.

Vous en serez surpris, je m'en vais vous l'apprendre.
Jusques ici, sans bruit, j'avois voulu me rendre,
Pour pouvoir m'éclaircir, croyant que ce billet
Feroit, comme il a fait, quelque bizarre effet ;
Mon frère qui, sans doute, appelloit Isabelle...

D. JUAN.

Il alloit la chercher ?

LÉONOR.

Il m'a prise pour elle,
Et m'a conduite ici ; mais pour votre intérêt....

D. JUAN.

Que mon bonheur est grand, si mon amour vous plaît !

LÉONOR.

Cependant vous devez épouser Isabelle ?

D. JUAN.

On m'a bien proposé cet hymen avec elle ;
Mais je n'aime que vous, & je crains tellement....

SCÈNE IX.

D. JUAN, D. MAURICE, D. CARLOS, LÉONOR.

D. MAURICE, *à Dom Carlos.*

OUi, les voilà tous deux, écoutez seulement :
Je veux que vous soyez éclairci de la chose.

D. JUAN.

De l'amour que je sens sa beauté n'est point cause,
Mon cœur a dû se rendre à des attraits plus doux ;
Madame, à tant d'ardeur, que me répondez-vous ?

LÉONOR.

Si vous me dites vrai, que ma joie eſt extrême !

D. MAURICE, *à Dom Carlos.*

Hé bien ! dites encor que c'eſt ma ſœur qu'il aime !

D. JUAN.

Il eſt vrai qu'on a cru que j'en étois charmé ;
Dom Maurice & Carlos m'en croyent fort aimé ;
Mais, hélas ! ſur ce point que leur erreur eſt grande !

D. MAURICE.

Bon ; voilà juſtement le mot que je demande.

D. JUAN.

Madame, je n'ai point d'yeux que pour vos appas,
Ne me reprochez plus ce que je ne ſens pas :
Le plaiſir d'être à vous fait ma plus forte envie ;
Lui ſeul peut faire enfin le bonheur de ma vie ;
Juſqu'au dernier ſoupir mon amour durera.

D. MAURICE.

Hé bien ! ſoyez jaloux, beau-frère, après cela !

D. CARLOS.

J'aurois tort, je l'avoue, & mes ſoins par les vôtres...

D. MAURICE.

Écoutez, vous allez en entendre bien d'autres.

D. JUAN.

Ne m'accuſez donc plus de vous manquer de foi,
Expliquez mieux ma flamme, & jugez mieux de moi :
Vous ne répondez rien ?

LÉONOR.

Hélas ! quand on ſoupire....

D. CARLOS.

Dieux!

D. MAURICE.

Perſonne à cela ne peut trouver à dire,
Je rends graces au ciel de tout ce que j'ai fait;
Rien ne m'a, ſur ma foi, jamais tant ſatisfait.

D. CARLOS.

Écoutez.

D. JUAN.

Souffrez donc qu'après un tel hommage,
Mon cœur de tant d'amour laiſſe ma foi pour gage.

LÉONOR.

Hé bien! je la reçois, & l'eſpoir d'être à vous
Va faire déformais mes ſouhaits les plus doux;
Mon cœur ſur ce ſujet ſe régle ſur le vôtre.

D. MAURICE.

Encor mieux; nous voilà fort contens l'un & l'autre.

D. CARLOS, *à part.*

Je reconnois ſa voix.

D. MAURICE.

Hem?

D. CARLOS.

Je crains qu'une erreur....

D. MAURICE.

Ne me direz-vous point encor que c'eſt ma ſœur?

D. CARLOS.

Oui; duſſé-je toujours paſſer pour incrédule;

A vous dire le vrai, j'en ai quelque scrupule.
C'est sa voix, & je crois que dans votre maison....

D. MAURICE.

Fort bien, vous me prenez, je crois pour un oison.

D. CARLOS.

On peut vous abuser, & peut-être....

D. MAURICE.

Il me semble
Que je dois le sçavoir, je les ai mis ensemble.

D. JUAN.

Madame, en vous quittant, cet espoir m'est bien doux,
Et l'ardeur que je sens....

LÉONOR.

Adieu; retirez-vous.

D. JUAN.

Si Dom Maurice sçait....

LÉONOR.

Allez, laissez-moi faire;
Je me charge du soin d'appaiser sa colère.

D. CARLOS.

Il n'en faut plus douter, c'est elle, & mon souci....

D. MAURICE.

Parbleu! vous en serez tout du long éclairci;
Et, pour vous en donner la honte toute entière,

Je m'en vais de ce pas chercher de la lumière.

D. JUAN.

Puiſque vous ſçavez l'art d'appaiſer ſon courroux,
C'eſt me priver trop tôt d'un entretien ſi doux;
Souffrez quelques momens qu'une flamme ſi belle....

LÉONOR.

O dieux! mon frère vient avec de la chandelle.

D. MAURICE.

Venez, le bel-eſprit.

D. JUAN, *à part.*

Que ne ſuis-je ſorti!

D. MAURICE.

Venez, vous en aurez, ma foi le démenti.
Montrez un peu le nez.

D. JUAN, *à part.*

Ma peine eſt infinie!

D. CARLOS.

Hé bien?

D. MAURICE.

Comment, ma ſœur! hé! ſans cérémonie!...

LÉONOR.

Mon frère, Léonor toujours pour vous aura....

D. MAURICE.

Il n'eſt pas à préſent queſtion de cela.

LÉONOR.

Je ne vous entends point.

D. MAURICE.

O l'impudence extrême !
Qui vous a mise là; répondez donc ?

LÉONOR.

Vous-même.

D. CARLOS.

Ne vous ai-je pas dit que votre bonne foi...

D. MAURICE.

Vous en avez menti, bouche, ce n'est pas moi.

D. JUAN.

Il n'est rien de si vrai; sçachez que c'étoit elle
Que vous avez conduite.

D. MAURICE.

Ah! c'étoit Isabelle.
De grâce, finissez ce discours ennuyeux;
Car je ne suis pas dupe, & j'ai de fort bons yeux.

D. CARLOS.

Le sang, en sa faveur, a séduit votre vue.

D. MAURICE.

Encor faut-il sçavoir ce qu'elle est devenue;
Attendez un moment, j'en veux être éclairci.

SCÈNE DERNIÈRE.

ISABELLE, D. MAURICE, D. JUAN, LÉONOR, D. CARLOS.

ISABELLE.

EST-ce pour me jouer que l'on m'amène ici ?
Et que seule en ce lieu....

D. MAURICE.

Dites-moi, je vous prie,
N'en avez-vous bougé ?

ISABELLE.

Trève de raillerie,
A la fin j'en suis lasse, & je ne pense pas
Que je doive souffrir....

D. MAURICE.

Maudit soit l'embarras !
Je veux être berné, si j'y puis rien comprendre.

LÉONOR.

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
Je vois qu'il n'est plus temps de rien dissimuler.
Il est vrai, j'aime ; en vain je voudrois le céler.
Pour ne pas exposer mon repos & ma gloire,
Et sauver Dom Juan, dès hier je vous fis croire

Que des coups de Carlos je l'avois garanti,
Quoique, sans l'avoir vu, Dom Carlos fût sorti.
Depuis chez lui tantôt j'ai quitté la partie;
De l'endroit où j'étois Isabelle est sortie,
Pour me tirer de peine: & de plus son billet
Ne s'adressoit qu'à moi, j'en redoutois l'effet;
Et, pour m'en éclaircir, je venois vous entendre,
Lorsque dedans ce lieu vous m'êtes venu prendre.
Ne me contraignez plus en disposant de moi:
Il m'a donné son cœur, en recevant ma foi;
Et puisque Dom Juan....

D. MAURICE.

Voilà sur ma parole,
Pour les filles du temps une fort bonne école;
Nous verrons si Carlos qui vous a fait l'honneur....

D. CARLOS.

Je renonce au plaisir de partager un cœur;
Je vous l'ai déja dit, & puisqu'enfin ma flâme,
Avec tant de respects, n'apû toucher son âme,
J'aime trop mon repos pour m'en mettre en courroux,
Et ne me plaindrai point ni d'elle, ni de vous.

D. MAURICE.

Il faut que de leurs feux un autre objet vous venge;
Tenez, voici de quoi ne perdre rien au change.
Isabelle a du bien, & je ne pense pas....

D. CARLOS.

Hélas! je suis déja touché de tant d'appas.
L'éclat de ses beaux yeux, dont mon âme est épriſe
Auroit déja fait naître une telle entrepriſe,
Si l'offre de mon cœur & celle de ma main....

ISABELLE.

Vous pourrez le ſçavoir; mon père vient demain.

D. JUAN.

Pourrez-vous conſentir à l'hymen où j'aſpire?

D. MAURICE.

Il faut ſçavoir devant ſi je m'en puis dédire.
De quoi me ſervira de vous dire que non?

D. JUAN.

Il faut que votre aveu....

D. MAURICE.

Concluons ſans façon:
Nous en ſommes contens, & demain la journée
Pourra ſe terminer par un double hymenée.

FIN.

LA FEMME
JUGE ET PARTIE,

COMÉDIE;

Jouée pour la première fois en 1669.

A MESSIRE

NICOLAS POTIER,

CHEVALIER, SEIGNEUR de Novion, &c. Commandeur des Ordres du Roi, Conseiller de Sa Majesté en tous ses Conseils, & Président à Mortier au Parlement de Paris.

MONSEIGNEUR,

La Femme Juge & Partie, que je vous présente, vous a trop d'obligations pour se dispenser

de l'hommage qu'elle vous vient rendre. Elle n'attribue qu'à vous seul l'avantage qu'elle a eu de plaire & de divertir ; & l'approbation qu'elle a eue, est un effet de l'estime que toute la France fait des choses que vous honorez de la vôtre. Oui, MONSEIGNEUR, la lecture que j'eus l'honneur de vous en faire avant qu'elle fût représentée, & la bonté que vous eûtes de me témoigner qu'elle ne vous avoit pas déplu, me firent sortir des bornes que la modestie me devoit prescrire ; je ne pus empêcher la joie que j'en avois d'éclater, je le publiai par-tout ; & la suite m'a fait connoître que l'on a trop de vénération pour vous, pour ôser appeller de vos jugemens, & que l'on a trop déféré au discernement judicieux que l'on sait que vous faites de chaque chose, pour examiner les défauts d'une pièce, où vous avez bien voulu n'en point trouver. Ainsi, MONSEIGNEUR, après les avantages qu'elle a tirés de l'accueil favorable que vous avez eu la bonté de lui faire, elle n'a plus d'ambition que celle de se voir honorée d'une protection aussi glorieuse que la vôtre. Elle vous regarde comme la merveille du siècle où elle a eu le bonheur de paroître,

roître, & comme l'étonnement de ceux qui le suivront. Elle voit avec plaisir que l'on n'a pas moins d'admiration pour la connoissance parfaite que vous avez de toutes choses, que de respect pour les oracles que vous prononcez, & regarde le choix que le plus grand Roi du monde a fait, de nos jours, de votre illustre personne, pour rétablir le calme dans l'une de ses provinces, comme l'effet d'un mérite très-éclatant, & d'une vertu toute extraordinaire. Voilà, MONSEIGNEUR, ce qui doit justifier la liberté qu'elle ôse prendre de vous protester que rien ne peut égaler la vénération qu'elle a pour vous, que le zèle & le respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

DE MONTFLEURY.

ACTEURS.

BERNADILLE.

JULIE, en habit d'homme, sous le nom de Frédéric, femme de Bernadille.

DOM LOPE, amant de Constance.

CONSTANCE.

OCTAVE, confident de Julie.

BÉATRIX, suivante de Constance.

GUSMAN, valet de Bernadille.

DEUX VALETS DE JULIE.

La Scène est à Faro.

LA FEMME JUGE ET PARTIE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, GUSMAN.

BÉATRIX.

N'Acheveras-tu point, babillard éternel?

GUSMAN.

Oui, notre maître eſt fou, je le garantis tel;
Je ne m'en dédis point, quoi que tu puiſſes dire;
J'en ſçais bien la raiſon, & cela doit ſuffire.

BÉATRIX.

Ne me diras-tu point, ſans te faire prier,
Quelle eſt cette raiſon?

GUSMAN.

Quoi! ſe remarier!
Peut-il faire jamais de plus grande folie?

BÉATRIX.

Comment! un homme eſt fou, quand il ſe remarie?

GUSMAN.

Non; mais ce vieux bourru qui ſe veut engager,
De l'humeur dont il eſt, n'y devroit pas ſonger,
Et ſi ſon bel eſprit ſe régloit par le nôtre....

BÉATRIX.

Pourquoi ne veux-tu pas qu'il aime comme un autre?

GUSMAN.

Quoi! s'étant une fois chargé d'une moitié,
Le ciel a regardé ſa misère en pitié;
Et par une faveur, & rare, & ſans égale,
D'un brevet d'homme veuf ſa bonté le régale,
D'un brevet qui rendroit mille maris contens;
Et, loin de devenir plus ſage à ſes dépens,
Après avoir vécu trois ans dans le veuvage,
Il veut ſe marier, & tu veux qu'il ſoit ſage?
Cela ne ſe peut pas.

BÉATRIX.

Quant à moi, franchement,
Je ſens que je pourrois m'y réſoudre aiſément;
Qu'il eſt plaiſant d'aimer, & que le mariage
Eſt doux, lorſque l'on ſçait en faire un bon uſage.

GUSMAN.

Quand même le motif qui l'y porte aujourd'hui
Seroit bon pour un autre, il ne vaut rien pour lui.
Eſt-ce qu'il ne craint point?...

BÉATRIX.

Quoi?

GUSMAN.

Que cette dernière
Ne lui faſſe le tour que lui fit la première.

BÉATRIX.

Sa vertu fut trop grande, elle n'en fit jamais:
Si tu veux m'obliger, laiſſe ſon Ombre en paix:
Perſonne mieux que moi ne ſut ſon innocence;
Car je ſervois Julie, avant qu'être à Conſtance.

GUSMAN.

Quand mon maître le ſçut, ce fut par ton moyen.

BÉATRIX.

Je le dis, il eſt vrai, mais il n'en étoit rien;
La crainte de la mort m'inſpirant cette envie,
Je bleſſai ſon honneur, pour me ſauver la vie.

GUSMAN.

Explique-toi donc mieux, pour m'en faire douter.

BÉATRIX.

Pour t'en mieux éclaircir, tu n'as qu'à m'écouter.
J'aimois Mendoce alors, il m'aimoit tout de même,
Et cherchoit à me voir avec un ſoin extrême:
Comme il m'avoit juré qu'il vouloit m'épouſer,
Je croyois le pouvoir un peu favoriſer;
Et quand l'occaſion m'en pouvoit être offerte,

Je laissois du jardin une porte entr'ouverte;
C'étoit notre signal, & de cette façon
Nous nous voyions les soirs sans donner de soupçon.
Mendoce vint un soir, où tout, en apparence,
Sembloit contribuer à notre intelligence.
Bernadille soupoit chez un de ses amis,
Dont la maison étoit assez loin du logis:
Julie étoit au lit, & notre tête-à-tête
Se trouva, pour ce coup, d'une longueur honnête.
L'entretien fut si long, que Bernadille enfin
Revenoit à dessein d'entrer par le jardin.
Il en étoit, je pense, à dix pas, sans escorte,
Alors que pour sortir Mendoce ouvroit la porte,
Qui, s'étant apperçu que l'on faisoit du bruit,
Croyant qu'on l'épioit, sort, la ferme, & s'enfuit.
Sa fuite fut fort prompte, & la nuit fort obscure.
Bernadille, enragé d'une telle aventure,
Jaloux & furieux de ce qu'il n'avoit pu
Reconnoître, ou du moins suivre cet inconnu,
Un poignard à la main, & la vue égarée,
Entre & vient droit à moi: Ta perte est assurée,
Me dit-il; tu mourras, si tu déguises rien;
Apprends-moi mon malheur, pour éviter le tien;
Cet homme que j'ai vu, sortoit d'avec ma femme;
Avoue-le, ou de ce fer je vais t'arracher l'âme.
Interdite, & craignant sur-tout que le poignard
Ne me perçât trop tôt, si je parlois trop tard,
Je dis qu'il étoit vrai qu'il sortoit d'avec elle.

GUSMAN.

Quoiqu'il n'en fût rien?

BÉATRIX.

Oui; sa menace cruelle
Me fit appréhender tout d'un homme emporté;
Et, craignant de mourir, disant la vérité,

J'aimai bien mieux mentir, & me sauver la vie.

GUSMAN.

Sçais-tu de quel malheur ta fourbe fut suivie?

BÉATRIX.

D'aucun; car dès qu'il eut l'aveu que je lui fis,
Il ne témoigna plus de colère.

GUSMAN.

Tant-pis.

BÉATRIX.

Tant-pis! Pourquoi tant-pis? Fais-toi du moins entendre.

GUSMAN.

Tu ne sçais pas pourquoi tant-pis? Tu vas l'apprendre.
Ayant tiré de toi cet éclaircissement,
Bernadille cacha tout son ressentiment;
Et, quoique dans l'instant il n'en fit rien paroître,
Se croyant aussi sot qu'il méritoit de l'être,
Voulut perdre sa femme; &, dessus ton rapport,
Il la fit mourir.

BÉATRIX.

Lui?

GUSMAN.

Mais je le vois qui sort.

BÉATRIX.

Gusman, ne me perds pas, aussi bien elle est morte.

GUSMAN.

Quoi! je pourrois trahir mon maître de la sorte?
Et lui pourrois céler que c'est toi....

BÉATRIX.

Parle bas;
J'ai dedans ma caſſette encor quatre ducats,
Que je te donnerai, ſi tu n'en veux rien dire.

GUSMAN.

D'accord; mais qu'ils ſoient prêts avant qu'il ſe retire.

SCÈNE II.

BERNADILLE, GUSMAN.

GUSMAN.

QUoi, Monſieur! ſur le point de vous remarier;
Vous paroiſſez rêveur! Pouvez-vous oublier
Qu'il faut vous préparer pour cette grande fête?

BERNADILLE.

Malepeſte! j'ai bien des choſes dans la tête.
Je crains de faire ici quelque mauvais marché:
Quand on prend une femme, on eſt bien empêché.

GUSMAN.

Que craignez-vous, Monſieur, lorſqu'une telle envie....

BERNADILLE.

Si, par malheur pour moi, ma femme étoit en vie,
Et, que pour mes péchés un jour, à point nommé,
Elle revînt après notre hymen conſommé,
On pourroit d'un quartier allonger ma figure.

GUSMAN.

Votre femme, Monsieur? Et par quelle aventure?
Les morts reviennent-ils? Ne m'avez-vous pas dit
Que vous aviez causé sa mort, & qu'un dépit
Ou bien, ou mal fondé, vous fit défaire d'elle?

BERNADILLE.

D'accord, mais la manière en fut un peu nouvelle.
Ton zèle m'est connu, je veux t'ouvrir mon cœur.
Tu sçais que j'épousai jadis, pour mon malheur,
Julie?

GUSMAN.

Il m'en souvient.

BERNADILLE.

Qu'on vit brûler son âme,
Malgré nous & nos dents, d'une illicite flâme;
Et qu'enfin, m'efforçant d'en être convaincu,
J'appris, sans m'en vanter, qu'on me faisoit cocu.

GUSMAN, *à part.*

Ah! que sans les ducats....

BERNADILLE.

Instruit de mon offense,
Je fis vœu d'être veuf, & le suis, que je pense.
Je feignis de vouloir aller pour quelque temps
A Cadix, où tous deux nous avions des parens;
Et, pour tout ménager, sans en donnner de marque,
Je gagnai, par argent, le patron d'une barque,
Qui m'engagea dès-lors sa parole & sa foi,
Que tous ses gens & lui risqueroient tout pour moi.
A ce voyage feint je disposai Julie;
Quoique ce fût par mer, elle en parut ravie.

Le jour pris, nous partons, dissimulant toujours;
On prend une autre route, & nous voguons dix jours;
Tant qu'arrivés aux bords d'une île inhabitée,
Par mon commandement, Julie y fut portée.
Voyant qu'on l'y laissoit, d'un ton piteux & doux,
Elle crioit: Mon cher, pourquoi me quittez-vous?
De peur d'être attendri par des douceurs pareilles,
Je lui tournois le dos, & bouchois mes oreilles;
Puis faisant volte-face assez loin de ce lieu,
D'un grand coup de chapeau je lui fis mon adieu.
Après que je me fus vengé de cette sorte,
Quand je fus de retour, je dis qu'elle étoit morte;
Qu'outre les maux de cœur qui lui prenoient souvent,
Nous fûmes si battus de l'orage & du vent,
Que la fièvre & la peur l'avoient d'abord saisie;
Que, malgré tous mes soins, ayant perdu la vie,
Ne pouvant prendre terre, il fallut consentir
A la jetter en mer, de crainte de périr.
En un mot, je jouai si bien mon personnage,
Qu'on ne se douta point....

GUSMAN.

Je sçais bien davantage;
Car je sçais bien, Monsieur, que, vous étant vengé,
Vous prîtes le grand deuil, & fites l'affligé,
Et, qu'à vous consoler, chacun perdoit sa peine.
Mais je m'abuse enfin, ou cette crainte est vaine.
Vous n'avez rien appris d'elle depuis ce temps?

BERNADILLE.

Rien du tout; cependant il s'est passé trois ans,
Depuis qu'on la laissa dans cette île déserte.

GUSMAN.

Ah! ce terme est trop long, pour douter de sa perte;

Je vous garantis veuf; & sans doute, Monsieur,
Qu'elle y fut dévorée, ou mourut de douleur.

BERNADILLE.

Mais pour te dire tout, je crains plus que Julie;
Ce blondin revenu depuis peu d'Italie.

GUSMAN.

Comment! vous le craignez?

BERNADILLE.

Oui, ce blondin charmant
Me semble familier plus que passablement.
Le drôle, sans façon, s'introduit chez Constance,
Il lui dit de grands mots, & même en ma présence,
Il fait le bel-esprit, l'enjoué, le coquet,
Et, c'est un petit fat qui n'a que du caquet,
Dont je ne dirois mot, n'étoit la conséquence:
Car ce galant qui voit si librement Constance,
Alors que je ne suis encor que protestant,
Étant époux, viendra chez moi tambour battant.

GUSMAN.

Mais sa mère devroit empêcher....

BERNADILLE.

Comment faire?
Elle lui dit assez qu'il n'est pas nécessaire
Que, pour les visiter, il prenne tant de soins;
Elle dit à ses gens, dix fois le jour au moins,
Qu'en cas qu'il y revienne, elle veut qu'on lui die,
Soit qu'elle y soit, ou non, que sa fille est sortie.

GUSMAN.

Ne lui dit-on pas?

BERNADILLE.

Oui ; mais il répond : Ma foi,
Tu te moques, mon cher ; l'ordre n'eſt pas pour moi :
Ne me connois-tu pas ? La bévue eſt fort bonne !
C'eſt pour les importuns que cet ordre ſe donne.
Quoi que l'on faſſe enfin pour l'empêcher d'entrer,
Il monte effrontément, &, ſans ſe déferrer,
Entre en Marquis, & fait une galanterie
Du refus des valets, qu'il tourne en raillerie.
Qui diable ſe pourroit défendre de cela ?

GUSMAN.

Mais ne craignez-vous point Dom Lope ?

BERNADILLE.

Celui-là
Ne m'inquiète pas ; je viens avec la mère
Pour demain, ſur le ſoir, de conclurre l'affaire :
Elle y doit diſpoſer Conſtance. Après ceci,
Si le blondin s'y frotte, il verra....

GUSMAN.

Le voici.

BERNADILLE.

Évitons-le.

SCÈNE III.

JULIE, en homme, sous le nom de Frédéric; *OCTAVE*.

JULIE.

IL m'a vue, & me fuit.

OCTAVE.

Mais, Madame,
Ne vous souvient-il plus que vous êtes sa femme?

JULIE.

Il m'en souvient trop bien.

OCTAVE.

Il faut donc aujourd'hui,
Sans perdre plus de temps, vous découvrir à lui.

JULIE.

Ah! c'est ce que je crains; il y va de ma vie.
Je veux sçavoir devant par quelle fantaisie
Il exposa mes jours dans ce pays désert;
Autrement je me perds.

OCTAVE.

Mais lui-même il se perd;

Car s'il faut qu'une fois il épouse Constance,
Rien ne le peut sauver. Aimez-vous la vengeance?
Laissez-le marier, & le faites....

JULIE.

Tais-toi;
Une telle vengeance est indigne de moi:
Ce n'est pas, tu le sçais, que pour m'ôter la vie....

OCTAVE.

Madame, de vos maux je sçais une partie;
Et, sans des importuns qui sont venus vous voir,
J'ôse m'imaginer que j'allois tout sçavoir.

JULIE.

Oui, j'ai connu ton zèle, & ma reconnoissance
A ta fidélité doit cette récompense:
Outre qu'ayant besoin de ton adresse ici,
Du cours de mes malheurs tu dois être éclairci.
Tu sçais qu'on me laissa dans une île déserte,
Que je n'attendois plus que l'heure de ma perte,
Quand je vis sur le soir un vaisseau: par mes cris,
Qui s'y firent entendre, un pilote surpris
Met la chaloupe en mer, fait ramer, me vient prendre.
Étant dans le vaisseau, chacun vouloit apprendre
Qui dans un tel état avoit pu me laisser;
Et moi, je les priai tant de m'en dispenser,
Que leur civilité fut enfin assez grande,
Pour ne me faire plus de semblable demande.
Ceux à qui mon malheur sembla le plus touchant,
M'apprirent que j'étois dans un vaisseau marchand,
Qu'ils ne se pouvoient pas écarter de leur route,
Ni retourner pour moi sur leurs pas.

OCTAVE.

Je m'en doute.

JULIE.

Que la néceſſité leur faiſoit cette loi;
Qu'ils voguoient à Veniſe, & que c'étoit à moi
A voir ſi je voulois demeurer ou les ſuivre.
La crainte de la mort & le deſir de vivre
Font que, ſans balancer, d'abord je me réſous
A les ſuivre.

OCTAVE.

Ma foi, j'aurois fait comme vous;
Quand ils auroient fait voile aux Indes; notre vie....

JULIE.

Enfin, pour t'achever un récit qui m'ennuie,
J'arrivai dans Veniſe, où voulant librement
Songer, pour mon retour, à mon embarquement;
Je crus ſous cet habit être plus aſſurée.
Une bague de prix qui m'étoit demeurée,
Servit à ce deſſein. Je cherchois chaque jour
Quelque commodité pour hâter mon retour,
Lorſque, par un bonheur qui m'a cent fois ſurprise,
Je vis un jour le Duc ſur le port de Veniſe,
Qui, comme font par-tout les gens de qualité,
Voyageoit ſeulement par curioſité.
Je crois t'avoir appris que le Duc de Médine
Eſt ſeigneur où mes maux ont pris leur origine,
Et, qu'avant mon départ je l'avois vu ſouvent:
Ainſi je le connus aſſez facilement;
Et, comme entre étrangers librement on s'aſſemble,
Je lui fais compliment, & nous parlons enſemble;

Il me demanda fort d'où j'étois, & je pris
Le nom de Frédéric, & lui dis mon pays.
Le Duc me témoigna bien du plaisir d'apprendre
Que j'étois son Sujet, & me pria d'attendre;
Même en nous séparant, il me fit protester
Qu'avant la fin du jour j'irois le visiter.
Je le vis plusieurs fois; il prit de cette sorte
Pour moi, sans me connoître, une amitié si forte,
Que, ne pouvant quasi se passer de me voir,
Il me dit à la fin qu'il me vouloit avoir.
De sa civilité me trouvant fort surprise,
Je dis que j'étois prêt à partir de Venise,
Pour aller en Espagne. Il me jura cent fois
Qu'il seroit de retour au plus tard dans six mois;
Qu'il vouloit visiter Naples, Rome & Florence;
Qu'après, pour son retour, il feroit diligence.
Sa prière, & l'espoir de m'en faire un appui,
Lorsque je me verrois de retour avec lui,
Pour sçavoir le dessein de mon époux volage,
Me firent consentir à faire ce voyage,
Que je n'aurois pas fait, si le Duc, dans ce temps,
M'eût dit qu'à son voyage il eût été trois ans.

OCTAVE.

Votre retour est doux par l'espoir qu'il vous donne.
Votre époux vous a vue; &, ce qui m'en étonne,
Est qu'il ne vous ait point reconnue.

JULIE.

Et comment
Me reconnoîtroit-il sous ce déguisement?
Depuis plus de trois ans il croit que je suis morte,
Et mon teint a depuis bruni de telle sorte,
Du hâle & du chagrin que mon sort me causoit,
Qu'il faudroit s'étonner, s'il me reconnoissoit.

OCTAVE.

Je crains que vous n'ayez brouillé ſa fantaiſie,
Et qu'il n'ait pris de vous un peu de jalouſie,
Vous voyant ſi ſouvent chez Conſtance.

JULIE.

Entre nous,
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre jaloux.
J'affecte, dès que j'entre, en faiſant l'idolâtre,
Tout ce qu'a d'enjoué l'amour le plus folâtre,
Les diſcours, les tranſports les plus paſſionnés,
De parler à l'oreille, & de lui rire au nez.
En voyant ſon dépit, mon chagrin ſe diſſipe,
Je fais le goguenard, je ris, je m'émancipe;
Après je fais le beau, le jeune homme, le fat.
Conſtance ne hait pas qu'on vante ſon éclat;
A ſon humeur ainſi la mienne s'accommode;
Je cajole à propos, je badine à la mode,
Je lui ſerre les doigts, je lui baiſe la main;
Je vante la blancheur de ſon bras, de ſon ſein,
Son embonpoint, ſa taille, & ſa beauté parfaite;
Je fais le doucereux, & m'épuiſe en fleurette,
Et fais mille façons qu'on ne peut exprimer,
Pour le faire enrager, & pour m'en faire aimer.

OCTAVE.

Quel eſt donc votre but?

JULIE.

C'eſt d'engager Conſtance.
Mon traître, à ſon hymen bornant ſon eſpérance,
Voudroit de ce deſſein précipiter l'effet:
Mais je ſçais qu'elle m'aime autant qu'elle le hait.

OCTAVE.

Mais n'aime-t-elle point Dom Lope ?

JULIE.

Tout de même.
Il s'en flatte en ſecret, & croit fort qu'elle l'aime ;
Mais, quoique chaque jour il lui rende des ſoins,
Conſtance aſſurément ne m'en aime pas moins.

SCÈNE IV.

BERNADILLE, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE.

ALlons voir ſi Conſtance eſt enfin réſolue...
Quoi ! toujours cet objet me choquera la vue ?

OCTAVE.

Bernadille revient.

JULIE.

Peut-on ſçavoir, Monſieur,
Comment vous vous portez aujourd'hui ?

BERNADILLE.

Trop d'honneur ;
Je me porte fort bien. Ah ! le ſot perſonnage !
Morbleu !

JULIE.

Les amoureux ont toujours bon visage :
Aussi, pour en parler avec sincérité,
Quiconque se marie, a besoin de santé.

BERNADILLE.

Comme d'autres.

JULIE.

Bien plus; car je me persuade
Que la douleur de l'un, voyant l'autre malade,
Mêle trop d'amertume à des momens si doux.
Qu'en dites-vous, Monsieur?

BERNADILLE.

Je m'en rapporte à vous.

JULIE.

Que j'aurai de plaisir à vous voir une femme,
De qui l'amour réponde a l'ardeur de votre âme;
Et dans qui vous trouviez des vertus, des appas!
Ah! je voudrois déja la voir entre vos bras.
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience.

BERNADILLE.

Vous n'en serez pourtant guères mieux, que je pense.

JULIE.

Peut-être.

BERNADILLE.

Peut-être?

JULIE.

Oui, j'en prétends être mieux.

BERNADILLE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

JULIE.

Vous êtes curieux?
Je prétends partager, si l'hymen vous assemble,
La joie & les douceurs que vous aurez ensemble;
Et qu'enfin, par l'effet d'un transport d'amitié,
Mon cœur de vos plaisirs ressente la moitié.
Oui, je prétends enfin que votre femme m'aime,
Et qu'elle soit autant à moi comme à vous-même,
Sçavoir tous vos secrets & tous vos entretiens,
Confondre mes soupirs sans cesse avec les siens;
Et, fussiez-vous toujours près d'elle en sentinelle,
Passer, quand je voudrai, quelque nuit avec elle.
Je prétends que mes soins, par les siens secondés....

BERNADILLE.

Alte-là, je vois bien ce que vous prétendez.
Vous vous expliquez bien, Monsieur, & la manière
En est intelligible, & même familière.
Enfin, vous prétendez, quand j'aurai ma moitié,
L'aimer? Bon! que pour vous elle ait de l'amitie?

JULIE.

Sans doute.

BERNADILLE.

Que ſon cœur, flattant votre tendreſſe,
Ne s'effarouche pas pour un peu de foibleſſe?
Et, ſans mettre vos feux, ni les ſiens, au hazard,
Que de tous nos plaiſirs vous aurez votre part?

JULIE.

Oui.

BERNADILLE.

Sans en excepter ceux.... Là, ceux que ma flamme....

JULIE.

Comment ceux?

BERNADILLE.

Ceux enfin qui la feront ma femme?

JULIE.

Sans réſerve, & je veux que de ſemblables nœuds....

BERNADILLE.

Enfin, que nous n'ayions qu'une femme à nous deux?

JULIE.

Juſtement.

BERNADILLE.

Il faudra ménager notre abſence;

JULIE.

Non; je veux que ce ſoit même en votre préſence;
Et vous le ſouffrirez, ſans en dire un ſeul mot.

BERNADILLE.

Je ne croyois donc pas être encore si sot!
Vous feriez, vous flattant d'un espoir si frivole,
Assez fat (puisqu'il faut qu'enfin je vous cajole)
Pour croire qu'à mes yeux vous puissiez ménager
Une bisque amoureuse, & l'heure du berger;
Qu'aux soins de votre amour mon humeur s'accommode;
Et qu'enfin, devenant pour vous mari commode,
Je partage avec vous mon lit de temps en temps?
Hem?

JULIE, *en riant.*

Hé.

BERNADILLE.

Quoi?

JULIE.

Franchement, c'est à quoi je m'attends.
Pourquoi dissimuler?

BERNADILLE.

C'est parler sans peut-être.
Sçavez-vous que chez moi j'ai plus d'une fenêtre;
Et, si vous prétendez y venir conquêter,
Que vous y pourriez bien apprendre à dessauter,
Et que vous commencez à m'échauffer la bile?

JULIE.

Ce que vous demandez est donc fort inutile,
Et c'est de mes desseins vous informer en vain:
Car vous vous mariez?

BERNADILLE.

Pas plutôt que demain.

JULIE.

Constance est bien-heureuse, & le ciel lui fait grâce.
Ah! que j'aurois de joie à remplir cette place!
De posséder en vous le cœur, & l'amitié
D'un homme....

BERNADILLE.

Brisons là, c'est trop de la moitié.
Mon entretien a peu de quoi vous satisfaire;
Lorsque l'on se marie, on n'est pas sans affaire.
J'ai dessus mon hymen des ordres à donner,
Des articles à faire, un contrat à signer,
Une maitresse à voir, qui brûle d'être nôtre;
Des parens à prier tant d'un côté que d'autre;
Et vous n'avez plus rien à me faire sçavoir;
C'est pourquoi je vous dis, serviteur & bon soir.

SCÈNE V.

JULIE, OCTAVE.

OCTAVE.

IL va se marier, & la chose vous touche:
Cette nouvelle doit vous faire ouvrir la bouche;
Vous y rêvez en vain, il faut vous découvrir.

JULIE.

Oui; mais je dois songer à ne le pas aigrir;
Et ménager l'ardeur & l'esprit de ce traître,

Pour ne pas m'expoſer, en me faiſant connoître.
Je vais m'y préparer, & ſonger aux moyens
De conſerver mes jours, ſans hazarder les ſiens.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNADILLE ; GUSMAN.

BERNADILLE.

AH ! que je viens d'apprendre une heureuse nouvelle !
Que j'en conçois d'eſpoir !

GUSMAN.

Tant mieux. Mais quelle eſt-elle ?
Peut-on la demander, & l'apprendre ?

BERNADILLE.

En deux mots,
J'ai trouvé le ſecret de me mettre en repos,
De voir d'un heureux ſort ma diſgrace ſuivie,
Et mettre en ſûreté mon honneur & ma vie :
Mais cela part de-là. Quand on a de l'eſprit
On vient à bout de tout.

GUSMAN.

Aurez-vous bien-tôt dit ?
Et ſçaurons-nous enfin....

BERNADILLE.

Tu ſçais bien que Mizante
Étoit ici Prévôt ?

GUSMAN.

Oui.

BERNADILLE.

Sa charge eſt vacante.

GUSMAN.

Comment ! ſeroit-il mort ?

BERNADILLE.

Non ; mais enfin le Roi,
Par le moyen du Duc, lui donne un autre emploi.

GUSMAN.

Et que vous fait cela ? Faites-moi donc entendre
Quelle part vous prenez....

BERNADILLE.

Tu ne ſçaurois comprendre
Quel eſpoir j'en conçois ?

GUSMAN.

Non. Qu'en eſpérez-vous ?

BERNADILLE.

Je la veux demander.

GUSMAN.

Vous ?

BERNADILLE.

Oui.

GUSMAN.

Pour qui ?

BERNADILLE.

Pour nous.

GUSMAN.

Vous, Prévôt?

BERNADILLE.

Et je veux avec ce privilége...

GUSMAN.

Eſt-ce dans un moulin que l'on tiendra le ſiége?

BERNADILLE.

Maraud, de temps en temps, vous vous émancipez!

GUSMAN.

Mais dedans ce projet, Monſieur, vous vous trompez.
Il faut ſçavoir beaucoup.

BERNADILLE.

Nos ducats, que je penſe,
Suppléeront au défaut de notre inſuffiſance.

GUSMAN.

Cela ne ſe vend point. Vous ſçavez qu'aujourd'hui
C'eſt le Duc qui la donne, elle dépend de lui;
Que le mérite ſeul....

BERNADILLE.

Ta raiſon n'eſt pas forte;
Le mérite eſt un ſot, ſi l'argent ne l'eſcorte.
Vouloir, ſans intérêt, faire agir la faveur,
C'eſt ſçavoir mal ſon monde, & riſquer ſon bonheur.
Mais avec ce ſecours, pour peu qu'on ſollicite,
L'argent paſſe, morbleu! ſur le ventre au mérite:
Outre, ſans vanité, que l'on rencontre en moi

Tout ce qu'il faut avoir pour faire un tel emploi.
J'aime fort peu le sang ; &, pourvu qu'on me donne,
Je ne pourrai jamais faire pendre personne.
Cinquante fausſetés ne me coûteront rien,
Pour servir mes amis, si l'on en use bien.
Je sçais tenir long-temps un procès dans sa source,
Et juridiquement preſſurer une bourse :
Je sçais lire par-tout, belle écriture ou non,
Et, bien ou mal enfin, je sçais signer mon nom.
Pour mon visage, il a, sans paroître farouche,
Quelque chose de grand.

GUSMAN

Oui, Monsieur, c'est la bouche.
Être fort âpre au gain, & guères scrupuleux,
Et juge, est un secret pour n'être jamais gueux ;
Et vous avez raison de voir si la fortune....

BERNADILLE.

Dis que j'ai des raisons, je n'en ai pas pour une.
Quelqu'un pouvant sçavoir, ou du moins se douter
De la mort de ma femme, on peut m'inquiéter.
Tout se sçait, tôt ou tard : mais, quand je serai Juge,
Ma charge & mon pouvoir deviendront mon refuge.
Je la veux donc briguer, & l'emporter d'assaut,
Dussé-je l'acheter dix fois ce qu'elle vaut.
Frédéric peut beaucoup près du Duc de Médine :
Pour me la procurer, c'est lui que je destine ;
C'est un aventurier, quoiqu'il soit mon rival,
A qui deux-cents ducats ne siéront pas trop mal.

GUSMAN.

Sans intérêt, Monsieur, il vous rendra service.

BERNADILLE.

Je crois bien qu'il pourroit me rendre cet office ;

Mais le drôle peut-être, en me rendant content,
Prétendroit me servir à la charge d'autant ;
Et c'est dont je lui veux supprimer l'espérance ;
Tant tenu, tant payé.

GUSMAN.

Le voici qui s'avance.

SCÈNE II.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

QU'il est rêveur ! n'importe, il le faut approcher. Je vous trouve à propos, & j'allois vous chercher.

JULIE *se promène en rêvant.*

Faut-il me découvrir, sans sçavoir la manière....

BERNADILLE.

Monsieur, j'allois chez vous, vous faire une prière.

JULIE.

Que le sort m'est contraire ! & qu'un pareil malheur....

BERNADILLE.

J'allois vous demander une grâce.

JULIE, *l'appercevant.*

Ah, Monsieur!
Pour vous prouver mes soins, tout me sera facile.
Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile!
L'honneur de vous servir sera pour moi si doux,
Que jamais....

BERNADILLE.

Franchement, j'ai fait grand fond sur vous.

JULIE.

Ah! si j'ôse, à mon tour, vous faire une prière,
C'est d'en user toujours de la même manière:
Mais sçachons quel motif vous amène vers moi?

BERNADILLE.

Je veux solliciter près du Duc un emploi.

JULIE.

Quel?

BERNADILLE.

Celui de Prévôt; auprès de sa personne
Nous sçavons quel crédit votre vertu vous donne:
Et, si vous en parlez, nous n'avons pas douté....

JULIE.

Oui, j'y puis quelque chose, & j'en suis écouté;
Et je ne pense pas que le Duc me refuse.

BERNADILLE.

Au reste, nous sçavons un peu comme on en use;
Et, pour remercier plus agréablement,
Mettre deux-cents ducats au bout d'un compliment.
C'est de quoi je prétends, sans que rien m'en dispense,
Assaisonner mes soins, & ma reconnoissance.

JULIE.

Non ; je ne veux de vous rien que de l'amitié ;
Si vous m'en promettez, je me tiens trop payé :
Votre bien eſt pour vous une foible reſſource ;
J'en veux à votre cœur, non pas à votre bourſe ;
Pourvu que vous m'aimiez, je ſerai trop content.

BERNADILLE, *à Guſman.*

Ne te l'ai-je pas dit, à la charge d'autant?
(*A Julie.*)
Un ſervice pareil veut une récompenſe.

JULIE.

De grâce, finiſſez un diſcours qui m'offenſe.
Vous pourrai-je compter au rang de mes amis?
Répondez.

BERNADILLE.

Quant à moi, je vous ſuis tout acquis.

JULIE.

Que je me tiens heureux, après un tel ſervice,
S'il faut que pour jamais l'amitié nous uniſſe!
Mon cœur, ſur votre aveu, ſe flatte de cela.
Vous me le promettez?

BERNADILLE.

Tout ce qu'il vous plaira.

JULIE.

Allez. De mon crédit vous pouvez tout attendre :
De ce pas, près du Duc, je vais pour vous me rendre ;
Je ferai mes efforts pour vous voir ſatisfait.

BERNADILLE.

Et nous ſçaurons tantôt ce que vous aurez fait.

SCÈNE III.

JULIE, seule.

SOn dessein m'offre assez de quoi me satisfaire ;
Et la faveur du Duc me sera nécessaire.
Je passerai le jour fort agréablement,
Si je ne fais agir mon crédit vainement.
Mais Constance paroît ; touchant mon infidèle,
Je me veux un moment égayer avec elle.
Je songe à l'engager.

SCÈNE IV.

CONSTANCE, *BÉATRIX*, *JULIE*.

CONSTANCE.

VOus devez être instruit
A quelle extrémité mon malheur me réduit ;
Et vous devez sçavoir à quel point j'appréhende
L'époux à qui l'hymen veut que mon cœur se rende :
Avecque tant d'amour, verrez-vous sans douleur
Que mon devoir vous ôte & ma main & mon cœur ?

JULIE.

Non. Que sur ce sujet votre esprit se rassûre.
J'y prends trop d'intérêt, pour le laisser conclurre.

CONSTANCE.

Ne me déguisez rien; pouvez-vous espérer....

JULIE.

Vous faut-il des sermens pour vous en assurer?
Puissé-je, pour souffrir une gêne éternelle,
Éprouver à vos yeux la mort la plus cruelle!
Que la foudre du ciel m'écrase à vos genoux,
Si, tant que je vivrai, vous l'avez pour époux.
Après cela, Madame, êtes-vous satisfaite?

CONSTANCE.

Je dois beaucoup aux soins d'une ardeur si parfaite.

JULIE.

Non que je le mépriſe; il eſt riche, & je croi
Que ſans doute il ſeroit mieux votre fait que moi:
Mais puiſqu'à cet hymen votre cœur eſt contraire,
Pour vous en garantir, je ſçais ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Ah! vous ne ſçauriez mieux me prouver votre foi.

JULIE.

En travaillant pour vous, je travaille pour moi.
Je mourrois de douleur, ſi vous étiez ſa femme.

CONSTANCE.

Et, peut-être ſans vous, cet hymen....

JULIE.

Quoi, Madame!
Si le ciel eût plus tard conduit ici mes pas,
Bernadille eût été maître de tant d'appas,
De ce cœur, de ces lys! Ah! cette ſeule idée
Rend d'un courroux ſi grand mon âme poſſédée,

Que, n'ayant contre lui plus rien à ménager,
J'aurois assurément mis sa vie en danger.

CONSTANCE.

Que j'aime ce courroux, Frédéric! que votre âme,
Par ce jaloux transport, marque bien votre flâme!
De vos feux, il est vrai, l'aveu me semble doux;
Mais on trouve si peu d'hommes faits comme vous;
Que, quel que soit l'effet d'une flamme si prompte,
Un vainqueur comme vous ne me fait point de honte.
Il est si mal-aisé....

JULIE.

Sans vanité, je croi
Que l'on trouve fort peu d'hommes faits comme moi.
Mais un défaut, pour vous d'un très-mauvais présage,
Fait que je n'ai pas lieu d'en tirer avantage:
Malgré tout le bonheur qui semble m'accabler,
Je doute que pas un voulût me ressembler.
Ainsi, pour bien régler mes transports sur les vôtres;
Je n'en vaudrois que mieux, d'être comme les autres.

CONSTANCE.

Vous êtes trop modeste, & ce discours sied mal
A ceux dont le bonheur au mérite est égal.
A vous voir si bien fait, aisément on devine....

JULIE.

Il ne faut pas toujours se régler sur la mine.

CONSTANCE.

Votre esprit & votre air font que l'on se résout...

JULIE.

J'ai de l'extérieur, Madame; mais c'est tout.
Je doute que cela puisse vous satisfaire.

CONSTANCE.

On eſt aſſez parfait, quand on a de quoi plaire.

JULIE.

Quoi! vous pourrez m'aimer, étant ce que je ſuis?

CONSTANCE.

Pouvez-vous en douter, après ce que je dis?

JULIE.

Souffrez qu'après l'eſpoir où cet aveu m'engage,
Je vous donne ma main, & ce baiſer pour gage.

CONSTANCE.

Ah! ne m'offenſez pas, Frédéric, & ſçachez....

JULIE.

Hé quoi! pour un baiſer, vous vous effarouchez?
Je veux pourtant régler mes deſirs ſur les vôtres,
Et vous accoutumer à m'en ſouffrir bien d'autres.
Oui, je prétends vous voir avant la fin du jour,
Dans mes embraſſemens éteindre votre amour.

CONSTANCE.

Je crois qu'il perd l'eſprit. Frédéric, ſi votre âme
Prétend que mon aveu m'engage....

JULIE.

Non, Madame;
Quelque eſpoir dont pour vous mon cœur ſe ſoit flatté,
Avec moi votre honneur eſt fort en ſûreté.
Le ciel à mes deſſeins, comme à vos vœux contraire,
Ne m'a pas, ſur ce point, permis de vous déplaire;
Et, la nature enfin, malgré ces mouvemens,
A donné fort bon ordre à mes emportemens.

CONSTANCE.

Auſſi par le reſpect, & par la retenue,

La flamme d'un amant eſt toujours mieux connue:
Sans ces petits tranſports que je n'approuve point,
Vous ſeriez à mes yeux aimable au dernier point.
Je chérirois vos ſoins, votre entretien; vos plaintes
Porteroient à mon cœur de ſenſibles atteintes:
Mais enfin, ce défaut excite mon courroux.
Ainſi, juſqu'à préſent, je puis dire de vous,
Que, pour vous faire aimer, il vous manque une choſe.

JULIE.

Cela peut être vrai: mais je n'en ſuis pas cauſe.
Je le ſçais mieux que vous, & cependant il faut....

CONSTANCE.

Lorſque l'on reconnoît en ſoi quelque défaut,
Il faut s'en corriger, & que notre amour cède....

JULIE.

Il eſt vrai; mais le mien eſt un mal ſans remède,
Et, pour l'amour de vous, j'en ſuis au déſeſpoir.
Mais enfin, le plaiſir que je prends à vous voir
Me fait preſque oublier que, dans cette journée,
Je dois vous affranchir d'un fâcheux hyménée.
Je vais m'y préparer.

CONSTANCE.

Souvenez-vous, du moins;
Que mon repos dépend du ſuccès de vos ſoins;
Et que, ſi vous m'aimez....

JULIE.

Ah! vous aurez, Madame;
Avant la fin du jour, des preuves de ma flamme;
Et je prétends enfin, que l'hymen, dès demain,
Réuniſſe à jamais ce cœur & cette main.

SCÈNE V.

CONSTANCE, BÉATRIX.

CONSTANCE.

HÉlas ! qu'un tel eſpoir me raſſûre & me flatte !
Et, s'il faut aujourd'hui que ſon amour éclate,
Qu'il rompe cet hymen....

BÉATRIX.

Quoi donc ! ce marmouzet,
Avec ſon beau langage & ſon ton de fauſſet,
Avec ſon poil blondin tranſplanté ſur ſa tête,
Vous plairoit pour époux, & vous ſeriez ſi bête
Que de le préférer à Dom Lope ?

CONSTANCE.

Entre nous,
Frédéric, tel qu'il eſt, me plairoit pour époux.

BÉATRIX.

Ce qu'il a de meilleur, je crois que c'eſt la langue ;
Mais le méchant régal enfin qu'une harangue !
Madame, franchement, ce n'eſt pas votre fait ;
Et vous courez hazard, outre qu'il eſt mal fait,
Quoiqu'il ſoit grand cauſeur, & fort ſur la fleurette,
D'en être mal, vous dis-je, & très-mal ſatisfaite.

Je vous dis nettement ce que j'ai ſur le cœur.
Il reſſemble à ces gens qui nous portent malheur;
Il a le menton chauve.

CONSTANCE.

Hé bien! qu'en veux-tu dire?

BÉATRIX.

Que Dom Lope vaut mieux.

CONSTANCE.

Béatrix aime à rire:
Mais Frédéric, en tout, me ſemble ſans égal.

BÉATRIX.

Mais Dom Lope, Madame, eſt galant, libéral;
Quoiqu'il ſoit un peu bruſque, il a de la naiſſance,
Et vous fut cher.

CONSTANCE.

Tais-toi, le voici qui s'avance.
Son courroux contre moi va d'abord éclater.
Il ſçait qu'on me marie, & je veux l'éviter.

BÉATRIX.

Mais vous ne vous ſçauriez diſpenſer de l'entendre.

SCÈNE VI.

D. LOPE, CONSTANCE, BÉATRIX.

D. LOPE.

MAdame, si j'en crois ce que je viens d'apprendre,
Je vous perds, & demain l'on vous donne un époux;
Bernadille a-t-il pu vous obtenir de vous?
Ce cœur, qui fut pour moi jusqu'à présent sensible,
A-t-il trouvé pour lui le changement possible?
Recevez-vous sa main sans faire aucun effort,
Pour adoucir le coup qui doit causer ma mort?
Faut-il, sans murmurer, que ce cœur me trahisse?

CONSTANCE.

Dom Lope, on me l'ordonne, il faut que j'obéisse;
Ma mère en sa faveur dispose de ma foi:
Si mon cœur fut à vous, ma main n'est pas à moi.
Je dois par son aveu....

D. LOPE.

Dites plutôt, Madame,
Que l'éclat de son bien a sçu toucher votre âme;
Qu'au défaut de l'amour, qui vous est odieux,
L'argent, pour un brutal, vous fait ouvrir les yeux;
Que mon âme, pour vous trop facile à surprendre,
Du piége où j'ai donné, devoit mieux se défendre,

Et que le déſeſpoir d'un cœur comme le mien...

CONSTANCE.

Ces tranſports de courroux n'aboutiſſent à rien.
Il faut, à nos plaiſirs quand le malheur ſuccède,
Se payer de raiſon, quand il eſt ſans remède.
Faites ce que pour vous j'ai fait juſques ici.
Vous m'aimiez, diſiez-vous; je vous aimois auſſi.
Vos yeux, qui me cherchoient avec un ſoin extrême,
M'ont vue avec plaiſir; je vous ai vu de même;
Mon cœur, d'un vain eſpoir ayant ſçu ſe flatter,
Dans ſes empreſſemens a ſçu vous imiter;
Et, préférant enfin votre ardeur à toute autre,
Mon cœur, juſqu'à préſent, s'eſt réglé ſur le vôtre:
Puiſqu'enfin à changer mon âme ſe réſout,
Changez à mon exemple & m'imitez en tout.
Si pour un riche époux je vous ſuis infidelle,
Prenez une maitreſſe & plus riche & plus belle;
Cherchez, à mon exemple, à vous mieux engager;
Et profitons tous deux du plaiſir de changer.

D. LOPE.

Il faudroit le pouvoir, ingrate! & ne pas être
Eſclave d'un amour que vous avez fait naître.
Quoi! le plus grand effort que vous faſſiez pour nous,
Eſt de me conſeiller de changer comme vous?
L'intérêt vous aveugle, & votre cœur ſe jette
Dans les bras du premier qui s'offre & qui l'achette?
Je vois trop qu'un objet ſans amour & ſans foi
Méritoit peu les ſoins d'un homme comme moi.

CONSTANCE.

Il falloit moins l'aimer, & ne pas y prétendre.

D. LOPE.

Ah! je ne ſçavois pas que ce cœur fût à vendre:
Mais l'amour & le temps puniront ces mépris,
Et vengeront l'ardeur dont le mien eſt épris.
J'en conçois de la joie, & votre hymen m'en donne,
Songeant pour quel époux votre cœur m'abandonne;
Oui, ce cœur mépriſé ne déſeſpere pas
Que vous ne regrettiez ma perte entre ſes bras;
Et que le déſeſpoir de vous voir ſa captive...,

CONSTANCE.

Adieu. Je vous croirai, ſi tout cela m'arrive.

SCÈNE VII.

D. LOPE, BÉATRIX.

D. LOPE.

Dieux, quelle indifférence! ah, Béatrix!

BÉATRIX.

Hé bien!

D. LOPE.

Épouſer Bernadille!

BÉATRIX.

Elle n'en fera rien.

D. LOPE.

Et tu vois cependant comme elle s'y dispose !
Dis-moi, de son secret, si tu sçais quelque chose;

BÉATRIX.

Cela m'est défendu.

D. LOPE.

Hé ! de grâce, apprends-moi
Ce qui peut l'obliger à me manquer de foi.
Comment à cet hymen s'est-elle résolue ?
Quel charme & quel appas ont ébloui sa vue ?

BÉATRIX.

Mais vous me promettez de la discrétion ?

D. LOPE.

Je n'en manquai jamais. Voici ma caution.
Prends ces quatre louis.

BÉATRIX.

Monsieur !...

D. LOPE.

Prends-les, te dis-je.

BÉATRIX.

Mais, Monsieur !...

D. LOPE.

Prends, je sçais connoître qui m'oblige:
Ne me fais point languir, apprends-moi ce que c'est.

BÉATRIX.

Vous ſçaurez.... (Je vous ſers au moins ſans intérêt:)
Qu'elle aime Frédéric.

D. LOPE.

Elle l'aime! ah, l'ingrate!
L'aime-t-il?

BÉATRIX.

Il le dit; & de plus il la flatte
De rompre ſon hymen, & d'être ſon époux:
Et, c'eſt pourquoi Conſtance eſt ſi fière pour vous.

D. LOPE.

Qui l'eût jamais penſé, qu'une âme ſi volage....

BÉATRIX.

Adieu. Je n'ôſerois demeurer davantage;
Et ſi je ne la ſuis, elle ſe doutera....

D. LOPE.

Au moins....

BÉATRIX.

Vous ſçaurez tout ce qui ſe paſſera.

D. LOPE.

Ma flamme, en ta faveur, ſera reconnoiſſante,
Et je prétends....

BÉATRIX.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

SCÈNE VIII.

D. LOPE, seul.

L'Amour de Frédéric l'emporte sur le mien !
Il prétend l'épouser ! je l'empêcherai bien.
Quelque aimable à ses yeux que ce rival puisse être ;
Ce n'est que par ma mort qu'il peut s'en rendre maître.
Cherchons-le ; &, s'il nous fait soupirer vainement,
Faisons-lui voir où va notre ressentiment.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

MAudit soit mille fois, autant homme que femme,
Quiconque, comme vous, a de l'amour dans l'âme !

CONSTANCE.

Qui t'oblige à pester ainsi contre l'amour ?

BÉATRIX.

Vous me faites jaser avec vous nuit & jour :
A peine de dormir ai-je quelque espérance,
Que, pour m'en empêcher, votre plainte commence ;
Vous avez de l'amour ; & ce cœur, gros d'espoir,
Fait dépense en soupirs du matin jusqu'au soir.
L'hymen qu'on vous propose, est pour vous un supplice ;
Et moi, qui n'en puis mais, il faut que j'en pâtisse.

CONSTANCE.

Puisque je t'ai tant dit que la crainte, & l'amour,
Sur l'hymen que je crains, m'agitent tour-à-tour,
Te faut-il étonner si tu les vois paroître ?
Plutôt que de mon cœur Bernadille soit maître,

Le transport d'un amour caché jusques ici
Éclatera....

BÉATRIX.

Tout doux, Madame, le voici :
Renguaînez, il vous faut jouer un autre rôle.

SCÈNE II.

BERNADILLE, CONSTANCE, BÉATRIX.

BERNADILLE.

VOyons si Frédéric est homme de parole.
Mais j'apperçois Constance, il la faut approcher.
Je ne sçavois que faire, & j'allois vous chercher.
Bonjour.

BÉATRIX.

Fort bien.

BERNADILLE.

Enfin, vous voyez Bernadille ;
Avec qui vous perdrez la qualité de fille :
Avant que le soleil soit demain occupé,
Nous nous verrons de près, ou je suis bien trompé.
Je crois qu'un tel discours ne sçauroit vous déplaire.
Mes ordres sont donnés pour tout ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Quels habits vous fait-on ? Il faut qu'un homme veuf...

BERNADILLE.

A quoi bon des habits? Le mien eſt preſque neuf.

CONSTANCE.

Il n'eſt pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n'eſt mode qui tienne;

CONSTANCE.

Mais la mode voudroit....

BERNADILLE.

Mais il eſt à la mienne;
Je ne ſuis pas d'avis, n'étant pas courtiſan,
De mettre ſur mon dos mon revenu d'un an;
Ni que vous prétendiez, ayant plus d'une robe,
Des ſottiſes du temps faire une garderobe.

CONSTANCE.

Il ſuffit; mais du moins, il vous faut des rabats.
De quoi vous les fait-on?

BERNADILLE.

Pourquoi? N'en ai-je pas
J'en ai deux tout pareils, & ce ſeroit, je penſe,
Fort inutilement faire de la dépenſe.
Regardez ce patron.

CONSTANCE.

Il eſt fort ancien.

BERNADILLE.

Tout le point que l'on fait à préſent ne vaut rien;
Cela vaut mieux cent fois.

CONSTANCE.

Je le crois.

BERNADILLE.

Je vous jure
Que, depuis quatorze ans, ce rabat-là me dure.

CONSTANCE.

Pourquoi cette calotte ? On eſt mille fois mieux,
(Outre que vous devez avoir froid ſans cheveux,)
Avec une perruque.

BERNADILLE.

Eſt-il une perruque
Qui pût ſi chaudement entretenir ma nuque.
Voyez ſi ſur ce point je dois être content;
Cela tient bien plus chaud, & ne coûte pas tant.
Chacun, dedans ce temps, à ſon gré s'accommode.
On ne voit que les fous eſclaves de la mode;
Et j'aime mieux me voir, revenu de ſes ſoins,
Dix piſtoles de plus, deux perruques de moins.
Il faut pour le beſoin avoir quelque reſſource;
Ce qui ſied bien au corps, ſied très-mal à la bourſe;
Et je ne veux enfin rien avoir d'affecté,
Qu'un habit bien commode, & de la propreté.

CONSTANCE.

C'eſt aſſez. Fera-t-on le feſtin chez ma mère?
Ayez-vous donnez l'ordre?

BERNADILLE.

Un feſtin ! pour quoi faire?
Ceux qui le mangeroient, me prendroient pour un fat:
Je ſouperai chez vous, & porterai mon plat,
Sans façon: c'eſt agir prudemment, ce me ſemble;
Puis

Puis nous irons chez moi coucher tous deux enſemble.

CONSTANCE.

Quel eſt cet ordre donc que vous avez donné?

BERNADILLE.

Que mon lit ſoit bien fait, & qu'il ſoit baſſiné.
Vous riez, & m'allez encor citer la mode.
A ce que je puis voir, vous daubez ma méthode;
Parce qu'il eſt des fous dont le prodigue amour
Leur fait d'un ſot éclat ſolemniſer ce jour;
De qui la vanité, pour leur bourſe, cruelle,
Les charge de rubans, de points & de dentelle;
Qui croiroient ce jour-là n'être pas mariés,
S'ils n'étoient neufs depuis la tête juſqu'aux pieds;
Qui ne refuſent rien aux ſoins qui les tranſportent,
Et qui ſe font de loin montrer tout ce qu'ils portent.
Quoi! parce que des ſots ſe piquent, quoique mal,
D'un pompeux appareil, d'un cadeau nuptial,
Il faut faire comme eux! Et, quand on ſe marie,
Ce n'eſt donc pas aſſez de faire une folie?
La raiſon, ſur ce point, ne doit pas s'écouter!
Il faut ſuivre leur piſte, &, pour les imiter,
Dépenſant tout d'un coup ce que l'on a de rente,
Se donner en un jour du chagrin pour cinquante;
Et, tenant table ouverte enfin à tous venans,
Paſſer, pour un bon jour, ſix mois de mauvais temps!
Je pourrois concevoir une pareille envie!
Je demeurerois veuf plutôt toute ma vie,
Je vous le dis tout net: cet article eſt réglé:
Ce n'eſt pas mon avis: qu'il n'en ſoit plus parlé.

CONSTANCE.

Vous vous fâchez à tort, vous en êtes le maître;
Je ſouſcris à tout: mais je vois quelqu'un paroître.

C'eſt Frédéric. Adieu, de peur de vous troubler....

BERNADILLE.

C'eſt bien fait; auſſi-bien je voulois lui parler.

SCÈNE III.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE.

JE viens de voir le Duc.

BERNADILLE.

Ah, faveur ſans ſeconde!
Qu'avez-vous fait?

JULIE.

Il m'a reçu le mieux du monde.

BERNADILLE.

Je m'en ſuis bien douté, cela va bien pour nous.

JULIE.

J'ai fait ma cour un temps, puis j'ai parlé de vous,
Et demandé la charge où votre cœur aſpire;
Et j'ai dit tout le bien de vous qu'on en peut dire.

BERNADILLE.

Que ne vous dois-je point?

JULIE.

Que vous étiez ſçavant,

Désintéressé, franc, scrupuleux, clair-voyant,
Estimé dans ces lieux, sévère, incorruptible.

BERNADILLE.

Ah! point du tout.

JULIE.

Enfin, j'ai fait tout mon possible.

BERNADILLE.

Je vous dois trop. Hé bien?

JULIE.

Il a très-bien goûté
Ce que je lui disois de votre probité,
Et dit ces mêmes mots: Je connois Bernadille,
J'estime sa personne, & connois sa famille.

BERNADILLE.

Mais venons au sujet dont on l'entretenoit;
Qu'a-t-il dit sur la charge? Hem?

JULIE.

Qu'il me la donnoit.

BERNADILLE.

J'embrasse vos genoux; Bernadille, je jure,
Ne se dira jamais que votre créature.

JULIE.

Mais le Duc cependant, en cette occasion,
A mis, me la donnant, une condition,
Qui, pour votre intérêt, me donne peu de joie.

BERNADILLE.

Je vous entends, le Duc a besoin de monnoie.

JULIE.

Non, non; il n'en veut rien.

BERNADILLE.

Daignez donc achever
Quelle condition veut-il faire observer?
L'honneur de le servir m'est un plaisir extrême.

JULIE.

C'est à condition de l'exercer moi-même,
Et qu'il la refusoit à tout autre que moi.

BERNADILLE.

Je n'attendois pas moins de votre bonne-foi.
Ah, la fourbe! *Pour vous tout me sera facile;*
Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile!
En effet, j'ignorois pourquoi, sans intérêt,
Vous vouliez me servir; mais je vois ce que c'est.
Le présent que j'offrois, trop peu considérable,
N'a pu vous engager: il n'étoit pas capable
De vous entretenir long-temps fort ajusté,
Ni de fournir toujours à votre vanité,
De vous changer souvent de plumes & de linge.
Vous me faisiez tantôt des caresses de singe,
Petit frippon.

JULIE.

De vous, rien ne me peut fâcher.

BERNADILLE.

Allez, après ce tour, vous devez vous cacher.

JULIE.

Je vous l'ai déja dit, j'ai fait tout mon possible,
Je vous nuis à regret, & cela m'est sensible:
Mais si je perds l'espoir que je m'étois promis,

Perdrai-je encor celui d'être de vos amis ?

BERNADILLE.

Êtes-vous assez sot pour croire le contraire ?
Dites-nous cependant, parlant de notre affaire,
Si de quelque présent nos soins seront suivis ?
Et ce que nous aurons pour notre droit d'avis ?

JULIE.

Un ami dont le cœur vous préfére à tout autre....

BERNADILLE.

Je le crois ; mais pour moi, je ne suis pas le vôtre :
Pour des gens comme vous, gardez votre présent.

SCÈNE IV.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

IL n'a point de pareil.

OCTAVE.

Il est divertissant.

JULIE.

Cependant je suis juge, & je veux....

OCTAVE.

Mais, Madame,
Vous avez toujours dit....

JULIE.

Quoi ?

OCTAVE.

Que vous êtiez femme ?

JULIE.

Je la ſuis bien encore.

OCTAVE.

Avez-vous jamais vu
De femme juge ?

JULIE.

Non.

OCTAVE.

Mais avez-vous prévu....

JULIE.

La charge me plaiſoit, & je l'ai demandée ;
Pour tout autre le Duc me l'auroit accordée,
Et pour lui ma faveur en fût venue à bout.

OCTAVE.

Vous ne l'avez donc point propoſé ?

JULIE.

Point du tout :
Je la voulois avoir.

OCTAVE.

Plus j'en cherche la cauſe,
Et moins je vois....

JULIE.

Je vais t'éclaircir mieux la choſe:
Mon mari me croit morte, & ſon crime caché,
Pour ne s'être point vu juſqu'ici recherché.
Pour ſçavoir quel motif l'obligeoit à ma perte,
En expoſant mes jours dans cette île déſerte,
Je veux l'interroger avec l'autorité
De Prévôt, dont j'ai ſçu briguer la qualité.
De ma demande au Duc voilà la ſeule cauſe;
Et je prétends enfin pouſſer ſi loin la choſe,
Qu'il en prenne l'alarme, &, devant qu'il ſoit nuit,
Lui faire autant de peur que le traître m'en fit;
Et ſur ſon attentat, quoi qu'il puiſſe répondre,
Lorſque je le voudrai, je ſçaurai le confondre.
Avant de commencer, avant qu'il ſoit plus tard,
Va, ſans perdre de-temps, l'arrêter de ma part,
Et l'amène chez moi: ne dis rien davantage;
Tu verras ſi je ſçais jouer mon perſonnage.
Tu prendras chez le Duc quelqu'un pour t'eſcorter;
Que ce ſoit toutefois ſans beaucoup éclater;
Je lui veux faire peur, & point de violence.

OCTAVE.

Nous en uſerons bien, s'il ne fait réſiſtance:
Je m'y rends de ce pas; & l'amène dans peu.
Si je ne ſuis trompé, nous allons voir beau jeu.

SCÈNE V.

JULIE, seule.

CEssez, scrupules vains d'honneur, de bien-séance,
Et me laissez jouir d'un moment de vengeance.
Ce traître, en m'exposant, me donna trop de peur;
L'affront en est sensible, & me tient trop au cœur:
Oui, je prétends le mettre, avant que la nuit vienne,
Aussi près de sa mort, qu'il me mit de la mienne.
Ce traître est mon époux, je le sçais, & ce nom
Demanderoit de moi quelque réflexion;
D'accord. Mais ce qu'il fit, lorsque j'eus tant de crainte,
Fut une vérité; ceci n'est qu'une feinte.
Puisque, m'abandonnant au transport qu'il suivoit,
Il n'a point eu d'égard à ce qu'il me devoit,
Il est juste, du moins, qu'une feinte m'acquitte:
Je lui dois de la peur, & j'en veux mourir quitte,
Faire voir quels étoient mes troubles par les siens,
Et rire à ses dépens, comme il rioit aux miens.
Rentrons, Dom Lope vient, il faut que je dispose...

SCÈNE VI.

D. LOPE, JULIE.

D. LOPE.

FRédéric, je voudrois m'éclaircir d'une choſe.

JULIE.

J'y conſens volontiers, & veux de bonne-foi....

D. LOPE.

Certain bruit, depuis hier, eſt venu juſqu'à moi.

JULIE.

Quel eſt-il?

D. LOPE.

On m'a dit que vous aimiez Conſtance;
Et que vous vous flattiez, de plus, de l'eſpérance
De rompre ſon hymen, & d'être ſon époux.

JULIE.

Il eſt dès à préſent rompu.

D. LOPE.

Par qui? Par vous?

JULIE.

Oui.

D. LOPE.

D'être ſon époux vous avez eu l'envie ?

JULIE.

Si Bernadille l'eſt, je veux perdre la vie.

D. LOPE.

Mais d'un ſemblable eſpoir vous êtes-vous flatté ?

JULIE.

C'eſt pouſſer un peu loin la curioſité.

D. LOPE.

Ce diſcours me fait voir où votre cœur aſpire ;
Je connois votre amour, & c'eſt aſſez m'en dire ;
Le mien vous eſt connu, voyons qui de nous deux,
En attendant ſon choix, la mérite le mieux.

JULIE.

Quoi ! la bravoure en eſt ?

D. LOPE.

Trève de raillerie ;
Songez à vous défendre.

JULIE.

Ah ! tout doux, je vous prie ;
Vous vous repentirez de me pouſſer à bout.

D. LOPE.

C'eſt trop perdre de temps, je me réſous à tout.

JULIE.

Vous cherchez un malheur dont vous ſerez la cauſe ;
Triompher & combattre, eſt pour moi même choſe.
J'eus toujours l'avantage en combat ſingulier ;
Et, ſi vous en aviez, vous ſeriez le premier.
Profitez d'un avis que ma bonté vous donne.
(*Bas.*)
Pour m'en débarraſſer, ne viendra-t-il perſonne ?

D. LOPE.

Voyons, tirez l'épée. Ah, que vous êtes lent !
Vous êtes bien poltron, pour être ſi galant !
Ah ! vous ne verriez pas tant de douleur m'abattre,
Si vous ne ſçaviez pas mieux plaire que vous battre.

JULIE.

Déja de l'un des deux vous êtes éclairci.

D. LOPE.

Il eſt vrai ; mais il faut m'apprendre l'autre auſſi.

JULIE.

Votre témérité laſſe ma patience.

D. LOPE.

Ah ! tant de vanité me fatigue & m'offenſe :
Défendez-vous, vous dis-je, ou mon juſte courroux...

JULIE.

Je ſuis trop votre ami pour me battre avec vous.

D. LOPE.

Quoi ! vous croyez ainſi déſarmer ma colère ?
Non, non; ami ou non, il ne m'importe guère.

JULIE.

Pour vous le témoigner, je vais dans ce moment
Terminer votre erreur & votre emportement.
Ne vous alarmez point, un obſtacle invincible
Rend pour elle, & pour moi, cet hymen impoſſible;
Et de notre union l'hymen venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.
Auprès d'elle, pour vous, je ne ſuis pas à craindre.

D. LOPE.

Lâche, pour m'appaiſer, la peur vous porte à feindre;
Vous croyez m'éblouir par ce rayon d'eſpoir.

JULIE.

Non; vous épouſerez Conſtance dès ce ſoir,
Je vous ſers l'un & l'autre, & c'eſt à ſa prière;
Je prétends vous unir, & j'en ſçais la manière.
L'occaſion eſt belle, & pourroit me flatter;
Mais, par bonheur pour vous, je n'en puis profiter.
Je n'agis que pour vous.

D. LOPE.

Un pareil ſoin m'oblige;
Mais ſi j'en perds l'eſpoir....

JULIE.

Non; puiſſé-je, vous dis-je,

Mourir de votre main, si, contre vos souhaits,
Bernadille, ni moi, nous l'épousons jamais.
Je vous laisse, & je vais, après cette assurance,
Disposer les moyens de vous donner Constance.

SCÈNE VII.

D. LOPE, seul.

J'Épouserois Constance avant la fin du jour!
Dois-je sur cet aveu rassurer mon amour?
Il ne peut l'épouser, & sa flamme indiscrette....
Mais il faut qu'il en ait quelque raison secrette,
Ou de sa lâcheté l'effort industrieux
Cache, sous cet espoir, sa tendresse à mes yeux.
Celui de me venger, au besoin, me console;
Il mourra de ma main, s'il manque de parole;
Et, si pour cet hymen je fais un vain effort....
Mais rentrons, j'apperçois Bernadille qui sort.

SCÈNE VIII.

BERNADILLE, OCTAVE, DEUX VALETS.

BERNADILLE.

DE grâce, finiſſez & ma peine & la vôtre, Meſſieurs; vous me prenez ſans doute pour un autre.
Je veux être pendu, ſi j'y vais d'aujourd'hui,
J'incague le Prévôt, & n'ai que faire à lui.

OCTAVE.

Cependant, il vous veut parler, & tout-à-l'heure.

BERNADILLE.

Hé! s'il me veut parler, il ſait bien ma demeure;
Mais vous vous méprenez, vous dis-je, aſſurément;
Il faut connoître ceux qu'on arrête; autrement....
Vous riez? Cependant cette bévue eſt grande.

OCTAVE.

Vous êtes Bernadille?

BERNADILLE.

Oui.

OCTAVE.

C'eſt vous qu'on demande.

BERNADILLE.

Hé bien! que nous veut-on?

UN VALET.

C'eſt pour nous un ſecret.

BERNADILLE.

Ah! Monſieur l'alguaſil, vous faites le diſcret!

OCTAVE.

Vous n'avez qu'à nous ſuivre & vous pourrez l'entendre.

BERNADILLE.

Puiſque c'eſt un ſecret, je n'en veux rien apprendre;
Je ſuis de tout ſecret ennemi capital.

OCTAVE.

Il ne l'eſt que pour nous.

BERNADILLE, *à part.*

Tout celà m'eſt égal.
Je vois bien ce que c'eſt; le drôle aime Conſtance,
Sans doute il aura ſçu que notre hymen s'avance,
Et veut, pour l'empêcher, me jouer quelque tour:
Mais je veux l'épouſer avant la fin du jour.

OCTAVE.

Monſieur, il faut marcher, ou votre réſiſtance
Pourroit nous obliger à quelque violence.

BERNADILLE.

Canaille, vous ſçaurez ce que pèſe ma main,
Si vous ne détalez.

OCTAVE.

Vous marchandez en vain.

UN VALET.

Allons, il faut marcher.

BERNADILLE, *le frappant.*

Tiens, je m'en vais te suivre.

UN VALET.

Allons, Monsieur.

BERNADILLE, *le frappant aussi.*

Voilà pour vous apprendre à vivre ;
Je vous battrai si bien, qu'il vous en souviendra.

OCTAVE.

La raillerie est forte, il les assommera.

BERNADILLE, *se jettant sur Octave.*

Et vous, Monsieur l'exempt, je m'en vais vous apprendre....
(*Ils l'enlèvent.*)
Ah, morbleu ! je suis pris, je ne puis m'en défendre.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

HÉ bien ! à le chercher, as-tu perdu ton temps ?
Et Bernadille enfin....

OCTAVE.

Madame, il eſt céans ;
Et nous l'avons conduit avec aſſez de peine.
Je viens de le laiſſer dans la chambre prochaine,
Il eſt dans un tranſport qu'on ne peut exprimer,
Il tempête, il menace, il veut tout aſſommer.
Pour vous en divertir, voulez-vous qu'il avance ?

JULIE.

Oui, qu'il vienne, il eſt temps que ſa peine commence :
Le piège eſt bien adroit, il ne peut l'éviter ;
Le temps m'eſt précieux, &, pour en profiter,
Un peu de gravité me ſera néceſſaire.
Il vient, & ne ſçait pas la peur qu'on lui va faire.

SCÈNE II.

BERNADILLE, OCTAVE, JULIE, VALETS.

BERNADILLE.

HÉ bien! Monſieur l'exempt, ſuis-je aſſez promené?
Eſt-il quelque réduit où l'on ne m'ait mené?
Le lieu du rendez-vous ne ſçauroit-il s'apprendre?

OCTAVE.

Vous voyez Fréléric, vous le pouvez entendre.

BERNADILLE.

Honneur, le beau garçon.

JULIE.

L'abord eſt familier.

BERNADILLE.

En effet, ce petit juge de balle eſt fier.

JULIE.

Changez un peu de ſtyle, & ſoyez plus modeſte:
Apprenez....

BERNADILLE.

Quel endroit du code ou du digeſte,
Si vous les avez lus, vous a donc fait ſçavoir

Que de force, ou de gré, l'on doit vous venir voir?
Est-ce une loi pour nous ancienne, ou moderne?

OCTAVE.

Mais songez....

BERNADILLE.

Taisez-vous, suffragant subalterne;
Si vous y revenez....

JULIE.

Vous pourriez mieux parler.

BERNADILLE.

D'accord, mais mon dessein n'est point de rien celer.
Vous riez, & traitez ceci de bagatelle,
Sénateur goguenard, d'impression nouvelle!

JULIE.

Vous êtes bien bouillant!

BERNADILLE.

Je suis ce que je suis.

JULIE.

Il faut, pour le sçavoir, parler de sens rassis.

BERNADILLE.

C'est pour une autre fois; j'ai certaine visite....

JULIE.

Non; il faut demeurer, vous n'en êtes pas quitte;
Et vous justifier....

BERNADILLE.

Qui? Moi?

JULIE.

Vous, scélérat !

BERNADILLE.

Ah! je vois ce que c'est, apprentif Magistrat :
Connoissant que Constance a pour nous de l'estime,
Pour rompre notre hymen, vous m'imputez un crime,
Afin qu'en chicanant, mon bien soit altéré,
Et que de mes ducats votre habit soit doré.

JULIE.

Ce n'est pas mon dessein, avec moi cette Belle
Passe-roit mal le temps, & moi mal avec elle ;
Avant la fin du jour, vous pourrez le sçavoir.
Cependant répondez, & sans vous émouvoir.
Vous aviez une femme ?

BERNADILLE, *bas.*

Ah! demande fâcheuse !

(*Haut.*)

Oui, puisque je suis veuf.

JULIE.

Bien faite, vertueuse ?

BERNADILLE.

(*Bas.*)

On le dit. Ce discours me devient bien suspect.

OCTAVE, *lui ôtant le chapeau de dessus la tête.*

Il faut devant son Juge être dans le respect.

JULIE.

Et qu'en avez-vous fait ?

BERNADILLE, *bas.*

Ah ! je tremble dans l'âme.

(*Haut.*)

J'en ai fait....

JULIE.

Achevez.

BERNADILLE.

Que fait-on d'une femme ?

(*Bas.*)

Quelqu'un m'aura trahi, ſans doute qu'il ſçait tout:
Mais il faut cependant tenir bon juſqu'au bout.

JULIE.

Il ſe faut avec nous expliquer d'autre ſorte.
Qu'eſt-elle devenue ?

BERNADILLE.

Elle eſt morte.

JULIE.

Elle eſt morte ?
De quoi ? car ſi j'en crois ce qu'on m'a rapporté....

BERNADILLE.

D'avoir eu trop de mal, & trop peu de ſanté.

JULIE.

La réponſe eſt fort juſte.

BERNADILLE.

Elle eſt aſſez commune.

JULIE.

En quel lieu ?

BERNADILLE.

Dans un lit.

JULIE.

En quel temps ?

BERNADILLE.

Sur la brune.

JULIE.

Mais comment mourut-elle enfin ?

BERNADILLE.

Elle mourut
En rendant, comme on dit, ſi peu d'eſprit qu'elle eut.

JULIE.

Je me laſſe à la fin de fadaiſes ſi grandes ;
Et, ſi vous me fâchez....

BERNADILLE.

Et moi, de vos demandes,
Franchement j'en ſuis las, ſi jamais je le fus:
Ne me demandez rien, je ne répondrai plus.
Ne renouvellez point la douleur dans mon âme,
Par le fâcheux récit de la mort d'une femme
Que j'aimois.

JULIE.

Je le veux, épargnons ce récit.
Cependant, ſi j'en crois ce qu'un témoin m'a dit,
Vous la fîtes conduire en une île déſerte,
Où vous l'avez laiſſée, afin qu'après ſa perte
Vous puſſiez à loiſir vous choiſir un parti
Qui fût à votre gré.

BERNADILLE.

Ce témoin a menti ;
On ſçait bien que je n'eus jamais l'âme aſſez noire....

JULIE.

C'eſt auſſi ce que j'ai bien de la peine à croire.

BERNADILLE.

Ma pauvre femme ! hélas ! lorſque je m'en ſouviens,
Je me ſens ſuffoquer des pleurs que je retiens.
Les femmes, connoiſſant ma tendreſſe pour elle,
Sans ceſſe à leurs maris me donnoient pour modèle,
Et diſois, me voyant ſi ſouvent à ſon cou,
Que j'aimois trop ma femme, & que j'en étois fou.

JULIE.

On m'a dit cependant, pour plus preſſante marque,
Que vous aviez gagné le patron d'une barque,
Moyennant quelque ſomme, & qu'il avoit le mot;
Que lui, ſes gens, & vous étiez tous du complot;
Et, qu'ayant abordé cette île inhabitée,
Par quatre matelots Julie y fut portée,
Que l'on la mit à terre, &, ſi-tôt qu'elle y fut,
Que l'on s'en éloigna le plus vîte qu'on put.

BERNADILLE.

Pour me perdre, ſans doute, on me fait cette injure:
Monſieur le Juge, ayez égard à l'impoſture;
Et, lorſque vous verrez ce témoin, quel qu'il ſoit,
Prenez bien mon affaire, & conſervez mon droit.

JULIE.

Oui, je veux vous ſervir, & vous tirer d'affaire;
Et je ſçais à quel point Conſtance vous eſt chère;
Que votre hymen ſe doit conclurre en peu de temps;

Que ce temps vous eſt cher; c'eſt pourquoi je prétends
Mettre par un moyen à couvert votre vie
Contre ceux qui voudroient....

BERNADILLE.

Monſieur, je vous en prie.

JULIE.

Voir, ſi près d'un hymen, différer ces momens,
C'eſt languir.

BERNADILLE.

Il eſt vrai.

JULIE.

Je connois les amans,
Par mon expérience.

OCTAVE, *à part.*

Elle ſçait bien ſon rôle.

JULIE.

Et je ſçais....

BERNADILLE.

Je vois bien que vous êtes un drôle;
Mais enfin j'attends tout de l'effet de vos ſcins.

JULIE.

Oui, je vous ſervirai, vous dis-je: néanmoins
Comme l'indice eſt fort, & l'attentat énorme,
Et que d'ailleurs il faut s'attacher à la forme,
Je vais, pour ſatisfaire à votre paſſion,
Vous faire promptement donner la queſtion,

Afin

Afin que ſur le ſoir vous ſoyez hors d'affaire.
Holà.

BERNADILLE.

La queſtion !

JULIE.

C'eſt un mal néceſſaire.

BERNADILLE.

A moi, la queſtion ! ah ! je ſuis enragé !

JULIE.

J'en ai bien du regret : mais j'y ſuis obligé.

OCTAVE.

Marchez.

BERNADILLE.

Encore un mot. Voulez-vous que je meure ?
Mille ducats pour vous, payables dans une heure :
Soit dit, ſans faire tort à votre intégrité ;
Et laiſſez-là pour nous votre formalité.

JULIE.

Je voudrois vous pouvoir accorder cette grâce.

BERNADILLE.

Si, comme je l'ai cru, j'étois en votre place,
Et que ſur un tel point vous fuſſiez recherché,
Je vous en ſortirois à bien meilleur marché.

JULIE.

Mais cela ne ſe peut.

BERNADILLE.

Point de miſéricorde ?

(*Bas.*)

Il faut, pour me sauver, toucher une autre corde ;
Car, enfin, je vois bien ce qui lui tient au cœur.

(*Haut.*)

Constance vous plaît fort? Notre hymen vous fait peur?
Hé bien! épousez-la, je céde sa personne.
Vous secouez la tête! & de plus, je vous donne
Quatre-mille ducats en l'épousant. Je crois,
Quoi que vous en disiez, que c'est parler François.

JULIE.

Répondez, répondez, sans parler de Constance.
Le fait dont il s'agit, est d'une autre importance.
Vous êtes accusé, faites votre devoir.
Vous sçavez que je puis....

BERNADILLE.

Rien ne peut l'émouvoir !
Quoi ! me mettre à la gêne, & que je sois la proie....

JULIE.

Pour vous en garantir, je ne sçais qu'une voie.
Que l'on nous laisse seuls.

SCÈNE III.

JULIE, BERNADILLE.

JULIE.

TA vie eſt en ma main,
Ton crime m'eſt connu, tu t'en défends en vain;
La gêne ayant tiré ton aveu de ta bouche,
Rien ne peut te ſauver; mais ta perte me touche,
Ton ſort me fait pitié, je te veux ſecourir;
Ne me force donc pas à te faire mourir.
Oui, malgré ton forfait, & la mort de Julie,
Si tu confeſſes tout, je te ſauve la vie.
Tu peux, dès à préſent, prononcer ton arrêt;
Les témoins, le ſupplice, en un mot, tout eſt prêt.
Mais s'il te faut enfin faire donner la gêne,
Et que ton cœur s'obſtine à mériter ma haîne,
Ne ſongeant plus alors qu'à ce que je me doi....

BERNADILLE, *à genoux.*

Hélas! Monſieur le Juge, ayez pitié de moi;
Je l'avoue, il eſt vrai, j'ai fait mourir ma femme.

JULIE.

Cependant on en dit tant de bien!

BERNADILLE.

La bonne âme!
Je la menai par force en l'île où je la mis:
Et ſi je vous diſois pourquoi je m'en défis....

JULIE.

C'eſt ce qu'il faut ſçavoir. Pour commettre un tel crime,
Votre courroux eut donc un ſujet légitime ?

BERNADILLE.

Que trop.

JULIE.

S'il eſt ainſi, je vous renvoie abſous :
Mais je veux tout ſçavoir.

BERNADILLE, *à part.*

Ah ! que lui dirons-nous ?
Lui faut-il avouer qu'elle mit ſur ma tête....
Non ; tâchons de trouver quelque prétexte honnête
Qui puiſſe m'excuſer.

JULIE.

Mais ſi tu cèles rien,
Sois ſûr que ſon trépas ſera ſuivi du tien.

BERNADILLE.

Hé bien ! vous ſçaurez donc que ladite donzelle
Faiſoit la précieuſe & la ſpirituelle,
Aimoit les violons, le régal, le cadeau,
L'hiver en terre-ferme, & l'été deſſus l'eau,
Avoit ſur le tapis toujours quelque partie,
Couroit la nuit le bal, le jour la comédie.

JULIE.

Et qu'importe ? Ces lieux ont été de tout temps
Le centre du beau monde & des honnêtes gens.
La ſcène a des appas que tout le monde approuve,
Et c'eſt un rendez-vous où la vertu ſe trouve :
On y traite l'amour, mais c'eſt d'une façon

Moins propre à divertir qu'à ſervir de leçon;
Et ce dieu, qui n'y plaît que par ſon innocence,
N'y régle ſes tranſports que ſur la bien-ſéance.

BERNADILLE.

Mais en ſortant du lit, il lui falloit des eaux,
Des pommades, du blanc, du vermillon, des peaux;
Elle avoit, malgré moi, dedans une caſſette,
Poudres, pâtes, tours blonds, gommes, mouches, pincettes,
Racines, opiat, eſſences & parfum,
De l'eau d'ange, du lait virginal, de l'alun,
Et mille ingrédiens à-peu-près de la ſorte,
Que le diable a ſans doute inventés.

JULIE.

Et qu'importe?
C'eſt preſque pour le ſexe une néceſſité;
Un peu d'aide ſouvent ſiéd bien à la beauté;
Ce ſoin n'eſt pas blâmable, & même la nature
Ne prend pas le ſecours de l'art pour une injure;
Elle n'a rien ſans lui de beau, ni de parfait;
C'eſt l'art qui ſçait cacher les fautes qu'elle fait,
Il adoucit les yeux, change la brune en blonde,
Fait d'un teint bazané le plus beau teint du monde,
Noircit les cheveux gris, couvre les dents d'émail,
Convertit la blancheur d'une lèvre en corail.
Il embellit la fille, & rajeunit la mère;
Quand un œil eſt unique, il lui fournit un frère,
Des Beautés en décours conſerve les amans,
Convertit leurs défauts en autant d'agrémens,
Embellit, rajeunit ſans peine & ſans obſtacles;
Et la nature enfin ne fait point ces miracles.

BERNADILLE.

Mais elle m'épuiſoit, & changeoit tous les jours

De jupes, de mouchoirs, de bijoux & d'atours,
Vouloit voir à son col un ratelier de perle,
Aimoit la compagnie, & jasoit comme un merle.

JULIE.

Qu'importe? Est-ce un défaut qu'on doive condamner?
Elle parloit beaucoup, faut-il s'en étonner?
C'est, dedans une femme, une chose ordinaire,
Et je n'en ai jamais connu qui sçût se taire.

BERNADILLE.

Mais elle introduisoit, nous absent, un amant,
Et coquetoit enfin trop méthodiquement;
A tous venans, hors nous, elle étoit fort accorte,
Aimoit le tête-à-tête.

JULIE.

Allons donc! Et qu'importe?
Sont-ce là des sujets qui méritent la mort?

BERNADILLE.

C'est une bagatelle, en effet; j'ai grand tort.

JULIE.

Si c'est-là le motif qui fit mourir Julie,
Je ne te réponds pas de te sauver la vie;
Et, si tu n'as pas eu de sujet plus puissant,
Tes jours sont en danger.

BERNADILLE.

Que vous êtes pressant!
Quoi donc! vous en faut-il découvrir davantage,
Déclarer à vos yeux ma honte & mon outrage?
Et, pour vous contenter, faut-il spécifier....

JULIE.

Oui, du moins, si cela vous peut justifier.

BERNADILLE.

La fripponne, ayant mis ſon honneur en déroute,
A l'amour conjugal avoit fait banqueroute,
Rangeoit impunément ſon cœur ſous d'autres loix,
Et faiſoit, en un mot, trop grand feu de mon bois.
J'étois, en nourriſſant ce Serpent domeſtique,
L'objet de ſon mépris, la fable du Critique;
Et, diſſipant mon bien pour flatter ſes deſirs,
J'étois le tréſorier de ſes menus plaiſirs;
Je ſçavois ſon amour, & forcé d'y ſouſcrire,
J'étois.... J'étois cocu, puiſqu'il vous faut tout dire.

JULIE.

Eſt-ce là le ſujet de tout ce grand courroux?
Hé! tant d'autres le ſont, qui valent mieux que vous!
C'eſt un malheur commun dont ſouvent on eſt cauſe,
Et tous les jours enfin on ne voit autre choſe.
Mais ſi tous les maris ſe piquoient tant d'honneur,
Et traitoient leurs moitiés avec même rigueur,
Cette île inhabitée où vous mîtes la vôtre,
Deviendroit un pays plus peuplé que le nôtre.
C'eſt à quoi vous deviez avoir un peu d'égard.

BERNADILLE.

Mais dans ſes intérêts vous prenez grande part,
Et vous l'excuſez fort! N'êtes-vous point le drôle
Qui, lorſque je ſortois, alloit jouer mon rôle;
A qui notre moitié ſe laiſſant aborder,
Donnoit *à remotis* notre honneur à garder;
Et qu'une nuit enfin dérobant à ma vue....?

JULIE.

Je ne vous entends point.

BERNADILLE.

Si vous l'aviez connue;

Je ſerois ſur ce point aiſément convaincu;
Car vous avez tout l'air de bien faire un cocu.

JULIE.

Je n'en ai jamais eu le deſſein, & je porte....

BERNADILLE.

Si j'en voulois jurer, que le diable m'emporte!

JULIE.

Revenons à Julie.

BERNADILLE.

Encore?

JULIE.

Dites-moi;
Quelle preuve eûtes-vous de ſon manque de foi?
Aviez-vous de ſon crime une entiere aſſurance?

BERNADILLE.

Je n'en avois que trop, hélas! & ma vengeance,
Après un tel éclat, cherchant à s'aſſouvir....

JULIE.

Hé bien! pour te montrer que je te veux ſervir,
Si tu me peux prouver qu'elle fut infidelle,
Je prends tes intérêts, & ne ſuis plus pour elle.
Je ſçais qu'un tel affront touche un homme de cœur;
Mais ſi, voulant ternir ſa gloire & ſon honneur,
D'un injuſte attentat tu ne peux te défendre,
Rien ne peut te ſauver, demain je te fais pendre;
C'eſt à toi maintenant à ménager tes ſoins,
Profite bien du temps, & cherche des témoins.

SCÈNE IV.

BERNADILLE, OCTAVE, VALETS.

BERNADILLE.

QUoi ! me couvrir moi-même & d'opprobre & de blâme !
Moi-même publier la honte de ma femme !
Et chercher, quoiqu'enfin j'en ſois trop convaincu,
Des témoins, & prouver qu'elle m'a fait cocu !
Que je ſuis malheureux ! O vous, maris paiſibles,
Qui ſur le point d'honneur n'êtes point ſi ſenſibles ;
Qui ſouffrez ſans ſcrupule, & ſans dire pourquoi,
Que l'on faſſe chez vous ce qu'on faiſoit chez moi ;
Et qui vous conſolez, quand vous êtes enſemble,
D'avoir devant vos yeux quelqu'un qui vous reſſemble ;
Que vous vous épargnez de peines & de ſoins !
On ne vous force point à chercher des témoins ;
Et, vos reſſentimens ſe preſcrivant des bornes,
Vous mettez votre vie à l'abri de vos cornes.
Que n'ai-je tout ſouffert ſans en témoigner rien ?
Ah, morbleu ! c'eſt bien fait, je le mérite bien.
Pourquoi fuir, ſous l'hymen, les maux qui s'y rencontrent ?
Pourquoi vouloir cacher ce que tant d'autres montrent ;
Faire, pour me venger, des efforts ſuperflus ;
Et me piquer d'honneur, quand je n'en avois plus ?
Pourquoi, ſot que j'étois...! Mais il faut me réſoudre ;
Et, puiſque ſans témoins on ne ſçauroit m'abſoudre,
Que je ne puis enfin me ſauver qu'à ce prix,

Que l'on prenne le soin de chercher Béatrix,
Et qu'on l'amène ici.

OCTAVE.

Dans peu je vous l'amène;
Cependant, remenez-le en la chambre prochaine.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM LOPE, CONSTANCE.

D. LOPE.

RIEN ne s'oppose plus à mes justes souhaits,
Tout flatte mon amour, Madame, & désormais
En vain près de mes feux une autre flamme brille :
Vous sçavez quel malheur menace Bernadille,
On lui fait son procès, & son lâche attentat
Vous fait voir que de lui vous faisiez trop d'état.
Vous me le préfériez, Madame, & cette flamme
Vous donnoit pour époux l'assassin de sa femme ;
Mais le ciel, irrité du mépris de mes feux,
Refuse, en ma faveur, de vous unir tous deux.
Pourrai-je me flatter, par le malheur d'un autre,
Qu'aux volontés du sort vous soumettrez la vôtre ?
Frédéric m'a tout dit : si j'en crois son aveu....

CONSTANCE.

Hé bien ?

D. LOPE.

Je vous verrai récompenser mon feu.

CONSTANCE.

Et que vous a-t-il dit?

D. LOPE.

Qu'il ſçavoit la manière
De nous unir tous deux, & qu'à votre prière
Il rompoit un hymen à votre amour fatal.
Et vous voyez enfin qu'il ne s'y prend pas mal.

CONSTANCE.

Il faut ſur cet aveu que je vous déſabuſe:
Auſſi bien de l'amour, l'amour même eſt l'excuſe.
Je craignois cet hymen, je ne le puis nier;
Et je me ſuis enfin réduite à le prier
D'en empêcher l'effet, mais c'eſt dans l'eſpérance
Que ma main de ſes ſoins ſeroit la récompenſe.
Je l'aime, & ne veux plus vous en faire un ſecret;
Je trahis votre amour, & peut-être à regret.

D. LOPE.

Ma flamme, qui veut bien ſe régler ſur la vôtre,
Après un tel aveu, vous en veut faire un autre;
Voyez ce qu'un tel choix doit avoir de ſi doux,
Madame, Frédéric ne ſçauroit être à vous.

CONSTANCE.

Il ne peut être à moi?

D. LOPE.

Votre cœur en ſoupire?

CONSTANCE.

Quelle en eſt la raiſon?

D. LOPE.

Je n'oſe vous la dire;

Non qu'il m'en ait rien dit : mais par ſon entretien
Je m'en ſuis bien douté.

CONSTANCE.

Quoi ! je n'en ſçaurai rien ?
Ne diſſimulez point, parlez.

D. LOPE.

La bien-ſéance,
Sur un pareil ſujet, me condamne au ſilence.

CONSTANCE.

Mais de quoi, ſur ce point, vous êtes-vous douté ?

D. LOPE.

Que le pouvoir lui manque, & non la volonté ;
Que ſa main à vos feux mêleroit trop de glace ;
Que du ciel, en naiſſant, il eut quelque diſgrâce ;
Et que, de votre hymen l'Amour venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.

CONSTANCE.

A de pareils diſcours je ne puis rien comprendre.

D. LOPE.

Frédéric vient ici, qui pourra vous l'apprendre.

SCÈNE II.

DOM LOPE, JULIE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Dois-je à ce qu'on me dit ajouter quelque foi?
Frédéric, votre cœur ne ſçauroit être à moi?
Après tant de ſermens, Dom Lope eſt-il croyable?

JULIE.

Son récit me fait tort, mais il eſt véritable;
Et mon cœur, qui tantôt vous juroit amitié,
Vous vouloit pour amie, & non pas pour moitié:
Le ciel à cet hymen met un trop grand obſtacle,
Et je ne puis me voir votre époux ſans miracle.

CONSTANCE.

Il s'en fait quelquefois, quand de juſtes ſouhaits....

JULIE.

Madame, il eſt de ceux qui ne ſe font jamais.
Il faut que pour l'hymen vous faſſiez choix d'un autre;
Vous n'êtes pas mon fait, je ne ſuis pas le vôtre,
Je ne puis rien pour vous, j'en ai bien du regret.

CONSTANCE.

Peut-on ſçavoir pourquoi?

JULIE.

Ce n'eſt plus un ſecret;
L'hymen m'engage ailleurs, & je ne puis....

CONSTANCE.

Quoi ! traître !
Vous êtes marié ?

JULIE.

Vous le vouliez bien être !
Eſt-ce un crime ſi grand que d'être marié ?

CONSTANCE.

Pourquoi me le nier ?

JULIE.

Je l'avois oublié :
Mais l'hymen près de vous me rendroit-il coupable ?
Pour être ſous ſes loix, en eſt-on moins aimable ?
L'amour a des douceurs que ce lien permet,
Il n'eſt pas ſi ſévère ; &, quand on s'y ſoumet,
S'il falloit renoncer à la galanterie,
On ne s'engageroit à l'hymen de ſa vie.

CONSTANCE.

Mais pourquoi, vous ſçachant engagé ſous ſa loi ;
Vous flatter hautement de l'eſpoir d'être à moi ?

JULIE.

Malgré l'hymen, aimant les amitiés nouvelles,
J'ai fait vœu ſolemnel d'aimer toujours les Belles :
Vous êtes de ce nombre ; & je vous ferois tort,
Si je ne vous aimois.

CONSTANCE.

Modérez ce tranſport ;
Puiſque je ne puis plus écouter votre flamme ;
Que l'hymen....

JULIE.

Voulez-vous épouſer une femme ?

CONSTANCE.

Vous, femme ?

JULIE.

Jugez-en.

CONSTANCE.

Je n'en ſçaurois douter.

JULIE, *à Dom Lope.*

Un ſemblable rival n'eſt pas à redouter.

D. LOPE.

Pardonnez au tranſport dont j'eus l'âme ſaiſie,
Vous donniez de l'amour, & de la jalouſie.
Mais qui peut vous porter à ce déguiſement ?

JULIE.

Entrez, pour le ſçavoir, dans mon appartement.
Ce que je vous veux dire a de quoi vous ſurprendre :
Bernadille s'y plaint, que vous pourrez entendre ;
Et ſes plaintes pourront vous divertir, je croi,
Alors que vous ſçaurez.... Il paroît, ſuivez-moi.

SCÈNE III.

BERNADILLE, seul.

EN vain tu me livres bataille,
Rigoureux & cher point-d'honneur;
Le gibet me fait trop de peur,
Il faut que nous rompions la paille:
Aussi bien vainement je voudrois m'en piquer;
Celui qui me vient d'attaquer,
Me presse de trop près, il est impitoyable;
J'ai perdu mon crédit, & j'en suis convaincu,
Puisque je ne suis pas croyable,
Quand je dis que je suis cocu.

Frédéric veut que je le prouve,
Et je n'en ai qu'un seul témoin;
Encor dans un si grand besoin,
C'est un bonheur que je le trouve.
Ceux qui souffrent en paix un affront si commun,
Trouveroient cent témoins pour un;
C'est à n'en point trouver que leur recherche est vaine;
Leur honte les fait vivre; & plusieurs que je voi,
S'ils s'en vouloient donner la peine,
Le prouveroient bien mieux que moi.

En vain pour tâcher de m'abattre,
L'honneur me crie à haute voix,
Que l'on n'est pendu qu'une fois,
Et qu'on peut être cocu quatre;
Que, de ces deux affrons, le moindre est de mourir;

La peur, qui me vient ſecourir,
Avecque ce que j'ai de penchant à l'entendre,
Fait que je lui réponds d'un ton plus vigoureux,
Que l'affront de ſe laiſſer pendre
Me ſemble le plus grand des deux.

Suivons donc cette noble envie,
Écoutons toujours cette peur;
Tâchons d'abréger notre honneur,
Afin d'allonger notre vie.
Je paſſe pour un ſot, en faiſant un tel choix;
Mais je ne le ſuis qu'une fois;
Et je le ſerois deux, ſi je me laiſſois pendre.
Ne balançons donc plus; &, dans un tel beſoin,
Puiſque je ne puis m'en défendre,
Faiſons jaſer notre témoin.

SCÈNE IV.

OCTAVE, *BÉATRIX*, *BERNADILLE*.

BERNADILLE.

J'Apperçois Béatrix, ſa préſence me flatte.
(*A Octave.*)
Monſieur, cette matière eſt un peu délicate;
Que l'on nous laiſſe ſeuls.

SCÈNE V.

BERNADILLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

QUe voulez-vous de moi?

BERNADILLE.

Mon ſort dépend de toi.

BÉATRIX.

De moi, Monſieur?

BERNADILLE.

De toi:
Il y va de ma vie, & la choſe me touche;
Tu peux me la ſauver, & deux mots de ta bouche
Mettront en ſûreté ma vie & mon repos.

BÉATRIX.

Dites-moi donc, Monſieur, promptement ces deux mots.

BERNADILLE.

Tu les diras?

BÉATRIX.

Sans doute.

BERNADILLE.

Et même en la préſence
Du Prévôt?

BÉATRIX.

Pourquoi non ?

BERNADILLE.

Après cette assurance ;
Je suis hors de danger, & j'en suis convaincu.
Hé bien ! tu diras donc....

BÉATRIX.

Quoi ?

BERNADILLE.

Que j'étois cocu ;
Ce sont-là les deux mots que je voulois t'apprendre.

BÉATRIX.

Vous vous moquez, Monsieur, & me voulez surprendre.

BERNADILLE.

Nullement.

BÉATRIX.

Vous voulez, Monsieur, vous divertir.

BERNADILLE.

Morbleu ! tu le diras, quand tu devrois mentir.

BÉATRIX.

Je n'ai garde, Monsieur : l'infamie est trop grande.

BERNADILLE.

Tu ne le diras pas ? Tu veux donc qu'on me pende ?

BÉATRIX.

Quoi ! vous pendre ? Et la cause ?

BERNADILLE.

Ah! discours superflus!
C'est que l'on pend les gens qui ne sont pas cocus.
Curieux animal, dont la sotte prudence
Voudroit de notre honneur cacher la décadence,
Dis ce que l'on te dit.

BÉATRIX.

Mais de grâce, Monsieur;
Songez qu'un tel aveu vous va perdre d'honneur.

BERNADILLE.

Va, j'ai pour m'en défendre, une raison trop forte;
L'homme n'est plus cocu, lorsque sa femme est morte.

BÉATRIX.

Mais, Monsieur, cet affront vous doit combler d'ennuis.

BERNADILLE.

Mais je ne veux passer que pour ce que je suis.

BÉATRIX.

L'honneur doit s'acheter au péril de répandre....

BERNADILLE.

Quand l'honneur est trop cher, il faut le laisser vendre.

BÉATRIX.

Mais peut-être qu'à tort vous vous êtes douté....

BERNADILLE.

Si je ne l'étois pas, je veux l'avoir été.

BÉATRIX.

Vous, vos parens, Monsieur, & vos amis....

BERNADILLE.

Encore !

BÉATRIX.

Se moqueront de vous.

BERNADILLE.

Indocile pécore,
Eſprit contrariant, dis-moi pourquoi tu veux
Qu'ils ſe moquent de moi, quand je ſerai comme eux ?

BÉATRIX.

Hé bien ! ordonnez donc ce qu'il faut que je die.

BERNADILLE.

C'eſt parler de bon ſens. Tu connoiſſois Julie ?

BÉATRIX.

Oui, Monſieur.

BERNADILLE.

Il faut donc, tout ſcrupule vaincu,
Déclarer hautement qu'elle m'a fait cocu.

BÉATRIX.

Qu'eſt-ce donc qu'un cocu, Monſieur, ne vous déplaiſe ?

BERNADILLE.

La queſtion eſt neuve ! ah ! tu fais la niaiſe !

BÉATRIX.

Si vous ne m'expliquez ce que c'eſt, je prétends....

BERNADILLE.

Tu veux donc le ſçavoir ? C'eſt quand en même temps

On fait sympathiser, pourvu qu'un tiers y trempe,
Un mariage en huile, avec un en détrempe ;
Quand une femme prend un galant en son choix ;
Que d'un lit fait pour deux, elle en fait un pour trois ;
Et, qu'enfin se faisant consoler de l'absence....
Maugrébleu de la masque, avec son innocence!

BÉATRIX.

Si ce n'est que cela, Monsieur, je jurerai
Que vous ne l'étiez pas.

BERNADILLE.

Ah! je t'étranglerai.
Mon honneur est défunt, la chose est trop certaine.

BÉATRIX.

Pour me faire mentir, votre colère est vaine.

BERNADILLE.

Et l'homme que tu sçais qui sortoit de chez moi,
D'avec qui venoit-il ?

BÉATRIX.

D'avec moi.

BERNADILLE.

D'avec toi ?
Tu me dis le contraire à l'instant, & j'admire....

BÉATRIX.

Un poignard à la main, vous me le fîtes dire ;
Je n'ôsai le nier.

BERNADILLE.

Il n'en étoit donc rien?

BÉATRIX.

Rien du tout.

BERNADILLE.

Et ma femme?

BÉATRIX.

Elle vivoit fort bien.

BERNADILLE.

Elle ne donnoit point au galant audience?

BÉATRIX.

Non.

BERNADILLE.

Elle ne voyoit perſonne en notre abſence?

BÉATRIX.

C'eſt en vain que quelqu'un s'y ſeroit attendu.

BERNADILLE.

Quoi! jamais....

BÉATRIX.

Non; jamais.

BERNADILLE.

Ah! me voilà pendu!
Ah! langue de ſerpent! Mégère abominable!
Écume de l'enfer! organe du grand diable!
Je crus trop aiſément ton funeſte rapport,
Je voulus la punir, & je cauſai ſa mort.
Je pris l'occaſion à ma vengeance offerte,
Mon amour en fureur précipita ſa perte;
Croyant de ſon forfait être aſſez convaincu,

Et,

Et, pour comble de maux, je ne suis pas cocu.
Enfin, de son trépas, tu fus la seule cause ;
Pour t'en mettre à couvert, fais du moins quelque chose ;
Je te pardonne tout ; mais dans un tel besoin,
Par grâce ou par pitié, sers-moi de faux témoin ;
Soutiens que je l'étois, puisqu'il faut qu'on t'en croie ;
Prouve-le, si tu peux : j'en aurai de la joie ;
Assûre mon repos, & j'aurai soin du tien.

BÉATRIX.

Mais comment le prouver enfin, s'il n'en est rien ?
La vérité, Monsieur, m'oblige à m'en défendre.

BERNADILLE.

Faute d'un faux témoin, faut-il me laisser pendre ?
Mais après avoir mis mon épouse au tombeau,
Avant qu'être pendu, je ferai ton bourreau.

BÉATRIX.

Au secours!

BERNADILLE.

Mon malheur te deviendra funeste.

SCÈNE VI.

OCTAVE, BERNADILLE, BÉATRIX.

OCTAVE.

D'Où vient ce bruit ?

BERNADILLE.

De moi, qui jouois de mon reſte.
Otez-la moi d'ici.

BÉATRIX.

Voyez ce vieux portrait,
Qui veut être cocu, malgré que l'on en ait.!

SCÈNE VII.

OCTAVE, BERNADILLE.

OCTAVE.

FRédéric vous veut voir, entrez dans cette ſalle.
(*A part.*)
Qu'il eſt ſurpris !

BERNADILLE.

Enfin ma peine eſt ſans égale,
Ma femme eſt morte, & rien ne me peut ſecourir ;

Elle étoit innocente, & je l'ai fait mourir ;
Cet injuſte trépas demande une victime ;
La vertu fait ma honte, & le malheur mon crime :
Le déſordre où j'en ſuis ne peut s'imaginer.
Mais je vois Frédéric qui va me condamner.
Je penſe, en le voyant, voir devant moi ma femme ;
Le friſſon de la mort m'a déja ſaiſi l'âme.

SCÈNE VIII.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE.

HÉ bien ! votre témoin flatte-t-il votre eſpoir ?

BERNADILLE.

Hélas ! j'ai plus d'honneur que je n'en veux avoir.

JULIE.

Tu vois, par le trépas de cette malheureuſe,
Le péril où t'a mis ton humeur ombrageuſe.

BERNADILLE.

J'ai commis un grand crime, & je le vois trop bien ;
Mais ſi j'étois cocu, cela ne ſeroit rien.

JULIE.

Il ſemble que tu ſois fâché de ne pas l'être.

BERNADILLE.

J'en ſuis au déſeſpoir, vous le pouvez connoître ;
Les pleurs que je répands vous diſent....

JULIE.

Voudrois-tu
Que le cœur de Julie eût eu moins de vertu;
Que pour toi... ?

BERNADILLE.

Plût au ciel, pour me sauver la vie;
Que de tous mes amis elle eût été l'amie !
Et que de mon repos leur amour prenant soin,
M'en eût fait découvrir quelque petit témoin !

JULIE.

Ainsi, sur ce sujet, tu n'as plus de ressource.

BERNADILLE.

Non; que votre bonté, mes larmes & ma bourse.

JULIE.

C'est un foible secours, & je dois observer....

BERNADILLE.

Quoi! je serai pendu?

JULIE.

Rien ne peut t'en sauver,
Ne pouvant pas prouver qu'elle t'ait fait d'outrage.

BERNADILLE.

Morbleu! pourquoi prenois-je une femme si sage?
Hélas! une coquette étoit bien mieux mon fait.

JULIE.

Tu vois que rien ne peut excuser ton forfait,
Je ne puis te sauver: choisis, pour ton supplice,
De quel genre de mort tu veux qu'on te punisse;
Ma bonté veut pour toi faire encor cet effort.

BERNADILLE.

Quel choix, si je ne puis me sauver de la mort ?
Et que m'importe enfin, s'il faut qu'on me punisse ;
Qu'on allonge mon corps, ou bien qu'on l'accourcisse ?

JULIE.

N'importe, puisqu'enfin tu te vois convaincu.

BERNADILLE.

Hé bien ! s'il faut mourir faute d'être cocu,
Que deux heures après que l'on m'aura fait pendre ;
On me fasse brûler pour avoir de ma cendre,
Cela doit être rare.

JULIE.

Oui, tu seras content.
Octave, faites tout préparer à l'instant,
Afin qu'ayant conclu tout ce qu'il faut qu'on fasse,
Il soit exécuté dedans la grande place.

OCTAVE.

J'avois prévu votre ordre, & tout est déja prêt.

SCÈNE IX.

BERNADILLE, JULIE.

BERNADILLE.

Miséricore! hélas! modérez cet arrêt.
Ah! Monsieur le Prévôt, que la pitié vous touche.

JULIE.

Je ne puis rien pour toi.

BERNADILLE.

Deux mots de votre bouche
Peuvent, avec l'honneur, rétablir mon espoir.

SCÈNE X.

OCTAVE, JULIE, BERNADILLE.

OCTAVE.

Dom Lope avec Constance....

JULIE.

Hé bien?

OCTAVE.

Viennent vous voir.

JULIE.

Tu devois....

OCTAVE.

Parlez bas, ils sont à cette porte.

JULIE.

Ils prennent mal leur temps. Qu'ils avancent, n'importe.

SCÈNE DERNIÈRE.

D. LOPE, CONSTANCE, JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

CONSTANCE.

POuvons-nous espérer une grâce de vous ?

JULIE.

L'honneur de vous servir, Madame, m'est trop doux,
Pour vous la refuser : j'honore trop Constance.

CONSTANCE.

Mais, puis-je faire fond dessus cette assurance ?

JULIE.

Ce doute me fait tort.

CONSTANCE.

Hé bien ! s'il est ainsi,
Bernadille en péril me fait venir ici ;
Je demande sa grâce, il faut que je l'obtienne.

D. LOPE.

Je joins, pour vous fléchir, ma prière à la ſienne.

BERNADILLE.

Quel excès de bonté!

JULIE.

Mais cela ne ſe peut ;
Il eſt trop criminel.

CONSTANCE.

Mais Conſtance le veut.

JULIE.

Madame, ſçavez-vous de quel crime on l'accuſe?

CONSTANCE.

Le regret qu'il en a lui doit ſervir d'excuſe.

JULIE.

Mais....

CONSTANCE.

Vous me refuſez! avant que de partir.....

JULIE.

Puiſque vous le voulez, il y faut conſentir.

BERNADILLE.

Que mon bonheur eſt grand!

JULIE.

Il eſt libre, Madame ;
Pourvu que de ma main il reçoive une femme.

BERNADILLE.

Sans doute, vous avez, à ce que je puis voir,

Quelque maitreſſe en chambre, & voulez la pourvoir?

JULIE.

Votre honneur m'eſt trop cher, & je vous rends la vie,
Pourvu qu'avec plaiſir vous repreniez Julie.

BERNADILLE.

Où diable la reprendre? Hélas! je meurs d'effroi!
Qui pourra me la rendre?

JULIE.

Ingrat, ce ſera moi;
La voilà.

BERNADILLE.

Vous, Julie? Ah! comble d'allégreſſe!
Quel miracle aujourd'hui te rend à ma tendreſſe?
Comment t'es-tu ſauvée? Ah! que mon déplaiſir....

JULIE.

C'eſt ce que je prétends vous apprendre à loiſir.

BERNADILLE.

Ce frippon de Prévôt, dedans cette journée,
M'a donné de la peur...

JULIE.

Vous me l'aviez donnée.
Le ſoupçon qui pour moi vous rendit inhumain....

BERNADILLE.

(*A Conſtance.*)
Il ſuffit. Recevez Dom Lope de ma main;
Allons, pour égaler notre joie à la vôtre,

Concluant votre hymen, renouveller le nôtre ;
Et dire à nos amis, qui me croyoient pendu,
Que le juge & partie a fait ce qu'il a dû.

FIN.

LE PROCÈS
DE LA FEMME
JUGE ET PARTIE,
COMÉDIE;

Donnée pour la premiere fois en 1669.

ACTEURS.

ORONTE, mari de Dorimène.

ZÉLAN, DORANTE, } Amis d'Oronte.

DORIMÈNE, LUCINDE, LIDIANE, AMARANTE, CÉLIANTE, } Dames vétues en juges, qui examinent la pièce de la femme juge & partie.

UN PAGE de Dorimène.

La Scène eſt à Paris.

LE PROCÈS
DE LA FEMME
JUGE ET PARTIE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORONTE, ZÉLAN.

ZÉLAN.

'Où te vient ce chagrin, ne le peut-on ſçavoir?

ORONTE.

Laiſſe-moi.

ZÉLAN.

Mais encor?

ORONTE.

Je ſuis au déſeſpoir :
Souffrir un tel malheur, m'eſt un trop grand martyre,
Pour y joindre, Zélan, celui de te le dire.

ZÉLAN.

Il faut que je le ſçache ou de force ou de gré,
Si tu ne le dis pas, je le devinerai.
N'eſt-ce point que le Roi, d'un œil un peu ſévère?...

ORONTE.

Non; ce n'eſt point cela; le Roi me conſidère.

ZÉLAN.

Il faut donc que l'objet qui captive ton cœur,
Ait reçu ta tendreſſe avec quelque froideur?
Ou que quelque rival, pour traverſer ta flamme....

ORONTE.

Plût au ciel!

ZÉLAN.

Qu'eſt-ce donc qui trouble ainſi ton âme?

ORONTE.

Non; mon mal ne ſe peut concevoir qu'à demi.

ZÉLAN.

Il eſt donc bien cruel! c'eſt la mort d'un ami?

ORONTE.

Non.

ZÉLAN.

C'eſt une querelle?

ORONTE.

Ah! pourrois-je me plaindre ?....

ZÉLAN.

Un procès criminel, dont l'issue est à craindre ?

ORONTE.

C'est pis.

ZÉLAN.

C'est pis!

ORONTE.

C'est pis.

ZÉLAN.

Je suis tout effrayé.
Que pourroit-ce être enfin?

ORONTE.

Je me suis marié.

ZÉLAN.

Je ne m'étonne plus de ta mélancolie.
De quand?

ORONTE.

Depuis huit jours, j'en ai fait la folie.

ZÉLAN.

C'est pour en être las.

ORONTE.

Je crève de dépit.

ZÉLAN.

Ma foi, l'hymen n'est doux que pendant une nuit.

Se charger d'une femme, eſt une ſotte envie,
Qui d'un cuiſant remords ſe voit bien-tôt ſuivie.
Il faut, pour quelques ans, te réſoudre à ſouffrir.
Que veux-tu? C'eſt un mal qui ne ſe peut guérir.

ORONTE.

Ce mal me ſeroit doux, ſi, dans mon mariage,
J'avois ſçu faire choix d'une perſonne ſage.

ZÉLAN.

Quoi donc! admires-tu que déja ta moitié
Se prévaut du lien? Que tu me fais pitié!
Tu crois donc pour toi ſeul avoir pris une femme?
Pauvre inſenſé! va, va, déſabuſe ton âme.
La mode adoucira tes plus cruels tourmens,
Si tu n'as que la peur d'être un mari du temps.
A quoi ſert un mari, ſinon de couverture,
Pour ſe mettre à l'abri des traits de la cenſure?
Nulle femme aujourd'hui ne donne là-dedans,
Que pour favoriſer ſûrement ſes galans:
Si ce n'étoit la peur d'être un peu trop féconde,
L'on en verroit fort peu ſe marier au monde;
Et la honte eſt l'appui du lien conjugal.

ORONTE.

Ma femme m'eſt fidelle, ah! n'en jugez point mal.

ZÉLAN.

Quoi! ta femme, mon cher, dans ſa galanterie,
Ne pouſſe pas le jeu plus fort que raillerie?

ORONTE.

Non.

ZÉLAN.

Je te plains.

ORONTE.

Pourquoi?

ZÉLAN.

Par quelques billets doux,
Tu ne découvres point qu'elle ait de rendez-vous?

ORONTE.

Non.

ZÉLAN.

Fort mal. Nul blondin, armé d'un sot mérite,
Ne vient point, quand tu fors, pour lui rendre visite?

ORONTE.

Non.

ZÈLAN.

Malheureux! son cœur n'a point de passion?

ORONTE.

Non.

ZÉLAN.

Point d'intrigues?

ORONTE.

Non.

ZÉLAN.

Point de commerce?

ORONTE.

Non.
Enfin, ce n'est point-là le sujet qui m'afflige.

ZÉLAN.

Tu n'es point coçu?

ORONTE.

Non.

ZÉLAN.

Tant-pis.... tant-pis, te dis-je.

ORONTE.

Hé! pourquoi donc tant-pis?

ZÉLAN.

Ah! discours superflus!
C'est que l'on pend les gens qui ne sont pas cocus.
Mais ce qui te doit faire une peine infinie,
C'est que l'on te pendra seul de ta compagnie.
Garde-toi bien ainsi de dire toujours non.
Où diable as-tu pêché cette sotte guenon?
Pour n'être point coquette, il faut, sur ma parole,
Ou qu'elle soit bien laide, ou qu'elle soit bien folle.

ORONTE.

Tu l'as dit, elle est folle.

ZÉLAN.

Oh! j'en suis convaincu.
Je voudrois, pour beaucoup, que tu fusses cocu.

ORONTE.

Que t'a fait mon honneur, pour conspirer sa perte?

ZÉLAN.

Tu la reléguerois dans une île déserte.
Son nom, c'est?

ORONTE.

Dorimène.

ZÉLAN.

Oh, oh! l'on la connoît.
Qui diable te l'a fait épouser?

ORONTE.

L'intérêt.
Avide de son bien, sans connoître son âme,
En moins de quatre jours, je l'ai prise pour femme.

ZÉLAN.

En moins de quatre jours! c'est dans ta passion
Aller bien chaudement à la conclusion.

ORONTE.

O ciel! l'étrange effet d'un aveugle caprice!
Faut-il m'être immolé moi-même à l'avarice?
Tu sçais donc quelle elle est, & qu'à chaque momens
Elle parle de vers, & trace des romans?
Quatre autres avec elle ont assez de manie,
Pour vouloir composer un corps d'académie;
Et, trois fois la semaine, en suprêmes esprits,
Elles viennent ici peser quelques écrits:
Ce jour même elles sont sur une comédie.

ZÉLAN.

Quelle?

ORONTE.

La femme-juge. Admire leur folie;
Si tu restes ici....

ZÉLAN.

Je n'y manquerai pas.

ORONTE.

Tu les verras tantôt venir en magistrats;

Examiner ici sa force & sa foiblesse,
Et donner un arrêt sanglant contre la pièce.

ZÉLAN.

Dans un si beau dessein je les veux seconder,
Je me sens en humeur de la vouloir fronder;
Et, quoique dans le fond je la trouve charmante,
Parce qu'on l'applaudit, & que chacun la vante,
Je tâche à la détruire, & je veux en ce jour,
Cet arrêt à la main, braver toute la Cour.
Si l'on en parloit mal, je la soutiendrois belle;
C'est mon stile.

ORONTE.

Vraiment! ta méthode est nouvelle.

ZÉLAN.

Qui ne contredit point, n'est pas un bel esprit.
Aussi-tôt qu'à la Cour quelqu'un loue un écrit,
Souvent, sans l'avoir vu, sans connoissance aucune,
Je me bande moi seul contre la voix commune;
Je dis qu'il ne vaut rien.... Il faut avoir bon sens....
Mais, morbleu! j'apperçois un de ses partisans;
Nous allons quereller: il se tourmente en diable
Pour l'applaudir; & moi, pour la dire effroyable.

SCÈNE II.

ORONTE, ZÉLAN, DORANTE.

ZÉLAN, *à Dorante.*

Pour croître nos débats tu viens fort à propos.

DORANTE.

Sans doute vous étiez sur quelque grand propos?
Les discours que l'on tient dans une académie....

ZÉLAN.

Oui, nous nous étendions sur ta meilleure amie.

DORANTE.

Ne vous y jouez pas, je suis un peu jaloux;
Qui donc?

ZÉLAN.

La femme-juge.

DORANTE.

Hé bien! qu'en disiez-vous?
Tu t'obstines toujours à la dire méchante?

ZÉLAN.

Tu t'obstines toujours à la dire touchante?
Approuver du comique, est d'un esprit rempant.
Mais quoi! si d'applaudir il te démange tant,
Les Racine, morbleu! les Boyer, les Corneilles,
Produisent tous les jours tant de rares merveilles!

Quoi ! l'on voit aujourd'hui leurs ouvrages polis,
Bien loin d'être admirés, remper dans leurs esprits,
Malgré de leurs beautés & de leur excellence
La pompe, l'énergie & la magnificence ;
Malgré des vers, morbleu ! des vers tout transportés ;
Cependant qu'un auteur, par des obscénités,
Passe aux yeux de la Cour pour un esprit fort rare !
Fit-on pour le mérite un siécle plus barbare ?

DORANTE.

Tu t'échauffes. Les goûts ne sont-ils pas divers ?

ORONTE.

Il est vrai que le siécle est tout-à-fait pervers ;
Et l'on voit préférer des bassesses comiques,
Aux charmes éclatans des pompes héroïques.
Peu de gens en ce temps aiment le sérieux ;
Cependant voit-on rien de si beau sous les cieux ?
Voir sans aucun péril les héros de l'histoire
Affronter les hazards, pour monter à la gloire,
Et les voir, enflammés de cette noble ardeur,
Mépriser les appas de leur vaine grandeur !
Quoique peu fassent cas de ces beaux avantages,
Ces exemples tracés de ces grands personnages,
Ne sont-ce pas pour nous tout autant de leçons,
Pour enhardir nos cœurs aux belles actions ?
Inspirer aux guerriers l'ardeur & la vaillance ;
Inspirer aux amans la douceur, la constance ;
Assujettir ses sens aux loix de la raison ;
Rejeter de l'orgueil le dangereux poison ;
Modérer ses transports de haine & de vengeance ;
Uſer de son triomphe avec poids & prudence ;
Enfin, à la vertu ramener tous les cœurs,
Sont-ce pas les sujets des veilles des Auteurs ?
Mais où donc est l'honneur de la scène Françaiſe,
Si l'on y souffre ainsi triompher la fadaiſe ?

Un théâtre où l'on voit sans cesse la vertu
Remporter la victoire, & le vice abattu;
Et, si l'on y fait voir régner la tyrannie,
Ce n'est que pour la voir à la fin mieux punie.

ZÉLAN.

Pour voir la femme-juge on se casse le cou;
Et je ne dirai pas que tout Paris est fou?
Et je n'aurai pas droit, malgré la politique,
De pester hautement contre l'erreur publique?
Et l'on peut m'assurer, pour juger des écrits,
Que, dans un si sot siècle, il est de beaux esprits?
Un grand Prince, morbleu! dont j'adore les traces,
Qui n'eut que du dégoût pour des choses si basses,
Fit bien voir qu'en lui seul réside le bon sens
Des plus profonds esprits de tous nos courtisans.

DORANTE.

Dis-moi, n'est-il pas vrai qu'on voit la comédie
Pour divertir l'esprit de sa mélancolie?
Et pour donner relâche aux grands attachemens....

ZÉLAN.

Va, va, tu ne viendras jamais où tu prétends.

DORANTE.

S'il est ainsi, sans trop m'ériger en Critique,
Où trouver ce plaisir, en voyant du tragique?
Encor si ces messieurs, qui font du sérieux,
Ne faisoient que des vers tendres & langoureux,
Et rendoient plus humain leur suprême langage,
L'on pourroit se résoudre à voir un grand ouvrage.
Mais si Monsieur l'auteur veut étourdir les sots,
Faut-il me fatiguer, entendant ces grands mots,
Qu'il faut entrecouper, pour prendre son haleine;
Ses vers fumans encor des bouillons de sa veine;

Et voir, pouſſant trop haut l'effort des paſſions,
Des Grecs impertinens, & des Romains Gaſcons;
Et d'un ſtile d'acier, écrivant à ſa mode,
Me tuer tout d'un coup d'un trait de période?
Quoi! ne voir reſpirer que carnage & qu'horreur;
Voir contre ſon ſujet tonner un empereur;
Apprendre qu'un héros, dans ſa fureur extrême,
Pour prévenir ſa mort, s'eſt immolé lui-même;
Voir faire un grand tableau qui, pour toutes couleurs,
N'a que du ſang, des morts, des cris & des malheurs;
Et n'avoir de plaiſirs, dans ces douceurs amères,
Qu'autant qu'on peut former de lugubres chimères?
Dis-moi, mon cher Zélan, parle de bonne foi,
Eſt-ce ſe divertir, que d'avoir de l'effroi?
Eſt-ce un ſi grand plaiſir, que de verſer des larmes?
Et la compaſſion peut-elle avoir des charmes?

ZÉLAN.

Oui, je le ſoutiens, moi.

DORANTE.

Tu trouves des appas...

ZÉLAN.

J'en veux trouver; pourquoi n'en trouverois-je pas?

DORANTE.

Mais par quelle raiſon?

ZÉLAN.

Belle demande à faire!
Par la ſeule raiſon que tu dis le contraire.

DORANTE, *à Oronte.*

Ces exemples tracés, dis-tu, ſont des leçons
Pour enhardir nos cœurs aux belles actions?

Oui;

Oui ; mais pour les guerriers, & les âmes hautaines,
Pour tout autre, dis-moi, ne ſont-elles pas vaines ?
Pourvu qu'un courtiſan, dans ſes contorſions,
Tourmente ſa perruque, ajuſte ſes canons ;
Qu'eſclave d'un habit fait ſelon ſa méthode,
Il s'érige en auteur d'une nouvelle mode ;
Que ſans ceſſe mouvant ſes groteſques reſſorts,
Il agite par art la maſſe de ſon corps,
Et que d'un faux brillant ſon âme ſoit charmée,
Qu'a-t-il beſoin d'apprendre à conduire une armée ?
Pourvu qu'un financier ſçache en ſon cabinet,
Cloué ſur ſon bureau, dans un calcul bien net,
Sans ceſſe accumuler les mille ſur les mille,
Qu'a-t-il beſoin d'apprendre à forcer une ville ?

ZÉLAN.

Ce ſçavoir ne nuit point.

DORANTE.

Pourvu qu'un bon marchand
Sçache mentir en diable, & tromper finement,
Et qu'il faſſe crédit aux gens de notre trempe,
Qu'a-t-il beſoin des loix qu'on garde, quand on campe ?
Pourvu qu'un Avocat, pourvu qu'un Procureur,
Sçachent bien gouverner la bourſe du plaideur,
Qu'un Juge adjuge à Jean les biens dûs à Guillaume,
Qu'ont-ils beſoin d'apprendre à régir un royaume ?
Dis-moi, ne ſont-ce pas pures illuſions ?
On n'eſt point affamé de ces belles leçons.
Les Officiers du Roi, quoi qu'ils en aient affaire,
Les écoutent aſſez, & n'en profitent guère.
Le comique à ton goût n'eſt-il pas plus charmant ?

ZÉLAN.

Je me pendrois plutôt.

DORANTE.

Ah! quel aveuglement!
Chacun s'y divertit, sans avoir de fatigue.
Voir conduire à sa fin aisément une intrigue;
D'un esprit balancé par divers incidens,
Voir gloser à propos sur les vices du temps;
Et voir faire à chacun, de manière galante,
Dans son genre d'humeur, sa peinture parlante....

ZÉLAN.

Morbleu! le grand plaisir, trop fatiguant, fâcheux,
Que de voir un sujet tiré par les cheveux,
Chamarré d'incidens choquans la vrai-semblance,
Former des attentats contre la bien-séance!
Est-ce un si doux plaisir, cruel persécuteur,
Que d'entendre chanter injure à son honneur;
N'entendre pour tous vers qu'une prose affamée,
Pleine de quolibets, & pauvrement rimée;
Et pour rafinement, voir un sot mal vétu,
D'un geste ridicule, insulter la vertu,
Et s'appliquer sans cesse à faire des grimaces,
Qui, sur l'honnêteté, font cheoir mille disgrâces?

DORANTE.

Cependant tout le monde admire ces beautés.

ZÉLAN.

Hé! c'est que tout le monde aime les saletés.
Pour peu qu'une sottise aujourd'hui soit fardée,
Bien qu'elle fasse naître une vilaine idée,
On lui voit immoler le scrupule & l'honneur.
Hé! nous verrons bien-tôt que, malgré la pudeur,
Puisque l'on se plaît tant à ces pointes infâmes,
Il faudra des gros-mots pour contenter les Dames.

SCÈNE III.

ORONTE, ZÉLAN, DORANTE, DORIMÈNE, en robe & bonnet.

DORANTE, *appercevant Dorimène.*

Est-ce Juge, Avocat, Greffier ou Procureur?

DORIMÈNE.

Je suis Juge, & de plus, votre humble serviteur.

ZÉLAN, *à Oronte.*

C'est ta femme, mon cher. Peste, qu'elle est jolie!

DORIMÈNE, *à Zélan.*

Ah! je vous trouve ici! j'en ai l'âme ravie.

ZÉLAN.

Vous pourrois-je servir?

DORIMÈNE.

Oui, nous avions besoin;
Pour vuider un procès, de quelque faux témoin.
Vous nous en servirez?

ZÉLAN.

Si vous daignez m'instruire;
Sans doute vous pourrez aisément me séduire.

DORIMÈNE.

Vous en êtes, je crois, suffisamment instruit:

Par tout la criminelle a fait assez de bruit.

ZÉLAN.

Je vous entends, Madame, & je brûle d'envie
De pouvoir renverser une telle ennemie.

DORIMÈNE.

Il ne faut pas agir ici par passion.
(*A Dorante.*)
Pour vous, vous lui pourrez servir de caution.

DORANTE.

Je ne vous en ments point, j'embrasse sa défense.

DORIMÈNE.

Nous nous divertirons dans cette conférence,
Et sans vous nous aurions fort mal passé le temps.
Souvent, sans y penser, on a besoin des gens;
Le plaisir est sans charme, au moins il me le semble,
Si nos sexes d'accord ne se mêlent ensemble.

ZÉLAN.

Hé! vous nous rendez bien notre change en douceur.
Nos plus charmans plaisirs n'ont que de la langueur,
Si notre sexe aussi n'est soutenu du vôtre.

DORANTE.

Ils ne se doivent rien sur ce point l'un à l'autre.

DORIMÈNE.

L'avantage nous reste, & notre sexe apprend...,

DORANTE.

Mais à quoi bon, Madame, un tel déguisement?

DORIMÈNE.

La femme juge étant le sujet de l'ouvrage,
Peut-on, pour le juger, prendre un autre équipage?

C'eſt ce qui fait le juge; & vous pouvez ſçavoir
Que, dépouillant ſa robe, il met bas ſon pouvoir.
Ce n'eſt qu'en cet habit que l'on rend la juſtice,
Qu'on abſout l'innocence, & qu'on punit le vice;
Et nous nous en ſervons pour la formalité,
Afin que notre arrêt ait plus d'autorité:
De lui nous empruntons ce pouvoir juridique....

DORANTE.

Il eſt d'autres moyens pour faire une critique;
La voie eſt un peu forte, & mon avis eſt tel....

DORIMÈNE.

Non, non; nous voulons rendre un arrêt ſolemnel.
C'eſt à nous qu'appartient le ſoin de la vengeance,
Du tort que vous a fait ſa trop grande licence.
Vous appeller cocus, Meſſieurs!

DORANTE.

Le grand malheur!

DORIMÈNE.

C'eſt indirectement outrager notre honneur.
Coupables d'un tel mal, ces reproches infâmes,
S'adreſſant aux maris, retombent ſur les femmes;
Et c'eſt à nos dépens que l'on vous rend confus.

ZÉLAN.

Il eſt vrai que c'eſt vous qui faites les cocus.

ORONTE.

Si je ne le ſuis pas, quelle honte, Madame,
Pour l'intérêt public agite ainſi votre âme?
Lorſque, dans le comique, on touche ſur ce fait;
L'on ne parle qu'à ceux qui le ſont en effet.
Ceux qui ne le ſont point, n'ont nul ſujet de plainte;

Et tous ceux qui le ſont, ſe taiſent par contrainte.
N'eſt-ce pas de ce mal s'avouer convaincu,
Que de prendre pour ſoi l'injure de cocu?
N'eſt-on pas aſſez ſot; lorſqu'on nous le fait être,
Sans l'être encore aſſez pour le faire paroître?
Mais c'eſt un beau prétexte à vos attachemens.
Hé, Madame! quittez ces vains amuſemens:
Ce n'eſt pas le talent d'une femme galante,
De vouloir, comme vous, s'ériger en pédante.
Appliquez votre eſprit à des emplois meilleurs,
Que ceux de critiquer les œuvres des auteurs;
Et ſi leur verve en feu défigure un ouvrage,
Laiſſez-en la cenſure aux Catons de notre âge.
Sans vouloir offenſer un ſexe ſi parfait,
Le bon diſcernement n'eſt point de votre fait:
Il faut, pour pénétrer les arts & les ſciences,
Un eſprit éclairé des belles connoiſſances:
Enfin, pour bien juger, il faut de ſa priſon
Sçavoir adroitement retirer la raiſon;
Et n'ayant d'autre but que de rendre juſtice,
Vaincre l'intérêt propre, & dompter le caprice.
Mais pour vous, vous avez trop d'obſtination,
Pour juger ſans mêler un peu de paſſion.

DORANTE.

Pourquoi ne veux-tu pas qu'une femme un peu ſage
Ait le goût aſſez fin pour juger d'un ouvrage?
Ce ſeroit, faiſant tort à leur capacité,
Les bannir pour jamais de la ſociété.
Si leur ſexe n'a pas ces grands fonds de ſciences,
Il a d'autres talens, & d'autres connoiſſances;
Et la vivacité de leurs charmans eſprits
Leur fait connoître tout, ſans avoir rien appris.
Ne diſpute donc plus touchant leur ſuffiſance;
Car ſouvent nous voyons, malgré leur ignorance,
Qu'avec elles des gens, quoique fort bien foncés,

Passent fort mal leur temps, & sont embarrassés.
(*A Oronte.*)
Où vas-tu donc?

ORONTE.

Je sors.... Épargne-moi la peine
De voir un procédé qui m'irrite & me gêne.

SCÈNE DERNIÈRE.

ZÉLAN, DORANTE; DORIMÈNE, LUCINDE, LIDIANE, AMARANTE, CÉLIANTE, en juges; *UN PAGE.*

ZÉLAN.

VEnez, beaux sénateurs. Que d'appas & d'éclat!
Vit-on jamais dans Rome un plus galant sénat?
(*A Lucinde.*)
Serez-vous excusable? Est-il quelque refuge?

LUCINDE.

Oser ainsi choquer la probité d'un juge!

ZÉLAN.

C'est que vos jugemens sont en dernier ressort;
Chaque trait de vos yeux est un arrêt de mort.

LIDIANE.

Dans notre parlement avez-vous quelqu'affaire?
Nous sommes en état de vous bien satisfaire.

CÉLIANTE.

Vous n'avez qu'à parler, je vous donne ma voix;
Et la faveur ſçaura l'emporter ſur les loix.

ZÉLAN, *à Amarante.*

Et vous, juge charmant, ſerez-vous corruptible?

AMARANTE.

Pour ſes meilleurs amis eſt-il rien d'impoſſible?
Croyez-vous....

ZÉLAN.

Il eſt vrai que l'on fait tout pour eux.
Mais votre cœur eſt-il d'accord avec vos yeux?

DORIMÈNE.

(*A un Page.*)
Ne perdons point de temps. Si quelqu'un me demande,
Qu'on n'entre point ici, faites que l'on m'attende;
Mais ſi Dorinde vient, vous pourrez m'avertir.
Prenons place, & tâchons à nous bien divertir.
Quels ſont vos ſentimens ſur notre criminelle?

ZÉLAN.

Je la dis déteſtable.

DORANTE.

Et moi, je la dis belle.

LUCINDE.

Je ſuis fort pour Dorante, & c'eſt l'avis de tous.

ZÉLAN.

Vous perdrez, Dieu me damne!

LIDIANE.

Et moi je suis pour vous.

ZÉLAN, *à Lucinde.*

Vous vous y connoissez?

LUCINDE.

Oui.

ZÉLAN.

Dites-moi, Madame,
Peut-on après trois ans méconnoître une femme
Dont on a découvert jusques aux moindres traits;
De qui, dans ses humeurs, au gré de ses souhaits,
Chaque jour l'on a vu les diverses figures,
Enfin, qu'on a sçu voir dans toutes les postures;
Parce qu'on ne l'a vu paroître de trois ans,
Ne reconnoître pas sa voix & ses accens?
Et vous ôsez vanter que cette piéce est belle!

LIDIANE, *en raillant.*

Le hâle l'a changée.

ZÉLAN.

Hé, morbleu! bagatelle;
A-t-il changé son nez, & sa bouche & ses yeux?

DORIMÈNE.

Je suis de son avis; car il est merveilleux
Que son mari n'en ait conservé nulle idée.

AMARANTE.

Peut-être que jamais il ne l'a regardée.

ZÉLAN.

Peut-on se marier sans voir ce que l'on prend?

LUCINDE.

Il se peut excuser sur le déguisement.
Remarquez qu'il la croit, depuis trois ans, sans vie,
Qu'il n'est, de la revoir, frappé d'aucune envie.
Il la voit, il est vrai, mais des yeux de rival.
Peut-on examiner ceux qui nous font du mal?
Si l'on l'avertissoit que cet homme est sa femme,
Pour lors, si le soupçon n'agissoit dans son âme,
Vous le pourriez blâmer....

ZÉLAN.

Je suis pis qu'enragé,
Lorsque par elle-même il est interrogé,
Et qu'elle lui dit tout; dans sa surprise extrême,
Ne se devroit-il pas pour lors rendre à lui-même,
Et ne devroit-il pas de près examiner?....

LIDIANE.

Recherchons plus avant de quoi nous étonner.
N'est-ce pas un sujet qui soit digne de blâme,
Que, quoiqu'il doute encor de la mort de sa femme,
Et sans remords du mal qu'il a sçu lui causer,
Il recherche Constance, & la veuille épouser?

DORANTE.

Son doute sert d'excuse, & puis c'est une bête.

DORIMÈNE.

Le plus sûr, dans un doute, est de suivre l'honnête;
Quoique la scène soit le tableau des humeurs,
On n'y doit pas ainsi choquer les bonnes mœurs.

LIDIANE.

N'est-ce pas une chose encor plus admirable,
De voir Julie aimer ce magot effroyable;
Sans cesse en mots couverts découvrant son ardeur,

Malgré sa perfidie, en vouloir à son cœur?

ZÉLAN.

Hé! ce n'est pas après son cœur seul qu'elle enrage.
Si vous étiez comme elle, après un long voyage,
Malgré sa cruauté, je crois que la fureur
Ne seroit pas chez vous la plus pressante ardeur.

LUCINDE.

Puisque c'est son mari, qu'y trouvez-vous à dire?
Et puis, je ne vois point qu'elle ait tant de martyre.

ZÉLAN.

Ah! je voudrois déja me voir entre vos bras!
Ce n'est pas s'expliquer en termes assez gras;
Et surcharger encor dans son incontinence?
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience.

LUCINDE.

Elle lui parle en tiers; & c'est mal-à-propos....

ZÉLAN.

Hé! qu'importe qu'en tiers elle dise ces mots,
Puisque l'auditeur voit qu'elle parle pour elle?

DORANTE.

C'est un signe du moins qu'elle lui fut fidelle.

ZÉLAN.

Peut-être après trois ans, malgré sa passion,
Je ne la recevrois qu'à bonne caution.

LIDIANE.

Ah, le charmant endroit! le beau jeu de théâtre!
Quand Bernadille en feu, faisant le diable à quatre,
Se bat à coups de poing: qu'il est divertissant!

Et qu'au-lieu de s'enfuir, il emporte l'exempt.

DORANTE.

Hé bien! c'eſt un exempt emporté par un diable;
La choſe eſt fort commune.

LIDIANE.

Elle eſt inimitable.
Jamais opérateur fit-il mieux ſon devoir?

AMARANTE.

Quand je vis cet endroit, j'étois au déſeſpoir.

LIDIANE.

Une femme prévôt, eſt-elle ſupportable,
Dans l'ordre du théâtre, & dans le vrai-ſemblable?

DORANTE.

Pourquoi ne vouloir pas qu'une femme le ſoit?

ZÉLAN.

Une femme peut-elle être ſçavante en droit?

LUCINDE.

J'en ſçais une, pour moi, qui fort ſouvent s'en pique.

ZÉLAN.

Hé! c'eſt que cette Dame en aime la pratique.

LUCINDE.

C'eſt que, ſollicitant tous les jours ſes procès,
Du matin juſqu'au ſoir on la voit au palais.

LIDIANE.

Encor ſi ce prévôt qui me met en colère,
Pouvoit juſqu'à la fin pouſſer ſon caractère.
Mais au-lieu d'être grave, & dans un ſérieux,

Alors que Bernadille eſt là devant ſes yeux,
Interrogé par lui ce qu'il fit de ſa femme,
Qu'il lui dit les ſujets des troubles de ſon âme;
Excuſer la beauté, le fard & le miroir,
N'eſt-ce pas tout d'un coup aller du blanc au noir?

ZÉLAN.

C'eſt pourtant un endroit que tout le monde admire.

DORIMÈNE.

Où ſont donc les ſujets des grands éclats de rire?

LIDIANE.

Il ne faut pas avoir l'eſprit ſi délicat.
Quoi! *l'Algouaſil diſcret.... L'Apprentif Magiſtrat....*
Et le ſiége au moulin avec la grande bouche...

ZÉLAN.

Que la *Maitreſſe en chambre* eſt un endroit qui touche.

DORIMÈNE.

Ah! je n'en ris jamais.

ZÉLAN.

Il eſt d'un ſi beau tour;
Pour n'en pas rire, il faut n'être pas de la Cour.

DORIMÈNE.

Le ſiécle eſt pour le goût dans une léthargie.....

ZÉLAN.

C'eſt que, quand on y va, le bel-eſprit s'oublie.
Chacun rit au hazard, lorſque ſon voiſin rit.
Les *qu'importe?* morbleu! ſont d'un beau jeu d'eſprit!
Hé qu'importe? il eſt bon.

DORANTE.

Du moins fais-nous entendre

Ce que dans ces trois mots tu trouves à reprendre.

AMARANTE.

Que je hais cet endroit qui me fait mal au cœur!
Il reſſemble à ces gens qui nous portent malheur,
Il a le menton chauve. Il faut être effrontée....

CÉLIANTE.

Vous n'êtes pas, Madame, encor trop dégoûtée,
Puiſque le menton chauve à pour vous peu d'appas.

DORIMÈNE.

Sçavez-vous qu'après tout cet entretien eſt bas?

ZÉLAN.

Remettons-nous un peu ſur la belle Julie.
(*A Dorimène.*)
Auriez-vous approuvé ſa gaillarde folie?

DORIMÈNE.

Je hais ſon procédé.

ZÉLAN.

Je le dis ſans façon:
Lorſque je vis baiſer & prendre le teton,
Comme c'eſt en ce fait que l'humeur ſe diſpoſe,
Je m'apprêtois à voir prendre encore autre choſe,
Et je ne croyois pas qu'elle s'en tiendroit là.

CÉLIANTE.

Pourquoi ne pas vouloir qu'elle faſſe cela?
Une femme, je crois, peut baiſer une femme,
Sans choquer ſa pudeur, & ſans honte & ſans blâme.

ZÉLAN.

Mais Conſtance la croit autrement qu'elle n'eſt;
L'erreur de ſon eſprit fait que ce jeu lui plaît.

DORIMÈNE.

C'est trop nous arrêter....

ZÉLAN.

Que dites-vous, Madame,
Du détour de Julie, en disant qu'elle est femme?
Et la nature enfin, malgré ses mouvemens,
A sçu donner bon ordre à mes emportemens.
Quoi! chez vous la nature est-elle si paisible?
Ah! si, pour être femme, on étoit moins sensible,
Malgré de nos galans les chatouilleux écus,
Paris ne seroit pas si peuplé de cocus.

DORIMÈNE.

Il est vrai que l'auteur, dans sa verve insensée,
N'a pas sçu nettement expliquer sa pensée.

LUCINDE.

Cependant ces deux vers font un fort grand fracas.

ZÉLAN.

De grâce, expliquez-moi ce galimathias:
Et vos ressentimens se prescrivant des bornes,
Vous mettez votre vie à l'abri de vos cornes.
(*A Dorante.*)
Commente sur ce vers.

DORANTE.

Hé quoi! ton peu d'esprit?....

ZÉLAN.

J'entends ce qu'il veut dire, & non pas ce qu'il dit.

DORANTE.

Il dit par cet endroit (& c'est-là son envie)
Que par le cocuage ils conservent leur vie.

ZÉLAN.

L'auteur veut donc par-là que l'on soit convaincu;

Que l'on ne peut pas vivre à moins qu'être cocu ?

LUCINDE.

Sa penſée eſt pourtant fort facile à comprendre.

ZÉLAN.

Mais puiſque je le puis, je ne veux pas l'entendre ;
Je ne ſuis pas d'humeur à vouloir deviner,
Et mon eſprit n'eſt pas un eſprit à gêner.
N'eſt-ce pas à l'auteur, s'il veut que l'on l'entende,
A parler clairement ?

DORANTE.

Il faut que je me rende.

ZÉLAN.

Avant que le ſoleil demain ſoit occupé,
Nous nous verrons de près, ou je ſuis fort trompé.
Le ſoleil, à ſon ſens, n'a donc plus rien à faire,
Lorſqu'il ne brille plus deſſus notre hémiſphère ?

LUCINDE.

Trop ſévère cenſeur, chicanner ſur un mot !
Du moins ayez égard qu'il fait parler un ſot.

ZÉLAN.

Mais, Madame, ce ſot pouvoit, dans ſa folie,
Ne pas faire une erreur contre l'aſtrologie.

AMARANTE.

J'ai fait grand fond ſur vous ; ah ! quelle faleté !

LUCINDE.

Pour moi, je n'en vois point, & c'eſt la vérité.

AMARANTE.

Quoi ! vous n'en voyez point ? Vous oubliez, Madame,

Sans doute que ces mots ſont dits pour une femme.

LUCINDE.

Je m'en ſouviens fort bien ; mais vous pouvez ſçavoir
Qu'ayant un double ſens, ils n'ont rien de ſi noir.
Si vous y trouvez rien contre la bien-ſéance,
Ce n'eſt que votre eſprit qui bleſſe l'innocence.
Si de deux ſens divers, l'un mauvais, l'autre bon,
Vous donnez le mauvais à l'inclination,
Eſt-il juſte, après tout, qu'un auteur ſoit complice
De votre turpitude, & de votre malice ?
J'ai fait grand fond ſur vous, eſt un terme gaillard ;
Mais puiſque vous pouvez le prendre en bonne part,
Faut-il que votre eſprit ait aſſez peu de force,
Pour courir à l'appas d'une ſi foible amorce ?

AMARANTE.

Mais nos eſprits au mal ont un ſi grand penchant,
Qu'on ne doit devant nous rien dire de méchant.

LUCINDE.

La plupart aujourd'hui ſur ce point ſont trompées.
Quand ces pointes d'eſprit ſont bien enveloppées,
Et que, d'un double ſens, on en peut prendre un bon,
Qu'on a ſon franc arbitre à ſuivre la raiſon,
Quoi qu'en ſoi l'on pouſſât la ſottiſe à l'extrême,
Croyez-moi, l'on ne doit s'en prendre qu'à ſoi-même.
Nos diſcours, entre nous, tiennent du libertin ;
Mais nous n'avons rien dit ici qui ne ſoit fin ;
Et, ſi chacun le prend, comme l'on le doit prendre,
La cenſure n'y peut rien trouver à reprendre ;
Et, quoique nous voulions blâmer la ſaleté,
Nous nous devons permettre un peu de liberté.

LIDIANE.

(*A Lucinde.*)

Qu'eſt-ce donc qu'un cocu, Monſieur ? Parlez, Madame.

DORIMÈNE.

C'eſt-là ce qu'on appelle une ſottiſe infâme,
Puiſqu'elle ſe découvre à notre entendement,
Sans pouvoir recevoir aucun déguiſement.

ZÉLAN.

On fait ſympathiſer, alors qu'un tiers y trempe,
Un mariage en huile, avec un en détrempe ;
Quand une femme prend un galant à ſon choix,
Que d'un lit fait pour deux, elle en fait un pour trois,
Et qu'enfin, ſe faiſant conſoler de l'abſence....
Eſt-ce là, ſans ſcrupule, affronter l'impudence?
Réponds, beau défenſeur.... Suis-je victorieux?
Vous vous taiſez, Madame, & vous baiſſez les yeux!
Vous me laiſſez ainſi prendre mon avantage,
Jugeons, je veux juger ſans tarder davantage.
Je la condamne au feu.

LUCINDE.

Tout doux, tout doux, Monſieur.
Nous ne procédons pas avec tant de rigueur.

ZÉLAN.

Hé quoi! cet endroit ſeul?....

LUCINDE.

Cet endroit eſt blâmable,
Mais ce n'eſt pas aſſez pour la rendre coupable;
Ayant fait le plaiſir de tant d'honnêtes gens,
Ce ſeroit condamner leurs divertiſſemens.

LIDIANE.

Tout le monde dût-il s'oppoſer à ſa perte,
Pour moi, je la renvoie en ſon île déſerte.

LUCINDE.

Et, pour moi je l'abſous, & je veux qu'à Paris

Elle charme les sens des plus galans esprits.

DORANTE.

Puisqu'il faut mettre au jour le secret de mon âme,
J'opine du bonnet, & je suis pour Madame.

ZÉLAN.

Et vous, belle Amarante, opinez, s'il vous plaît.

AMARANTE.

Vous l'avez condamnée, & je suis votre arrêt.

ZÉLAN.

Céliante, je crois, le suivra tout de même.

CÉLIANTE.

Non pas, Monsieur, non pas: votre erreur est extrême;
Je ne vois point par où l'on la peut condamner;
Et, quoiqu'elle ait failli, je lui veux pardonner.

ZÉLAN.

Nous voilà mi-partis, c'est à vous, Dorimène,
Ou de lui faire grace, ou d'ordonner sa peine.

DORIMÈNE.

Le sort me jette ici dans un grand embarras;
Elle a bien des beautés, des grâces, des appas;
Son mérite éclatant sçait charmer la tristesse,
Chacun s'y divertit, l'on y rit, l'on s'y presse:
Mais, pour ne rien omettre au fait d'un tel procès,
Doit-elle pas rougir d'un si fameux succès,
Quand, par une fortune infâme & malheureuse,
Elle met en honneur la farce scandaleuse?
Je lui pardonnerois un tel emportement,
Si je lui voyois l'art de railler finement,
Et si, d'un voile adroit l'ordure enveloppée,
La pudeur se voyoit heureusement trompée:

Mais la voir surpasser, sous un sexe emprunté,
L'impudente soubrette, & le page effronté,
Et vouloir devant nous faire l'honnête femme!
Ne devrions-nous pas la traiter comme infâme,
Pour avoir en public dépouillé sa pudeur,
D'un sexe si charmant, l'appanage & l'honneur;
Et par un feu public punir son impudence?
Mais, si vous m'en croyez, penchons vers la clémence.
Ordonnons par pitié, pour raison de ses faits,
Qu'elle entre au cabinet, & n'en sorte jamais;
Et c'est, à mon avis, le moins qu'on puisse faire.

ZÉLAN.

Condamnés aux dépens; j'ai gagné mon affaire.

UN PAGE.

Dorinde est arrivée.

DORIMÈNE.

Allons la recevoir;
Et réciproquement donnons-nous le bon soir.

FIN.

L'ÉCOLE DES JALOUX,

OU

LE COCU VOLONTAIRE;

COMÉDIE,

Jouée pour la première fois en 1664.

AUX COCUS.

MESSIEURS,

*Il s'est trouvé des auteurs qui ont dédié des pièces à quelques-uns de vous en particulier, mais je n'en sçais point qui vous en ayent dédié à tous en général; c'est pourquoi je vous dédie celle-ci. Peut-être que cette entreprise vous surprendra dans un homme qui n'est pas de votre corps, & que quelqu'un de vous dira que je devois laisser ce soin aux auteurs qui en sont; mais quoi qu'il en soit, s'il est vrai, comme on le dit, que le cocuage & la jalousie ayent un si grand rapport ensemble, qu'il soit presqu'impossible d'être jaloux sans être cocu, ni cocu sans être jaloux, je crois que je ne puis mieux faire que de dédier l'*ÉCOLE DES JALOUX *aux cocus, puisque les uns & les autres y prendront quelque part. La mode m'a semblé trop commune & trop ordinaire, de ne choisir qu'une personne pour la dédicace d'une pièce; car enfin tout l'avantage qu'on en peut tirer, est*

un remercîment, & quelques exemplaires que fait vendre à l'Imprimeur la vanité de la personne à qui l'on dédie, ou quelques autres que la considération ou la qualité de cette même personne fait acheter à ses amis particuliers. Mais, MESSIEURS, en vous dédiant ce livre, je suis assuré, quant aux exemplaires, que, si chacun de vous en achete un, le Libraire sera riche à jamais; & que, si le quart de ce que vous êtes me fait des remercîmens, j'ai des complimens à recevoir pour plus de six mois. Je ne doute pas, MESSIEURS, que vous ne préfériez la douceur de dire que l'on vous a dédié un livre, au scrupule d'avouer que vous êtes cocus. Le mal n'est pas si grand que quelques-uns se l'imaginent. Votre compagnie est illustre: l'on y trouve des gens de toutes les professions, & quand vous auriez quelque chagrin d'en être, vous trouverez dans cette piéce un homme qui vous en consolera par ces vers, si vous y faites réflexion.

Les cornes sont en règne; & tant de gens en ont,
Qu'on peut, sans s'alarmer, devenir ce qu'ils sont.
De cette marchandise un chacun s'accommode;
Et l'on est toujours bien, quand on est à la mode.

Mais enfin si quelque Critique vient à la traverse, me dire que je me trompe dans mon calcul; que, quoique le nombre des cocus soit grand, il ne s'en trouve point qui se vante de l'être;

que

que cette piéce ne trouvera perſonne qui avoue qu'elle lui ſoit dédiée, & qu'ainſi le profit du Libraire & des complimens ſur leſquels je fais mon compte, ne ſont pas trop bien aſſurés : Je lui répondrai, que ſi vous n'en achetez, d'autres en acheteront pour vous, & qu'il ſe trouvera peut-être des galans aſſez obligeans pour montrer cette piéce avec quelques autres à vos illuſtres moitiés, qu'ils s'en divertiront avec elles, & qu'ils feront concevoir à vos femmes que vous leur êtes infiniment obligés, puiſqu'elles ſont cauſe que l'on vous dédie des livres. Je ne ſçais ſi un volume ſi petit flattera aſſez votre ambition pour vous obliger à l'avouer ; mais, MESSIEURS, afin de le groſſir, ſi quelqu'un de vous me veut donner une liſte des autres, je crois qu'en l'ajoutant à ceci, j'en ferai faire un volume fort agréable & fort ample ; & pour ne vous pas donner la peine de demander mon nom à perſonne, en cas que vous vouliez m'accorder ce que je vous demande, celui qui vous dédie ce livre, eſt avec tout le reſpect que l'on vous doit,

MESSIEURS,

Votre ſerviteur,

A. I. MONTFLEURY.

ACTEURS.

D. CARLOS.

SANTILLANE.

LÉONOR, femme de Santillane.

DOM LOPE, cousin de Santillane.

BÉATRIX, suivante de Léonor.

GUSMAN,
FABRICE,
ALPHONSE,
} valets de D. Carlos.

La Scène est à Cadix.

L'ÉCOLE DES JALOUX, OU LE COCU VOLONTAIRE. COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, BÉATRIX.

LÉONOR.

AH! ne m'en parle plus; dans l'état où je suis,
Béatrix, rien ne peut soulager mes ennuis.

BÉATRIX.

Quoi! l'hymen d'une sœur qui doit être pourvue
D'un mari gouverneur, le plaisir de sa vue,

Ni celui de revoir votre pays natal,
Ne ſçauroient adoucir l'excès de votre mal?

LÉONOR.

Apprends....

BÉATRIX.

Hé bien? apprends, que faut-il que j'apprenne?

LÉONOR.

Que l'hymen de ma ſœur n'adoucit pas ma peine;
Car tu ſçais que mon père, à mon bonheur fatal,
M'a donné pour époux un jaloux, un brutal,
Qui, pour me faire mieux épier à toute heure,
Ici chez un couſin a choiſi ſa demeure;
Que je n'oſe en ſortir de peur que ſon courroux
N'augmente par l'effort de ſes ſoupçons jaloux.

BÉATRIX.

Il craint de Dom Carlos la flamme mal éteinte.

LÉONOR.

Cette flamme lui doit donner fort peu de crainte;
Je ne l'aimai jamais, & je ſçais qu'un époux....

BÉATRIX.

Si le ciel m'avoit fait la femme d'un jaloux....

LÉONOR.

Hé bien! que ferois-tu, quand des heures entières?...

BÉATRIX.

Ah! je lui taillerois, ma foi, bien des croupières;
Et ſi ſa ſotte humeur me gênoit tant ſoit peu,
Je l'en ferois changer, ou nous verrions beau jeu.
Madame, je le vois; s'il m'avoit entendue,

Ce seroit à ce coup que je serois perdue.
Son cousin l'accompagne.

SCÈNE II.

SANTILLANE, D. LOPE, LÉONOR, BÉATRIX.

D. LOPE.

A Ne rien déguiser.....

BÉATRIX.

Fuyons dans votre chambre, & laissons les jaser.

SCÈNE III.

SANTILLANE, D. LOPE.

SANTILLANE.

COusin, sans compliment, souffrez que je respire,
Car je sçais mieux que vous ce que vous voulez dire;
Vous voulez m'assurer que je suis maître ici,
Et que rien ne m'y doit donner aucun souci;
Que je dois ordonner chez vous en votre place;
Que vous êtes ravi d'envisager ma face;

Que, pour me régaler, vous n'épargnerez rien;
Qu'enfin je ſuis le maître; & je le ſçais fort bien.
Que ces raiſonnemens faſſent donc place à d'autres.

D. LOPE.

Ne nous direz-vous point quels deſſeins ſont les vôtres,
Et quel ſecret motif vous amène à Cadix?

SANTILLANE.

Que tous les amoureux y fuſſent-ils maudits,
Puiſque ce ſeul motif m'a fait faire un voyage
Qui plaît fort à ma femme, à moi peu, dont j'enrage!
Car ici les galans, cher couſin, entre nous,
Sont des objets fâcheux pour des maris jaloux,
Et je l'aimerois mieux renfermée au village.

D. LOPE.

Comment donc! & qui peut vous donner de l'ombrage?

SANTILLANE.

Vous ſçavez qu'autrefois le Gouverneur d'ici,
Non encor Gouverneur, eut l'eſprit en ſouci
Pour notre chère épouſe, & qu'à ſon préjudice,
Le père étant pour moi, j'en eus bonne juſtice.
Depuis le père mort, Carlos, fait Gouverneur,
Veut que l'hymen le joigne à notre belle-ſœur;
Pour me faire enrager, il s'eſt mis dans la tête,
Qu'il falloit que tous deux nous fuſſions de la fête,
Et par tant de couriers m'a fait perſécuter,
Qu'à la fin me voilà.

D. LOPE.

Vous pouviez l'éviter.

SANTILLANE.

Ma femme ſur ce point, couſin, (mais bouche cloſe)

A ſi bien raiſonné, qu'elle a gagné ſa cauſe;
Mais je lui garde bonne, &, l'hymen accompli,
Je lui ferai bien-tôt reprendre le bon pli,
En la faiſant d'abord déloger ſans trompette.

D. LOPE.

Mais, couſin, crains-tu point qu'une telle retraite
Ne ſente ſon jaloux? Il faudroit quelque temps
Cacher mieux les effets de ces bas mouvemens;
Diſſimule, crois-moi: la choſe te regarde;
Laiſſe-la quelques jours....

SANTILLANE.

Diable, que je n'ai garde!
Si je la laiſſe un jour, je veux être berné.
Je m'en irai, couſin, cet hymen terminé,
De peur qu'à coquetter ſon eſprit peu contraire,
Ne reſpirât un air pour nous peu ſalutaire,
Et qu'un plus long ſéjour ne fît germer mon front.

D. LOPE.

C'eſt être peu ſenſé que craindre un tel affront;
Il ſe faut raſſurer, Léonor eſt trop ſage,
Elle n'ignore pas à quoi l'hymen l'engage.

SANTILLANE.

Non, couſin: mais.... ſouvent... vous ſçavez.... qu'en effet
L'ocaſion.... Enfin, je ſerai ſatisfait....
Qui ne le ſera pas, pourra prendre des cartes.

D. LOPE.

Hé bien! n'en parlons plus; mais avant que tu partes,
Nous aurons bien le temps de pourvoir....

SANTILLANE.

A propos,
Ma femme, ce me ſemble, eſt long-temps en repos.

Je la veux appeller, car mon humeur jalouſe
Commence à s'alarmer. Holà, hò, notre épouſe!

SCÈNE IV.

SANTILLANE, LÉONOR, D. LOPE.

LÉONOR.

QUe vous plaît-il?

SANTILLANE.

Vous voir.

LÉONOR.

Il faudroit voir ma ſœur,
Et viſiter auſſi Monſieur le Gouverneur.

SANTILLANE.

Le Gouverneur? Nenni. Séparez-les d'enſemble:
Vous avez l'appétit bien ouvert, ce me ſemble;
D'accord pour votre ſœur, il faut la viſiter;
Mais pour le Gouverneur, vous pouvez décompter.

LÉONOR.

Puiſqu'il aime ma ſœur, quel deſſein vous oblige
A refuſer?....

SANTILLANE.

Tant-pis.

LÉONOR.

Tant-pis?

SANTILLANE.

Tant-pis, vous dis-je;
Car votre sang a fait tant d'effort sur son cœur,
Qu'aimant avec excès & l'une & l'autre sœur,
Il seroit volontiers de vous & de la vôtre,
Sa maitresse de l'une, & sa femme de l'autre;
Et quand cela seroit, il n'aura pas les gants;
Il n'est pas le premier.

LÉONOR.

Mais enfin, à mon sens,
Le rang de Gouverneur....

SANTILLANE.

Hé bien! qu'il se gouverne;
Mais, si vous l'allez voir, je veux que l'on me berne.

LÉONOR.

Mais si ce Gouverneur, qui de mille faveurs
A comblé vos desirs....

SANTILLANE.

Ah! que de Gouverneurs!
Esprit à gouverner, moins aisé qu'une mule,
Votre raisonnement me tourne en ridicule,
Et me fait à mon nez passer pour un oison;
Pour vous décoquetter, rentrez dans la maison.
(*En montrant son mouchoir & ses moustaches.*)
Tous ces brimborions ne sont pas nécessaires.

SCÈNE V.

D. LOPE, SANTILLANE.

D. LOPE.

COusin....

SANTILLANE.

Mon Dieu! cousin, chacun sçait ses affaires;
Voyez-vous! la rusée, avec son Gouverneur!

D. LOPE.

En cette qualité l'on lui doit cet honneur.

SANTILLANE.

Ma femme, à mon avis, ne doit rien à personne.

SCÈNE VI.

SANTILLANE, D. LOPE, GUSMAN.

GUSMAN.

MOnsieur, étant chargé de l'ordre que me donne
Mon maître Dom Carlos, je viens en sûreté
M'informer de l'état....

SANTILLANE.

(*Bas.*) Fort bien, de ma santé.
Je craignois qu'il n'allât me parler de ma femme.

GUSMAN.

Il vous baise les mains, Monsieur; &, pour Madame,
Dom Carlos m'a chargé de prendre même soin.

SANTILLANE.

Diable! ce Dom Carlos sent les gens de bien loin.
Elle se porte bien, fort à notre service;
(*Bas.*)
Le maudit embarras!

GUSMAN, *bas.*

(*Haut.*) Ah! le plaisant caprice!
Monsieur le Gouverneur se flatte de l'espoir
De vous loger tous deux, ou du moins de vous voir.
Il meurt d'impatience, & tout l'éclat qui brille
Dans les yeux....

SANTILLANE.

Serviteur, nous sommes en famille;
Et nous sommes fort bien. Monsieur le Gouverneur
Pourra sçavoir de vous qu'il nous fait trop d'honneur;
Qu'il nous fasse avertir le jour du mariage,
Que nous irons tous deux lui rendre notre hommage,
Et que sur son hymen l'ayant bien hommagé,
Le lendemain pour nous sera jour de congé;
Que je l'en avertis, de peur de le surprendre.

GUSMAN.

Mais, Monsieur....

SANTILLANE.

Mais, allez, vous le faites attendre;

GUSMAN.

L'ordre que j'ai, Monsieur....

SANTILLANE.

Que de raisonnemens!

GUSMAN.

Mais vous pouvez donner du moins quelques momens
A son impatience, après l'avoir causée;
Ou Madame pourroit....

SANTILLANE.

Elle est indisposée
Pour jusqu'à ce jour-là.

GUSMAN.

Son mal, en la quittant,
Lui permettra plutôt.

SANTILLANE.

Elle en a pour autant;
Je vous la garantis jusqu'à ce jour malade,
Je la connois fort bien.

GUSMAN, *bas.*

(*Haut.*) La plaisante incartade!
Monsieur le Gouverneur prendra bien-tôt le soin
De venir pour la voir.

SANTILLANE.

Il n'en est pas besoin:
Dites-lui qu'il ne doit pas en prendre la peine,
Qu'elle seroit trop grande, & qu'elle seroit vaine.
Son mal, pour la quitter, ne veut que du repos,
(*Bas.*)
Ah! le fâcheux agent!

GUSMAN.

Monsieur, encor deux mots;

SANTILLANE.

Rentrons, je sois pendu si j'en dis davantage.
Serviteur.

SCÈNE VII.

GUSMAN, seul.

AH, morbleu! le plaisant personnage!

SCÈNE VIII.

D. CARLOS, GUSMAN.

D. CARLOS.

HÉ bien? qu'a fait Gusman?

GUSMAN.

Je viens de visiter
Notre fou, par régal il m'a pensé frotter;
D'abord que j'ai voulu lui parler de sa femme,
J'ai vu dedans ses yeux le trouble de son âme;
Et cet esprit brutal, après mon compliment,
En disant serviteur, m'a quitté brusquement.

D. CARLOS.

Sa manière d'agir me paroît fort blâmable,
Et je veux faire effort pour le rendre traitable;
Presque son allié, je puis, sans l'irriter,
Condamner sa manie, & je dois le porter
A vivre avec honneur, du moins en apparence;
De peur qu'on ne blâmât une telle alliance.
Que je plains Léonor d'avoir pris ce brutal!

GUSMAN.

Je vous disois tantôt un remède à son mal;
On peut s'en divertir, & le mettre en usage.
L'on sçait qu'il n'a jamais sorti de son village,
Qu'il a l'esprit épais, & que sous le soleil
Il seroit mal-aisé de trouver son pareil;
Cette pièce, Monsieur....

D. CARLOS.

Est un peu trop piquante.
Il est vrai, Santillane a l'humeur fort choquante,
Il la mérite bien; mais enfin un tel tour
Passeroit pour l'effet de mon premier amour,
Et je dois sur ce point prendre quelque mesure.

GUSMAN.

Croyez-vous que jamais il sçache cette injure?
Je vous promets, Monsieur, de conduire si bien
L'intrigue, que jamais ce fat n'en saura rien;
Il lui faut proposer sur mer la promenade,
Et me laisser le soin de cette mascarade.
Depuis peu sur les Turcs ayant pris un vaisseau,
On peut se régaler d'un spectacle si beau;
Et des Turcs pris dedans il est aisé de prendre
Les habits.....

D. CARLOS.

Mais s'il sçait que j'ai fait entreprendre?...

GUSMAN.

S'il en ſçait jamais rien, que, pour comble d'ennui...;

D. CARLOS.

Avant qu'en venir là, je veux parler à lui;
Et ſi je n'y fais rien, je conſens qu'on lui faſſe
Le tour que tu m'as dit.

GUSMAN.

Souvenez-vous, de grâce,
De propoſer ſur mer....

D. CARLOS.

Je m'en ſouviendrai bien;
Sors, je vais lui parler, & je n'oublierai rien.
Holà !

SCÈNE IX.

D. CARLOS, SANTILLANE.

SANTILLANE, *paſſant ſa tête au travers de la porte.*

Voyons qui heurte.

D. CARLOS, *l'appercevant, va l'embraſſer.*

Ah! Monſieur, quelle joie !

SANTILLANE, *l'embraſſant.*

(*Bas.*)

Monſieur.... Le Gouverneur! qui diable me l'envoie?

(*Il tire la porte sur lui.*)

Dans un logis d'emprunt, & dedans l'embarras,
De venir vous asseoir je ne vous presse pas;
Sans cela je pourrois vous offrir une chaise.

D. CARLOS.

Ici nous serons mieux.

SANTILLANE.

Et bien plus à notre aise;
Personne pour le moins ne nous interrompra.

(*Ils se couvrent.*)

Puisque vous le voulez, en jase qui voudra.

D. CARLOS, *bas.*

Cet homme est insensé, recevoir à la porte
Un homme comme moi! Mais passons, il n'importe.

SANTILLANE.

Hé bien? que dit le cœur du beau-frère futur?

D. CARLOS.

Que je suis tout à vous.

SANTILLANE.

Vraiment j'en suis bien sûr.

D. CARLOS.

Et que je suis ravi qu'une heureuse alliance
Unisse nos maisons & nos cœurs.

SANTILLANE.

Je le pense;
Votre visage long est de bonne amitié,
Je vous en aime mieux, beau-frère, de moitié;
Car je puis bien ainsi vous nommer par avance.

D. CARLOS.

(*Bas.*)
Fort bien. Pour le berner, soyons d'intelligence.
(*Haut.*)
Il faut que vous voyiez notre port, nos vaisseaux;
L'adresse & l'union de mille matelots;
Et qu'avec Léonor éloigné de la rade,
Vous goûtiez le plaisir de cette promenade.

SANTILLANE.

Et vous?

D. CARLOS.

Pendant ce temps je prendrai le loisir
De donner ordre ici....

SANTILLANE.

Vous nous faites plaisir.
Léonor pourra bien s'y divertir quelqu'heure,
J'y consens. Le beau-frère est brave homme, ou je meure;
Je vous jure, cette offre a de quoi me charmer:
Car aussi-bien jamais je ne fus sur la mer.
Je ne sçais ce que c'est que port, vaisseau, ni rade,
Et j'aurai du plaisir à cette promenade;
Mais pour quand revenir, s'il vous plaît?

D. CARLOS.

Vers le soir,
Où je crois que j'aurai le plaisir de vous voir,
Afin de vous offrir une amitié fidelle,
Constante à cause de....

SANTILLANE, *bas.*

De lui pour l'amour d'elle.

(*Haut.*)

Je vous ſuis obligé ; mais enfin entre amis
Tous ces grands complimens devroient être bannis.
Vivons en liberté, beau-frère, & ſans contrainte.

D. CARLOS.

Ce que je vous vais être ayant banni ma crainte,
Je veux bien, entre nous, vous dire, à cœur ouvert,
Qu'une bizarre humeur vous fait tort & vous perd,
Et que pour Léonor votre eſprit trop ſévère....

SANTILLANE.

(*Bas.*)

Léonor? Voyez-vous de quoi diable il s'ingère !

D. CARLOS.

Se porte à des tranſports bien peu dignes de vous!
Avec tant de vertu....

SANTILLANE, *à part.*

Voyez qu'il y va doux !

D. CARLOS.

Entretenir l'amour par des marques de haîne,
C'eſt avoir trop d'eſprit à ſe donner la gêne ;
Croyez-moi, quel que ſoit le mal dont on ſe plaint,
Dès qu'on craint de ſouffrir, on ſouffre ce qu'on craint.
Vous ne répondez rien ?

SANTILLANE.

C'eſt que je vous écoute.

D. CARLOS.

Ne m'avouerez-vous pas qu'il faudroit....

SANTILLANE.

Oui, sans doute.
Je vois fort bien par-là comme il vous les faudroit;
Mais cependant pour nous il faut charrier droit:
Nous n'aimons pas à voir verser notre voiture.

D. CARLOS.

Il faut que sur ce point votre esprit se rassûre,
Et quoique l'amitié vous réponde du mien,
Je ne puis m'empêcher de vous dire....

SANTILLANE.

Fort bien!
Vous aimeriez sans doute un mari plus commode;
Vous cherchez les endroits où l'on vit à la mode,
Beau frère, & dans lesquels, après avoir fait choix,
Il ne faut que siffler & remuer les doigts.
Vous en riez?

D. CARLOS.

Je ris.

SANTILLANE.

Il ne faut point tant rire;
Vous ne gagnez pas trop.

D. CARLOS.

Je veux encor vous dire
Que, si sur ses plaisirs vous la laissiez choisir,
Vous en seriez....

SANTILLANE.

Mais tel n'est pas notre plaisir.

D. CARLOS.

Hé bien! n'en parlons plus, Monsieur, je me retire;

Je vais vous envoyer Gusman pour vous conduire ;
Je vous le garantis dans un moment ici:
Je prends congé de vous.

SANTILLANE.

Et moi de vous aussi.

SCÈNE X.

SANTILLANE, seul.

JE donne de bon cœur tout fâcheux pédagogue
Aux diables. Écoutez-le avec son dialogue !
Ne faut-il point vouloir tout ce que Monsieur veut?
Ah, morbleu ! si j'osois dire, sauve qui peut,
Et gagner le pays avant son mariage,
Qu'il seroit attrapé ! mais je n'ôse, j'enrage.
Je voudrois bien sçavoir si, par cette leçon,
Ce qu'il m'est venu dire, est tout de sa façon ;
Si ce beau discoureur, ce diseur de harangue,
Pour s'assurer d'un cœur, ne prêtoit point sa langue ;
Et si, dans ce discours de si bonne amitié,
Notre chère Moitié n'étoit point de moitié.
Ah, si je le sçavois !... Mais cette crainte est vaine ;
Il n'a pu lui parler.... Mais si, prenant la peine
D'envoyer un billet à ce blondin charmant,
Elle avoit mendié.... C'est elle assurément ;
C'est elle, oui, c'est un tour de cette bonne dame.
Ah, morbleu ! falloit-il me charger d'une femme ?
De mon corps ce jour-là j'étois bien empêché :
Mais puisqu'à son sujet on m'a si bien prêché,
Je m'en vais la payer en semblable monnoie.
Holà.

SCÈNE XI.

SANTILLANE, BÉATRIX.

BÉATRIX, *en dedans.*

QUi heurte ?

SANTILLANE.

Moi.

BÉATRIX, *sortant.*

Bon ! voici rabat-joie.

SANTILLANE.

Où donc eſt Léonor ?

BÉATRIX.

Monſieur, elle eſt là-haut.

SANTILLANE.

Qu'elle vienne. Ah ! je vais la prôner comme il faut.

SCÈNE XII.

SANTILLANE, LÉONOR, BÉATRIX.

LÉONOR.

JE venois....

SANTILLANE.

C'eſt donc vous, faiſeuſe de conquête ?

LÉONOR.

Quoi ?

SANTILLANE.

(*A Béatrix.*)
Paix. Vous, détalons; j'aime le tête-à-tête.

SCÈNE XIII.

LÉONOR, SANTILLANE.

LÉONOR, *bas, se tournant de l'autre côté.*

IL a perdu l'esprit, & je ne comprends rien.

SANTILLANE, *lui prenant la tête & la tournant de son côté.*

Faites-nous bonne mine, & nous la vendez bien.....
Là, tournez le nez. Bon. C'est donc vous, notre épouse,
Qui nous faites dauber sur notre humeur jalouse,
Et dont le sot esprit, avide de jaser,
Nous fait passer pour dupe, & pédagogiser?

LÉONOR.

Moi?

SANTILLANE.

Non? Le Gouverneur, sur nous ravi de mordre,
Sur ce chapitre-là n'a pas reçu votre ordre,
Et pour vous obliger n'a pas fait son devoir?
Qu'en dites-vous?

LÉONOR.

Je dis.....

SANTILLANE.

Là, sans vous émouvoir,

Cependant qu'en ce lieu vous n'avez guère affaire,
Par forme d'entretien, contez-moi ce myſtère.
Eſt-ce votre ordre exprès, ou l'éclat de vos yeux,
Qui l'a rendu pour nous pédagogue amoureux?
Eſt-ce par un poulet, ou par une poulette,
Que vous avez gueuſé la leçon qu'il m'a faite,
Madame la cauſeuſe?

LÉONOR.

Apprenez.

SANTILLANE.

Taiſez-vous;
Et redoutez l'effet de mon juſte courroux.

LÉONOR.

Si vous ne m'écoutez, je dois peu mettre en doute...

SANTILLANE.

Quoi! vous voulez jaſer? Jaſez, je vous écoute.

LÉONOR.

Quel indigne ſoupçon vous fait me condamner?
Ai-je vu Dom Carlos, pour lui pouvoir donner
L'ordre dont vous parlez? Ai-je paſſé la porte?
Et, ſi deſſus ce point ſa leçon vous tranſporte,
En dois-je être accuſée? Avez-vous des valets
Que l'on m'ait vu dreſſer à porter des poulets?
Si contre vos ſoupçons ces preuves ſont petites...

SANTILLANE.

Ah! que vous en ſçavez bien plus que vous n'en dites!
Mais qu'après mon retour je ſois eſtropié,

Si

Si je ne vous fais pas marcher sur le bon pié;
Que de mon nez on fasse un grénier à nazarde,
Si mieux que deux Argus moi seul je ne vous garde,
Et si vous n'en avez quelques mauvaises nuits.
Cependant voyez voir là-dedans si j'y suis;
Vous m'échauffez le sang. Revenez, je me moque.

LÉONOR.

Vous me faites entrer?

SANTILLANE.

C'est que je m'équivoque.
J'attends ici quelqu'un, vous attendrez aussi.
(*A part.*)
Si ce maudit maraud ne vient.... Mais le voici.

SCÈNE XIV.

SANTILLANE, LÉONOR, GUSMAN.

GUSMAN.

MOnsieur, tout est tout prêt.

SANTILLANE, *à Léonor.*

Vîte, qu'on fasse Gilles;

LÉONOR.

Quel est donc le dessein?

SANTILLANE.

O discours inutiles!

LÉONOR.

Où voulez-vous aller?

SANTILLANE.

Sur la mer à pied sec.

(*A Guſman.*) (*A Léonor.*)

Marche, nous te ſuivons. Allons, Caquet-bon-bec.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. CARLOS.

Tout flatte mon deſſein, & rien en apparence
Ne peut avec raiſon trahir mon eſpérance.
Santillane eſt parti, qui doit être bien loin.
Si.... Mais il faut prévoir chaque choſe au beſoin.
Dom Lope, ſon couſin, peut troubler ce myſtère;
Il faut, le prévenant, l'obliger à ſe taire.
Holà!

SCÈNE II.

D. CARLOS, D. LOPE.

D. LOPE.

Serois-je bien utile à Dom Carlos? A-t-il beſoin?...

D. CARLOS.

Je vais vous l'apprendre en deux mots.

Santillane eſt jaloux, ſon humeur eſt bizarre,
Et vous ſçavez enfin qu'un père trop avare
Donna pour un époux à ſa fille un brutal,
Dont le fâcheux eſprit ſe trouve ſans égal.
Pour les mettre tous deux en bonne intelligence,
Et n'être pas blâmé d'être dans l'alliance
D'un fou que la raiſon ne ſçauroit adoucir,
Je tâche à le guérir, &, pour y réuſſir,
Je ſais faire un remède à cette maladie,
D'un tour....

D. LOPE.

Comment?

D. CARLOS.

Qui vaut mieux qu'une comédie,
Il eſt aſſez galant & bien imaginé:
A vous en divertir vous êtes deſtiné;
Mais il faut le ſecret.

D. LOPE.

Ho! quelle eſt cette adreſſe?
Vous ſçavez ſi pour vous Dom Lope s'intéreſſe.

D. CARLOS.

Après avoir en vain fait effort ſur ſon cœur,
Pour guérir ſon eſprit de ſa jalouſe humeur,
J'ai cru qu'un peu de peur feroit plus ſur ſon âme;
De ſorte qu'allant voir Santillane & ſa femme,
Je les ai diſpoſés à s'aller divertir
Sur mer: à ce deſſein je les ai fait partir,
Leur faiſant un plaiſir de cette promenade.
Un vaiſſeau dans le port, & l'autre vers la rade,
Sont les préparatifs qu'on a faits pour ceci.

D. LOPE.

Mais enfin Léonor devoit ſçavoir auſſi

Que ce n'eſt qu'à deſſein....

D. CARLOS.

De peur de la ſurprendre,
Par les ſoins de Guſman elle doit tout apprendre;
Le tour eſt innocent, elle l'approuvera
Sans doute; &, s'il faut feindre, elle y conſentira.

SCÈNE III.

D. CARLOS, D. LOPE, GUSMAN.

D. CARLOS.

HÉ bien, Guſman?

GUSMAN, *bas, à D. Carlos.*

Monſieur, le ciel nous favoriſe.

D. CARLOS.

Parle haut.

GUSMAN.

Tout, Monſieur, flatte notre entrepriſe;
Tout nous rit: notre fou ne ſe peut conſoler;
Dans un petit moment vous l'entendrez parler.

D. LOPE.

Comment?

GUSMAN.

S'étant défait de ſon humeur jalouſe,
Il s'eſt dans le vaiſſeau mis avec ſon épouſe:

Je m'y mets avec eux, & j'instruits Léonor.
Du tour elle m'accuse & s'emporte d'abord ;
Néanmoins cette Belle, approuvant ce mystère ;
Pour en voir le succès, a promis de se taire.
Au son des instrumens on a quitté le bord ;
Déja notre vaisseau se voyoit hors du port,
Quand l'autre, plein de Turcs pour cette mascarade,
A donné le signal par une canonade.
D'abord les matelots, qui s'entendoient bien tous,
Ont dit : tout est perdu, le grand Turc vient à nous.
Monsieur, ont-ils crié, songez à cette guerre.
Santillane effrayé crioit, *à terre, à terre.*
Faisant les empressés, ils s'en divertissoient ;
Plus il s'égosilloit, & moins ils en faisoient.
Six grands coups de canon sans boulets pleins de poudre,
Ont, pour notre jaloux, été six coups de foudre ;
Qui, se croyant pour lors mortellement blessé,
Est tombé sur le nez, & se l'est tout cassé.
On a fait de nouveau ronfler l'artillerie ;
Lui, voyant que cela passoit la raillerie,
Par la peur de la mort s'est si fort alarmé,
Qu'après quelques momens il est tombé pâmé.
On s'accroche & ce fou revient à lui, se tâte,
Lorsqu'il voit près de lui vingt Turcs faits à la hâte,
Qui, de l'autre vaisseau nouvellement sortis,
Saisissent Léonor, en jettant de grands cris ;
Santillane enragé se met d'abord à braire,
S'arrache les cheveux, pleure, se désespère,
Lorsque six de ces Turcs pour le mettre en repos
Dans un endroit obscur, l'ont chargé sur leur dos,
De peur qu'il ne pût voir où l'on l'alloit conduire.
Pour lors, nous avons tous fait débauche de rire,
Tant qu'arrivés au port comme un colin-maillard,
On a bandé ses yeux. Le tour est-il gaillard ?
Du plus proche jardin on a fait sa retraite

Chez Dom Pédre....

D. LOPE.

Mais ſi cette tête mal faite
Peut ſçavoir.....

GUSMAN.

Le brutal eſt ſi fort étonné,
Qu'il ne ſçaura jamais où l'on l'aura mené.

D. CARLOS.

Hé bien! qu'en ferons-nous? Ne faut-il pas....

GUSMAN

Fabrice,
Et quatre autres feints Turcs ſecondent l'artifice,
Et dès qu'il reprendra quelque peu de vigueur,
Diront qu'il faut l'aller mener au Grand-Seigneur.
C'eſt-là que je l'attends, ſi vous voulez bien rire:
Au jardin de Pédro cachez-vous ſans rien dire,
Et là vous jugerez ſi jamais Grand-goſier....

D. LOPE.

Quel plaiſir aurons-nous de l'entendre crier?

GUSMAN.

Allez au rendez-vous, je me charge du reſte.

D. CARLOS.

Allons, Dom Lope.

D. LOPE.

Allons.

SCÈNE IV.

SANTILLANE, *FABRICE*, Valets en Turcs.

(*On lève une toile, derrière laquelle paroît un jardin, & Santillane couché sur un gazon, & gardé par des valets habillés à la Turque.*)

FABRICE.

LEvez-vous.

SANTILLANE.

Que la peste
Puisse crever le ventre à quiconque m'a mis,
Fût-ce du Gouverneur, dans l'état où je suis.
(*Les Valets se mettent à rire.*)
En quel lieu sommes-nous? Rire sans me répondre?
Godenots que l'enfer puisse à jamais confondre,
Si j'étois....

FABRICE.

Ce langage est pour eux de l'Hébreu:
Mais le Grand-Turc & moi nous l'entendons un peu.

SANTILLANE.

Me connois-tu bien, toi, qui fais le raisonnable?

FABRICE.

Vous êtes un captif du Grand-Turc.

SANTILLANE.

Du grand diable,
Qui te puiſſe emporter, maudit traître! & je ſuis....

FABRICE.

Dedans Conſtantinople.

SANTILLANE.

Eſt-ce loin de Cadix?

FABRICE.

Que vous importe-t-il où ce ſoit?

SANTILLANE.

Que m'importe?
A votre avis, Pays; & ma femme?

FABRICE.

Elle eſt morte.

SANTILLANE.

Elle eſt morte! ah, j'enrage! ah, que ſi je pouvois
Venger ſa mort ſur vous!

FABRICE.

C'eſt que je me moquois:
Elle eſt en bonne main ici.

SANTILLANE.

Maudits corſaires,
Vous avez entre vous partagé comme freres?
Et chacun en a pris? Vous riez, égrillards!
Ah, morbleu! que ces Turcs ſont de maudits paillards!
Pourquoi ſortir auſſi de mes premieres bornes?
Falloit-il juſqu'ici venir chercher des cornes?
Et, cocu pour cocu, ne valoit-il pas mieux

L'être dans mon pays, que de l'être en ces lieux?
Pourquoi, morbleu! pourquoi m'attirer cette affaire?
Pourquoi diable venir où je n'avois que faire?
Pourquoi prendre une femme, & me laisser mener
Par le nez comme un sot? Pourquoi me promener
Sur mer, où j'ai perdu liberté, femme & joie?
Pourquoi de ces faquins venir être la proie?
Et pourquoi m'exposer, étant maître de moi,
A raisonner dessus le pourquoi du pourquoi?

FABRICE.

Si vous étiez tout seul, vous seriez fort à plaindre.
Mais, étant marié, vous n'avez rien à craindre;
Votre femme est jolie, &, comme son époux,
Vous aurez des amis qui parleront pour vous.
Qu'elle soit enjouée, & vous un peu commode,
Vous allez devenir tous deux fort à la mode;
Vous aurez des amis, vous aurez des présens;
Vous aurez près du Turc de secrets partisans;
Vous verrez le grand monde & ferez bonne chère;
Et pourrez vous vanter de ne dépenser guère.
Vous pourrez mêmement, vous voyant en crédit,
Dauber sur les cocus, si le cœur vous en dit,
Les désigner si bien que par-tout on les nomme,
En rire & les montrer au doigt comme un autre homme.

SANTILLANE.

Puis-je pas sans cela faire rire de ceux?....

FABRICE.

L'on n'en riroit pas tant, si vous n'étiez comme eux.

SANTILLANE.

Avez-vous bien-tôt fait?

FABRICE.

Il faut encore attendre:
Ici dans un moment le Grand-Turc doit se rendre:

SANTILLANE.

Et qu'il s'y rende ou non, je n'ai que faire à lui.

FABRICE.

C'est de lui que dépend votre vie aujourd'hui,
Et c'est pour recevoir son ordre ou sa défense,
Que l'on vous fait attendre ici. Mais il s'avance.

SCÈNE V.

SANTILLANE ; GUSMAN, déguisé en Turc; *FABRICE*, Valets.

D. LOPE & CARLOS, en une entrée.

FABRICE, *saluant Gusman.*

VOilà votre butin.

GUSMAN.

Quoi! ce n'est que cela?

SANTILLANE, *à Fabrice, bas.*

Quoi! c'est là le Grand-Turc?

FABRICE.

Lui-même.

SANTILLANE.

Ce l'eſt-là ?
De l'air qu'on en parloit dedans le pays nôtre,
Je croyois le Grand-Turc deux fois plus grand qu'un autre.
(*Bas.*)
La peſte ! le Grand-Turc eſt un ſot animal.

GUSMAN.

Voilà par Mahomet un bon original,
Où diable a-t-on pêché cette ſotte figure ?
Quel es-tu ?

SANTILLANE.

Je ne ſçais.

GUSMAN.

Tu ne ſçais ?

SANTILLANE.

Je vous jure
Que la peur a ſi fort troublé tous mes eſprits,
Que je ne penſe pas bien ſçavoir qui je ſuis.

GUSMAN.

Mais tu ſçais bien ton nom ?

SANTILLANE.

Je le crois.

GUSMAN.

On te nomme ?

SANTILLANE.

Santillane.

GUSMAN.

Fort bien. Ton métier?

SANTILLANE.

Gentilhomme.

GUSMAN, *après avoir ri quelque temps.*

Combien en ton pays gagne-t-on bien par jour
A faire ce métier?

SANTILLANE, *à part.*

Le lourdaud!

GUSMAN.

Es-tu sourd?

SANTILLANE.

Cinq ou six merles blancs.

GUSMAN.

Comment, en ma présence
Vous faites le railleur? Pour en tirer vengeance,
Biradam sourk dermak galera gourdini.

SANTILLANE, *à Fabrice.*

Que vous dit-il?

FABRICE.

Il veut que vous soyez puni.

SANTILLANE.

Encor, que vous dit-il? Qu'il paroît en colère!

FABRICE.

Il dit que promptement on vous mène en galère;
A grands coups de gourdin.

SANTILLANE, *se mettant à genoux.*

Je l'entendois fort bien.
Ah! Monsieur le Grand-Turc, que l'on n'en fasse rien;
Et dessus quelque point que l'on me questionne,
Je suis prêt à répondre.

GUSMAN.

Hé bien! je lui pardonne.
N'es-tu point marié?

SANTILLANE.

Je l'étois encor hier,
Je ne sçais si vos gens peuvent démarier;
Mais depuis qu'ils m'ont pris, par un malheur étrange,
Il me semble toujours que le front me demange,
Je me trouve tout autre à présent, & je crois
Que je suis devenu plus grand de deux grands doigts.

GUSMAN.

Ta femme est prise aussi?

FABRICE.

Seigneur, elle est gardée
Dans un grand pavillon au bout de cette allée.

GUSMAN.

Qu'on la fasse venir.

SANTILLANE.

Ah! je tremble de peur.

GUSMAN.

Est-elle belle?

SANTILLANE.

(*Bas.*)
Non. J'enrage de bon cœur.

GUSMAN.

Jeune ?

SANTILLANE.

Non.

GUSMAN.

Vieille ?

SANTILLANE.

Non.

GUSMAN.

C'eſt-à-dire capable
De donner de l'amour.

SANTILLANE, *bas.*

Que je ſuis miſérable !

GUSMAN.

Réponds donc.

SANTILLANE.

A-peu-près.

GUSMAN.

Nous en dirons deux mots
A ce que je préyois.

D. CARLOS, *dans une entrée.*

Le plaiſant fou !

D. LOPE, *dans l'entrée.*

Carlos ;
Vous découvrirez tout, ſi l'on vous entend rire.

GUSMAN.

A-t-elle de l'esprit?

SANTILLANE.

Je ne sçaurois qu'en dire,
Je ne m'y connois pas.

GUSMAN.

Nous aurons le plaisir,
Puisque nous l'allons voir, d'en juger à loisir.

SANTILLANE.

Elle n'est que passable, elle vient.

SCÈNE VI.

SANTILLANE, LÉONOR, GUSMAN, FABRICE, Valets Turcs.

D. CARLOS & D. LOPE, dans une entrée.

GUSMAN.

Comment diable
Comment diable! passable! elle est incomparable.
Cascadraga lek bruk sem bulmek soch varé.

SANTILLANE, *à Fabrice.*

Que diable dit-il là?

FABRICE.

Qu'elle est fort à son gré,
Qu'il s'en veut divertir.

SANTILLANE.

Ah! la maudite engeance!

FABRICE.

Taiſez-vous: s'il ſçavoit où va votre inſolence....

GUSMAN.

Ho! Baſſas, deux fauteuils; ma Belle, aſſeyons-nous.
(*A Santillane.*)
Si tu nous interromps, on te rouera de coups;
Mettons-nous ſans façon. Vous êtes attriſtée
De vous voir près de moi, mais dans peu....

SANTILLANE, *à part.*

L'effrontée
Se met auprès de lui, comme il dit, ſans façon.

GUSMAN.

Je veux vous régaler d'une bonne leçon.
Vous avez l'œil fripon, la mine un peu coquette,
La bouche bien fendue, & la gorge bien faite,
Le teint aſſez uni, le poil aſſez blondin,
Les pieds fort bien tournés, le geſte aſſez badin,
L'air fort eſcarbillard, & les mains aſſez blanches,
Et ſi je m'y connois, vous avez peu de hanches,
Le nez.... vous le cachez avec votre éventail,
Allez, je vous promets place dans mon ſérail.

SANTILLANE.

Dans ſon ſérail! O dieux! quel coup pour Santillane!

GUSMAN.

On vous appellera la gaillarde ſultane.
Fort ſouvent en quartier, & même avant ce ſoir;
Quoi qu'il puiſſe arriver, vous aurez le mouchoir.

SANTILLANE.

Le mouchoir!

D. CARLOS, *dans l'entrée.*

Je ne puis plus m'empêcher de rire.

GUSMAN.

Sçavez-vous ce que c'eſt, lourdaud?

SANTILLANE.

Non.

GUSMAN.

C'eſt-à-dire,
Le ſignal précédent du nocturne plaiſir.

LÉONOR.

Il faut ſur cet eſpoir régler votre deſir.
Je dois à mon époux être toujours fidelle.
(*Se tournant un peu vers lui.*)
Et, quoiqu'il ſoit captif, je ne puis....

SANTILLANE, *à part.*

Ira-t-elle?
Voyez qu'elle a de peine à ſe tourner vers moi.

GUSMAN.

Parlez, ô maître fat! vous raiſonnez, je croi.

SANTILLANE.

(*Bas.*)
Vous me pardonnerez. Je n'oſerois rien dire.

GUSMAN.

Vous me préférez donc ce maſque de Satyre?

SANTILLANE.

Sans doute elle fera comme elle vous le dit.

GUSMAN, *lui jettant son Turban.*

Taisez-vous, gros butord, pied-plat, causeur maudit;
Original parfait d'un gibier de galère.
(*Léonor se veut lever; il la repousse sur son siége.*)
Vous voulez.... Attendez. Il m'a mis en colère.
Vous voulez devant moi vous mêler de parler!
Quelqu'un!

FABRICE.

Seigneur!

GUSMAN.

Allons, qu'on me fasse empaller
Cette boule de chair, & promptement.

LÉONOR.

De grâce,
Révoquez la rigueur d'une telle menace.

GUSMAN, *bas.*

Faites bien la pleureuse, & m'en priez bien fort.

LÉONOR.

Je cesserai de vivre au moment de sa mort.
De grâce, en ma faveur.....

GUSMAN.

Hé bien! je lui pardonne.
(*A Santillane, en allant ramasser son Turban.*)
Et deux, souviens-t-en bien; je te la garde bonne.
(*A Léonor.*)
Nous nous parlons de loin, approchons-nous plus près;
Je veux vous cajoler un peu sur nouveaux frais.

Il faut que les Beautés chez vous soient bien communes,
Puisqu'à de tels faquins on borne leurs fortunes.

LÉONOR.

Mon père l'a choisi.

GUSMAN.

C'étoit un franc badaud.

LÉONOR.

Vous pourriez mieux parler.

GUSMAN.

J'en parle comme il faut.
Donner à tel lourdaud femme si peu lourdaude.
Ma foi, c'est avoir l'âme honnêtement badaude.
Santillane !

SANTILLANE.

Hem !

GUSMAN.

De-çà, par un arrêt tout neuf,
Prononcé de mon chef, je vous déclare veuf,
Faisant dès à-présent défense très-expresse,
A vous, époux défunt de la Grande-Turquesse,
D'en être à l'avenir ni triste ni marri,
Ni de vous en jamais qualifier mari,
A peine de vous voir raser votre perruque,
Et de vous régaler d'une charge d'eunuque.

SANTILLANE.

O dieux ! quel coup de foudre, & quel ordre mortel !
Quel arrêt !

GUSMAN.

Il est court ; mais il est sans appel ;

Vous pouvez là-dessus bien faire votre compte.

SANTILLANE.

A la fin, à la fin, la rage me surmonte.
Quoi! me démarier! Qui diable vous enjoint
De nous ôter un corps à notre corps conjoint?
Faut-il, pour assurer tes plaisirs & ton faste,
Que ton emportement rende son mari chaste?
Et n'est-ce pas assez de m'ôter tout mon bien,
Sans me mettre en état de n'être bon à rien?
Ah! maudit godenot, chien de Turc, nez de singe,
Fagot emmaillotté de guenillons sans linge,
Plutôt....

GUSMAN.

Vous blasphêmez! Qu'on m'ôte ce faquin.

FABRICE.

Allons.

SANTILLANE.

Attendez.

FABRICE.

Non; vous résistez en vain.

LÉONOR, *à Gusman, bas.*

Mais si, pour l'arrêter....

GUSMAN.

Non; laissez-le conduire.

SCÈNE VII.

LÉONOR, D. CARLOS, D. LOPE, GUSMAN.

D. CARLOS.

J'Ai bien eu de la peine à m'empêcher de rire.

D. LOPE.

J'ai bien eu de la peine à m'en tenir auſſi.

LÉONOR.

Vous avez tout ouï?

D. CARLOS.

Nous étions près d'ici.

LÉONOR.

A vous dire le vrai, la raillerie eſt forte,
Et je ne croyois pas qu'elle fût de la ſorte;
Mais ſi je l'avois ſçu, je n'aurois pas ſouffert
Qu'elle eût été ſi loin.

GUSMAN.

Nous étions pris ſans verd.
Madame, s'il vous plaît, ne faites pas la bête.
Si vous alliez jaſer, vous troubleriez la fête.

D. CARLOS.

Ah! Madame, perdez un ſcrupule ſi vain;
Votre intérêt tout ſeul a formé ce deſſein,

Ce tour a mis un peu de crainte dans ſon âme;
Mais ſon couſin l'a ſçu, qui l'approuve.

D. LOPE.

Oui, Madame;
Le repos, qui par là vous peut être rendu,
Fait voir qu'à le jouer on n'aura rien perdu.

LÉONOR.

Mais, juſqu'où peut aller la douleur qui l'accable?

GUSMAN.

Je vous le garantis demain fort raiſonnable,
Et, s'il eſt de ſix mois ni fâcheux ni jaloux,
Je conſens de bon cœur qu'on me donne cent coups.

LÉONOR.

Hé bien! juſqu'à demain je conſens de me taire.

GUSMAN.

Laiſſez-moi juſques-là conduire ce myſtère.

LÉONOR.

Puis-je pas voir ma ſœur, puiſque l'occaſion...?

D. CARLOS.

Oui, Madame; &, de plus, ſi vous le trouvez bon,
Nous vous y conduirons.

LÉONOR.

Allons.

D. CARLOS, *à Guſman.*

En notre abſence;
Que l'autre....

GUSMAN.

En enrageant qu'il prenne patience;

Monsieur; je pousserai l'intrigue jusqu'au bout:
Ne vous mêlez de rien, j'aurai bien soin de tout.

SCÈNE VIII.

GUSMAN, Valets.

IL faut garder ce fou cette nuit toute entière:
Mais je crois qu'il est temps de faire sa litière;
Le jour décline, allons, & jusqu'à son retour,
A la santé du Turc nous boirons tour-à-tour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSMAN, avec ſes habits ordinaires de valet.

Nous avons, par ma foi, vuidé mainte bouteille ;
Je réponds du Grand-Turc, il ſe porte à merveille,
Et nous nous ſommes tous, pour dégraiſſer nos dents,
De blanc & de clairet chamarré le dedans.
Santillane a fort bien payé ſa bien-venue,
La ſanté du Grand-Turc s'eſt & bue & rebue;
Mais auſſi je me porte.... Il faut ſonger à nous.
Mon maitre va venir pour voir notre jaloux.
Je vais, pour m'ébaudir, prendre turban & veſte;
Mais Santillanne vient, il m'a vu; male-peſte!
Tout eſt perdu.

SCÈNE II.

SANTILLANE, GUSMAN.

SANTILLANE.

Gusman.

GUSMAN, *faisant le pleureur.*

Ah, Monsieur! que d'ennuis!

SANTILLANE.

Comment?

GUSMAN.

Avecque vous, n'ai-je pas été pris
(*Bas.*)
Je me tiens fort heureux si le fort me délivre.

SANTILLANE.

Voyez, diroit-on pas que ce faquin est ivre?
Il parle entre ses dents, & ne m'écoute pas.

GUSMAN.

C'est, Monsieur, voyez-vous! que dans cet embarras,
Lorsque sur son malheur un homme moralise,
De la même façon que l'air se subtilise,
Tout de même les maux tant passés que présens....
Ah, Monsieur! que ces Turcs sont de diables de gens!

SANTILLANE.

Oui, sur-tout ce Grand-Turc.

GUSMAN.

C'eſt un vrai nez de ſinge,
Un fagot entouré de guenillons ſans linge.

SANTILLANE.

Je lui diſois tantôt.

GUSMAN.

Et vous faiſiez fort bien;

SANTILLANE.

N'eſt-il pas vrai qu'il a la mine d'un vaurien?

GUSMAN.

C'eſt le plus grand faquin, Monſieur, qui ſoit au monde.
Mais je le vois venir, ma peine eſt ſans ſeconde.

SANTILLANE, *l'arrêtant par le bras.*

Point, point; la peur t'aveugle, & fait.....

GUSMAN.

Tout eſt perdu,
Monſieur; ſur ma parole il a tout entendu.

SANTILLANE.

Écoute.

GUSMAN.

Puiſqu'enfin je vous ſuis néceſſaire,
Raiſonnons de bon ſens, & ne raiſonnons guere.

SANTILLANE.

Sçais-tu que le Grand-Turc, devenu mon rival,
Prétend que je renonce au lien conjugal,

A peine de me faire abréger ma perruque,
Et de me régaler d'une charge d'eunuque?

GUSMAN.

Monsieur, je l'apperçois, je vous l'avois bien dit.
(*Tandis que Santillane se tourne, il s'enfuit.*)

SCÈNE III.

SANTILLANE, seul.

Où donc? Je ne vois rien. Que veut-il dire? Il fuit,
Il me quitte, & j'ai beau chercher dans chaque allée
Pour tâcher de sçavoir où ma femme est allée,
Je n'y vois que des troncs, de qui les bras fourchus
Étendent sur mon chef ce que j'y crains le plus.
Hélas! de mes plaisirs la douceur sans seconde,
A bien passé dans peu; mais ainsi va le monde,
La fortune a sa roue & se moque de nous,
Tantôt l'un est dessus, tantôt l'autre est dessous,
C'est en vain que l'on veut la tourner à sa guise,
On sçait mal-aisément quand son tour favorise;
Mais je crois, nous voyant exposés à ses coups,
Que Léonor & moi sommes tous deux dessous.
Peut-être que ma femme, au moment que je crie,
Apprend comme l'on fait des cocus en Turquie.
Et n'est-il pas égal dans ce fatal moment,
D'être sot à la Turque, ou de l'être autrement?
Mais je suis seul; ma garde est encore assoupie;
Si je pouvois danser un branle de sortie?
Et tirer doucement mon épingle du jeu;
Mais quitter Léonor!.... Oui-dà, voyons un peu;

De crainte que des morts je n'augmente le nombre....
Peste ! je vois un Turc qui me sert toujours d'ombre,
Il suit par-tout mes pas.

SCÈNE IV.

SANTILLANE, FABRICE.

SANTILLANE.

PEut-on vous demander...?

FABRICE.

Non; car je ne sçais rien du tout que vous garder.

SANTILLANE.

Je me passerois bien d'un gardien semblable,
De me garder tout seul ne suis-je plus capable?
Je me suis jusqu'ici fort bien gardé sans vous:

FABRICE.

L'ordre que nous avons.....

SANTILLANE.

Mais, enfin, entre nous,
Ma femme plaît toujours au Turc?

FABRICE.

Belle demande!

SANTILLANE.

Quand il n'en voudra plus, du moins qu'il me la rende.
Il me l'aura séduite, & de plus je crains bien....

FABRICE.

Voyez le grand malheur!

SANTILLANE.

Non-dà; cela n'eſt rien!

FABRICE.

Sans doute votre femme eſt de belle défaite,
Ici par ſon moyen votre fortune eſt faite;
Le Grand-Turc, à mon ſens, vous fait beaucoup d'honneur,
D'emprunter votre femme.

SANTILLANE.

Ah! le ſot harangueur!

FABRICE.

Croyez-moi, parmi nous c'eſt une gloire extrême.
Une femme ſouvent ſe prête d'elle-même;
On n'en a ni plaiſir ni profit qu'à demi.
Il vaut mieux la prêter & s'en faire un ami.

SANTILLANE.

Votre amour pour les ſots ſe fait aſſez connoître;
Si vous ne l'êtes pas, vous devriez bien l'être.

FABRICE.

J'apperçois le Grand-Turc.

SCÈNE V.

SANTILLANE, FABRICE, GUSMAN, Valets.

D. CARLOS, D. LOPE ET LÉONOR, dans une entrée.

GUSMAN.

QUe diſiez-vous de nous?
Entretenant tantôt un faquin comme vous,
N'avez-vous pas tous deux gloſé ſur notre trogne?
N'avez-vous pas....

SANTILLANE.

Moi? Non.

GUSMAN.

Vous êtes un ivrogne,
Vous en avez menti.

SANTILLANE, *bas.*

Ma foi, tout eſt perdu:
Guſman me l'a bien dit, il a tout entendu.
(*Haut.*)
Pardonnez à l'effet d'un peu de jalouſie,
Qui depuis mon hymen brouille ma fantaiſie;
Je n'aurois pas ôſé, ſi je n'étois jaloux,
Gloſer ſur votre mine & parler contre vous.

GUSMAN.

Toi, jaloux ! ah, parbleu ! je veux que ma puiſſance....

SANTILLANE.

Si je l'étois à faux, je prendrois patience ;
Mais ma femme....

GUSMAN.

A propos, je n'ai pu juſqu'ici
L'obliger à finir mon amoureux ſouci ;
En vain pour la toucher j'ai fait tout mon poſſible,
Toujours à mon amour je la trouve inſenſible ;
Et cela me déplaît, apprivoiſe-la moi.
Qu'on la faſſe venir.

SANTILLANE.

Moi ?

GUSMAN.

Toi.

SANTILLANE.

Moi ?

GUSMAN.

Toi, toi, toi.

SANTILLANE.

Hélas ! fut-il jamais malheur égal au nôtre !
Quoi donc ! apprivoiſer ma femme pour un autre,
Et du Grand-Turc pour elle approuvant les deſirs,
Devenir l'intendant de leurs ſecrets plaiſirs !
Quoi ! par une rigueur ſans exemple & ſans bornes,
Il faut prêter ma main pour me planter des cornes,
Et qu'après que ma femme en honneur a vécu,
J'aille la ſupplier de me faire cocu !

Encor si je l'étois sans en être coupable ;
Je pourrois me vanter d'avoir plus d'un semblable ;
Car sans chercher plus loin des exemples meilleurs ;
Je crois qu'il est des sots ici tout comme ailleurs ;
Mais ce qui fait le mal que vous voyez paroître,
C'est qu'il faut qu'il m'en coûte un compliment pour l'être.

GUSMAN.

Mic moluc mok sin croch.

SANTILLANE, *à Fabrice.*

Que jargonne-t-il tant ?
Que vous dit-il encor ?

FABRICE.

Qu'on vous pende en sortant,
Si vous n'y faites rien.

SANTILLANE.

Comment diable, me pendre !

GUSMAN.

Oui, prépare-toi bien, car je veux tout entendre.

SANTILLANE.

Hélas ! que lui dirai-je ?

SCÈNE VI.

SANTILLANE, *LÉONOR*, *GUSMAN*, *FABRICE*, Valets.

D. LOPE ET D. CARLOS, dans une entrée.

LÉONOR, *à Guſman.*

Accablée en ſecret....

SANTILLANE.

Venez çà, c'eſt pour nous que la fête ſe fait.
Ah, Léonor!

LÉONOR.

D'où vient tant de trouble & de crainte?

SANTILLANE.

Vous êtes trop farouche, & l'on m'en a fait plainte.
Qu'il n'en ſoit plus parlé, c'eſt aſſez réſiſter;
Le Grand-Turc eſt brave homme, il le faut contenter.
(*Bas.*)
Ah! morbleu! quel tourment!

LÉONOR.

Mon honneur ſe hazarde....

SANTILLANE.

L'honneur eſt un vieux fou qu'à préſent on nazarde,
Les cornes ſont en règne, & tant de gens en ont,
Qu'on peut, ſans s'alarmer, devenir ce qu'ils ſont;
De cette marchandiſe un chacun s'accommode.
Et l'on eſt toujours bien, quand on eſt à la mode.

LÉONOR.

Non, non; je ſouffrirai mille fois le trépas
Plutôt que conſentir.

SANTILLANE, *à part.*

La brave femme! hélas!
Je n'aurois jamais cru qu'elle eût été ſi ſage.

LÉONOR.

Quoi! vous-même, Monſieur, me tenir ce langage!

SANTILLANE.

Elle me perce l'âme & me fait enrager.

LÉONOR.

Quoi! perdre mon époux!

SANTILLANE.

Non; ce n'eſt qu'en changer,
Et ce n'eſt pas le perdre.

LÉONOR.

Ah! pour être fidelle....

SANTILLANE.

Crois-moi, pouponne, va, c'eſt une bagatelle.
Quand le nom de cocu paſſeroit pour affront,
J'en ai devant mes yeux qui m'en conſoleront.

LÉONOR.

Quoi donc ! tout le courroux que vous faisiez paroître,
Craignant....

SANTILLANE.

J'étois un sot de ne vouloir pas l'être.

LÉONOR.

Un tel discours enfin commence à m'irriter,
Et, malgré mon malheur, me force d'éclater :
Je veux que par ma mort ma vertu toute entière.....

SANTILLANE.

Je pourrois faire à moins une telle prière,
Il y va de la corde & du saut périlleux.

LÉONOR.

Vous courez ce danger, pourquoi ?

SANTILLANE.

Pour vos beaux yeux.

D. CARLOS, *dans l'entrée.*

Qu'il est embarrassé !

SANTILLANE.

Va, mon cœur, va, m'amie,
Fais ton mari cocu pour lui sauver la vie.
Si ce n'est par amour, du moins par charité,
De ce que tu me dois, fais libéralité.
Que la peur de la mort fait d'effet dans une âme !

LÉONOR.

Je pourrois me résoudre à ce commerce infâme !

SANTILLANE.

Oui; du moins il n'aura rien à me reprocher;
Car il me laisse vivre; il m'en coûte assez cher,
Puisqu'il faut, pour finir mon malheur & le vôtre,
Qu'une des deux moitiés aille en gage pour l'autre.

LÉONOR.

Et vous n'en auriez pas un déplaisir....

SANTILLANE.

Eh! non;
Morbleu du chien d'esprit de contradiction!

LÉONOR.

Mais enfin....

SANTILLANE.

Mais enfin je vois de part & d'autre;
Sans tous vos sots discours, qu'il y va bien du nôtre.
Tout ce qu'on peut sçavoir, je le sçais sur ce point;
Mais, quoi que vous disiez, je crois qu'il n'en est point
Qui n'aimassent bien mieux en pareille fortune,
Être cocus dix fois, que d'être pendus une.
Qu'ils aient raison ou non, je suis de leur avis.

LÉONOR.

Mais.....

SANTILLANE.

Mais enfin je veux que les miens soient suivis.

LÉONOR.

Ce coup qui me surprend....

SANTILLANE.

J'ai toujours ouï dire;

Qu'un homme de deux maux doit éviter le pire,
Et je crois, pour répondre à ce qui vous surprend,
Que prêter sa moitié ce n'est pas le plus grand,
Et quand ce le seroit, c'est le plus en usage.

LÉONOR.

Ah! quoique de ma foi mon époux me dégage,
Je ne puis consentir.

SANTILLANE.

Quoi donc! vous aimez mieux?...

GUSMAN.

Puisqu'il n'avance rien, qu'on l'ôte de mes yeux,
Qu'on le mène au gibet.

SANTILLANE.

Hélas! que l'on attende.
(*A Léonor.*)
Dites donc oui, morbleu! de peur qu'on ne me pende.

LÉONOR.

Ah! ne l'emmenez pas.

GUSMAN.

Qu'il dise encor deux mots.

FABRICE.

Seigneur, un envoyé d'un certain Dom Carlos,
Demande à vous parler.

GUSMAN.

Qu'il entre.

SANTILLANE.

Sur mon âme,
Vous verrez qu'il viendra pour racheter ma femme.

SCÈNE VII.

SANTILLANE, LÉONOR, GUSMAN, FABRICE, ALPHONSE, Valets.

D. LOPE ET D. CARLOS, dans l'entrée.

ALPHONSE.

SEigneur, je suis chargé de mettre entre vos mains
Cet écrit de Carlos.

GUSMAN.

Apprenons ses desseins.

Vous avez pris sur mer, par un coup téméraire,
Ma belle-sœur & mon beau-frère.
Dans un de mes vaisseaux qui s'éloignoit du bord,
Pour être contens l'un & l'autre,
Un vaisseau pris sur vous est encor dans ce port,
Renvoyez-moi le mien, si vous voulez le vôtre.

CARLOS.

SANTILLANE, *à part.*

Le brave homme !

GUSMAN.

Il eſt fier, ce petit Gouverneur.
Quoi ! c'eſt-là ſon beau-frère, & là ſa belle-ſœur ?
Ma foi, ſi ce Carlos reſſemble à ce viſage,
Soit dit ſans l'offenſer, c'eſt un ſot perſonnage.

ALPHONSE.

Seigneur, quelle réponſe ?

GUSMAN.

Attendez, mal-appris,
Pour ravoir le butin que ſur nous on a pris,
Délégué trop fâcheux, il faut donc lâcher priſe ?

ALPHONSE.

Oui.

GUSMAN.

Paſſe pour ce fat ; méchante marchandiſe
Se garde toujours trop. Mais quant à ſa moitié,
Qui va faire du Turc un objet de pitié,
Quant à cet œil frippon qui juſqu'au fond de l'âme ;
A grands coups de glaçons a relancé ma flâme,
Je voudrois la garder pour la ſultaniſer.

LÉONOR.

Hors mon époux, pour moi, tout eſt à mépriſer.
Plus vous auriez d'amour, plus vous verriez ma haîne.

GUSMAN.

Oui ?

LÉONOR.

Oui.

GUSMAN.

De détaler qu'on prenne donc la peine.
Fabrice, faites-les partir & promptement ;
Je vais dans mon ſérail m'ébaudir un moment.

(*Il ſort, & fait ſigne à Fabrice, en ſortant, de venir lui parler.*)

SANTILLANE.

Fabrice, pour partir, faut-il encore attendre ?

FABRICE.

Je vais ſçavoir ſon ordre, & je viens vous reprendre.

SCÈNE VIII.

SANTILLANE, LÉONOR, ALPHONSE.

ALPHONSE.

DE quelque grand péril étiez-vous menacé?

SANTILLANE.

Un quart-d'heure plus tard, ma foi, j'étois houſſé.
Ah! qu'on eſt malheureux, quand on eſt en Turquie!
Ma foi, je n'eus jamais tant de peur de ma vie.

ALPHONSE.

(*Bas.*)
Que vouloit-on de vous encor? Le plaiſant fou!

SANTILLANE.

L'on ne me vouloit rien que m'allonger le cou,
Je crois qu'après cela l'on eût tiré l'échelle.
Jamais homme, Monſieur, ne l'échappa ſi belle.
Mais l'hymen du beau-frère?

ALPHONSE.

Avant que de partir,
J'en ai vû les apprêts.

SANTILLANE, *à Léonor.*

Il faut t'y divertir.
De mes jaloux ſoupçons je prétends me défaire,
Je n'ai plus de deſſein que celui de te plaire;

Mignonette, je veux devenir bon mari.
De ma bizarre humeur je me sens bien guéri.
Oui, je veux te laisser vivre à ta fantaisie,
J'en aurai du plaisir, & point de jalousie:
Sa vertu m'est connue, & j'en suis convaincu.
Quoi, morbleu! la prier de me faire cocu,
Et de peur que cela ne me mette en colère,
Aimer mieux me voir pendre, & n'en vouloir rien faire!
Voilà ce qui s'appelle une femme de bien.

LÉONOR.

Je faisois mon devoir.

SANTILLANE.

Je veux faire le mien.

SCÈNE DERNIÈRE.

SANTILLANE, *LÉONOR*, *ALPHONSE*, *FABRICE*; *D. CARLOS*, *D. LOPE*, dans une entrée.

FABRICE, *à Dom Lope dans l'entrée.*

DEdans une heure ou deux Gusman vous le ramène.

(*A Santillane.*)

Si vous voulez partir, il faut prendre la peine....

SANTILLANE.

La peine ! cette peine a pour moi des appas.
Nos baise-mains au Turc.

FABRICE.

L'on n'y manquera pas.
S'il est quelque Critique en ce lieu, qu'il s'assûre
Que guérir un jaloux est une belle cure.

FIN.

LE GENTIL-HOMME DE BEAUCE,

COMÉDIE;

Donnée pour la premiere fois en 1670.

A LEURS ALTESSES SÉRÉNISSIMES

MESSEIGNEURS

LES PRINCES

DE BRUNSWICK ET DE LUNEBOURG.

MESSEIGNEURS,

Ne vous étonnez pas de l'hommage que le Gentil-homme de Beauce va rendre à vos ALTESSES SÉRÉNISSIMES ; ce campagnard eſt tellement fier du bonheur qu'il a eu de paroître aux yeux de notre grand Monarque, qu'il ne peut s'imaginer qu'il ſoit tout-à-fait indigne de paroître aux vôtres. Quelque ſoin que je prenne à l'en détourner, je me vois contraint de l'abandonner à ſon opiniâtreté ; & quelque réflexion que je faſſe ſur ſes défauts, je ne puis me diſpenſer de donner quelque choſe à mon zèle. Je me ſuis en vain efforcé de mettre devant ſes yeux tout ce qui le devoit intimider ; de lui dire qu'il

alloit s'exposer aux yeux de trois Princes si éclairés, si galans & accomplis, que l'ouvrage le plus parfait mériteroit à peine l'honneur de leur être offert; & que, si l'indulgence qu'on a eue pour lui à Paris, l'a fait trouver supportable, le juste discernement que V. A. S. sçavent faire de toutes choses, lui devoit faire perdre l'envie de sortir de son pays. Ces considérations l'auroient peut-être fait rentrer en lui-même, si les merveilles que la renommée publie ici de vous chaque jour, ne lui avoient donné autant de curiosité que d'étonnement. Il a sçu par sa voix que l'Allemagne a produit en V. A. S. trois Princes aussi illustres par leur mérite que considérables par leur rang; aussi redoutables par leur valeur, que glorieux par leurs victoires; aussi admirables par leur prudence, qu'étonnans par la vivacité de leur esprit; & aussi remarquables par leur magnificence qu'extraordinaires par leur générosité. Il a sçu que la bonté vous est aussi naturelle que la justice, & n'a pu s'imaginer que la facilité que vous avez à connoître les défauts, détruise en V. A. S. le penchant qu'elles ont à les excuser. Voilà le digne sujet de son empressement, voilà ce qui peut justifier sa hardiesse; & j'ôse dire, sans la vouloir autoriser, que la curiosité n'est pas tout-à-fait blâmable, quand elle est aussi-bien fondée. En effet, MESSEIGNEURS, ce n'est qu'en votre seule Cour où la nature, prodigue de héros, fait voir en trois illustres frères, trois Princes dont l'union

& les vertus éclatantes donnent de l'admiration à tout le reſte du monde: ce n'eſt qu'en V. A. S. que le ciel a doué trois Freres de tout ce qui peut rendre trois Princes également parfaits, & ce n'eſt qu'à chacun de vous ſeuls en particulier, à qui le ciel a donné deux Princes & deux Héros pour frères. Je ſçais bien que je me pouvois empêcher d'avoir part à la témérité du provincial que je vous offre, que je lui pouvois refuſer mon aveu, & que, ſi ſon bonheur le conduiſoit en Allemagne, je le pouvois laiſſer aller, en vagabond, en une Cour où ſes défauts ne peuvent avoir que vos bontés pour aſyle: mais, ſi la raiſon me le conſeilloit, ma reconnoiſſance n'a pu s'y réſoudre, & les bienfaits que vous avez tous ſi généreuſement répandus ſur une partie de nôtre famille, vous ont tellement acquis l'autre, que j'aime mieux vous faire un préſent ſi peu digne de vous, que de ne pas publier par-tout la paſſion reſpectueuſe avec laquelle je ſuis,

DE VOS ALTESSES SÉRÉNISSIMES,

MESSEIGNEURS,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

MONTFLEURY.

ACTEURS.

M. DE COURTEVILLE, gentil-homme Beauceron, amoureux de Climène.

CLIMÈNE.

LÉANDRE, amant de Climène.

LE BASQUE, valet de Léandre.

BÉATRIX, suivante de Climène.

UN GASCON.

MARTIN.

CHAMPAGNE, laquais de Climène.

La Scène est à Paris dans une salle chez Climène.

LE GENTIL-HOMME DE BEAUCE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLIMÈNE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

QUoi! vous épouseriez ce cousin? Ce magot
Supplanteroit Léandre, & vous ne direz mot?
Ce pied-plat qui se plaint habits, souliers & chausse;
En un mot, ce bourru gentil-homme de Beauce,

Parce qu'il a du bien, croit ce cœur destiné,
Au seigneur campagnard d'un hameau ruiné;
Qu'à le suivre en province une fille s'engage?
Ma foi, c'est pour son nez; qu'il aille en son village
Compter ses poulets-d'Inde, & qu'il nous laisse en paix.

CLIMÈNE.

Ma mère, dans son bien, a trouvé tant d'attraits,
Qu'elle veut de mon cœur forcer la répugnance;
Et lui, pour m'épouser, n'attend qu'une dispense,
Étant logé chez nous....

BÉATRIX.

Il est vrai qu'il est bon.
Il est ici venu débarquer sans façon,
Et depuis, empaumant notre mère éternelle,
Il fait dans la maison le maître bien plus qu'elle;
Car souvent, pour un rien, il nous menace tous,
Ou de mettre dehors, ou de donner cent coups.
Lorsque je me remets son burlesque visage,
Sa monture, son train, & tout son équipage,
Et l'air dont ce mâtin vous vint sauter au cou,
Je ne puis m'empêcher d'en rire tout mon saoû.

CLIMÈNE.

Il s'est fait habiller.

BÉATRIX.

Oui: mais ce lunatique
Avec son habit neuf sent sa médaille antique;
Son tailleur avec lui pensa perdre l'esprit,
Quand il le fit venir; & touchant cet habit,
Ce bourru, mépriſant ses avis & les nôtres,
N'a pas voulu qu'en rien il fût semblable aux autres;
Il dit que ses ayeux étoient ainsi vétus,

Et qu'il veut imiter leur mode & leurs vertus.
A propos, dites-moi, Madame, je vous prie....

CLIMÈNE.

Quoi ?

BÉATRIX.

Quand prétendez-vous tirer la loterie ?
Vous disiez....

CLIMÈNE.

Pas si-tôt.

BÉATRIX.

Et pourquoi ?

CLIMÈNE.

Pour raison.

BÉATRIX.

J'ai de voir mes billets grande démangaison.

CLIMÈNE.

Je le crois ; mais apprends, pour te voir satisfaite,
Pourquoi je la différe, & pourquoi je l'ai faite.
Depuis que, pour mes maux, ce cousin est chez nous,
Je n'ôsois voir personne, &, sous ce nom d'époux,
Il m'obsédoit par-tout ; &, pour voir compagnie,
J'ai, comme tu le vois, fait une loterie.
Tâche à trouver Léandre, anime son espoir,
Sous prétexte d'y mettre, il peut me venir voir ;
Qu'il mette un jour pour lui, le lendemain pour d'autres,
Et les soins de l'Amour seconderont les nôtres.

BÉATRIX.

Il est vrai qu'à l'aspect du cousin, vos amis

Ont en fort peu de temps déſerté le logis:
Car vous aviez toujours fort bonne compagnie;
Cela vous tient au cœur: mais, depuis leur ſortie,
N'avez-vous rien appris du pauvre chevalier,
D'Alcante, de Damon? Car pour le maltôtier,
Il eſt mort.

CLIMÈNE.

Je ſouffrois ces gens par bien-ſéance,
Et de Léandre ſeul je regrette l'abſence.

BÉATRIX.

Si vous la regrettez, j'y perds beaucoup auſſi.
Le Baſque, ſon valet, n'ôſe venir ici;
Je l'aimois, & je ſçais qu'il m'aime avec tendreſſe.

CLIMÈNE.

Dis-lui, ſi tu le vois, qu'avec un peu d'adreſſe.....

BÉATRIX.

J'y ſuis intéreſſée, & dirai ce qu'il faut.

SCÈNE II.

CLIMÈNE, BÉATRIX, LE GASCON.

LE GASCON.

HOlà, quelqu'un, laquais! faut-il monter en haut?
Perſonne ne répond.

BÉATRIX.

J'entends quelqu'un qui crie.

Que vous plaît-il, Monsieur?

LE GASCON.

Eh! donc; la loterie? J'apporte de l'argent.

BÉATRIX.

Pour combien de billets?

LE GASCON.

Pour douze; mais où sont vos gens ou vos valets?
Qui donne ces billets, seroit-ce quelque femme?

BÉATRIX.

Non; c'est le précepteur du frère de Madame.

LE GASCON.

Il s'appelle?

BÉATRIX.

Martin.

LE GASCON.

Habile?

BÉATRIX.

Pas tant sot.

LE GASCON.

Je voudrois qu'il m'apprît à gagner un gros lot.
Je m'en suis déja fait pour cinquante pistoles,
Dieu me damne! & je dis ceci sans hyperboles;
J'avois trente billets chez Madame du Bois,
Chez Monsieur du Buisson, j'en avois vingt & trois.
J'en avois douze chez Madame la Fontaine,
Chez Monsieur de la Vigne encore autre douzaine:
J'ai pris tous billets blancs, il faut voir jusqu'au bout.

CLIMÈNE.

Vous êtes malheureux en loterie.

LE GASCON.

En tout;
Si, pour m'indemniſer, j'étois heureux en Belles,
Je m'en conſolerois.

CLIMÈNE.

Vous ſont-elles cruelles?

LE GASCON.

Il ne tiendra qu'à vous de m'apprendre que non.
Vous riez! Vous voyez que je ſuis ſans façon.
Tous nous autres Gaſcons ſommes francs.

CLIMÈNE.

Je l'avoue.

LE GASCON.

Loin de nous en blâmer, un chacun nous en loue.
Vos lots ſeront-ils gros?

SCÈNE III.

LE GASCON, LE BEAUCERON, CLIMÈNE, BÉATRIX.

LE BEAUCERON, *à part.*

QUel eſt cet éveillé?

LE GASCON.

Votre fonds eſt-il grand?

LE BEAUCERON, *à part.*

Le drôle eſt *familier.*

BÉATRIX.

Oui, juſques à préſent le fonds en eſt paſſable;
Beaucoup de gens ont mis, & la ſomme eſt notable:
Mais comme à la tirer on n'eſt pas encor prêt;
Il peut avec le temps être plus grand qu'il n'eſt.
Pour la fidélité.....

LE GASCON.

Je connois bien Madame,
Je ſuis votre voiſin, & j'y mettrois mon âme,
Si ſon cœur me pouvoit venir pour un gros lot.

LE BEAUCERON, *à part.*

Ils jaſeront toujours, ſi je ne leur dis mot.

BÉATRIX, *à Climène.*

Voici votre cousin, & vous aurez l'aubade.

LE GASCON, *l'embrassant.*

Ah! Monsieur.

LE BEAUCERON.

Eh morbleu! d'où vient donc l'embrassade?
La peste vous étouffe avec votre jargon!

LE GASCON.

Monsieur de Courteville.....

LE BEAUCERON.

Il est vrai, c'est mon nom.

LE GASCON, *l'embrassant.*

Vous ne connoissez plus vos amis?

LE BEAUCERON.

Et de grâce,
Laissez-moi prendre haleine, & vous revoir en face;
Voulez-vous m'étouffer, enfin je vous connois.

LE GASCON.

Sans doute.

LE BEAUCERON.

Et depuis quand?

LE GASCON.

Depuis plus de dix mois.
Vous êtes Beauceron volontiers?

LE BEAUCERON.

(*Bas.*) Je le pense.
C'est un galant qui cherche à faire connoissance.

LE GASCON.

J'étois (& vous m'allez connoître assurément)
Capitaine, & Major, dans certain Régiment,
Qui passa l'an dernier dedans votre village.

LE BEAUCERON.

(*A part.*)
Ah! oui. Les grands frippons!

LE GASCON.

On fit quelque ravage
J'en demeure d'accord: mais je fus des premiers.....

LE BEAUCERON.

Vous êtes donc, Monsieur, de ces aventuriers;
De ces âmes de feu, de poudre & de salpêtre;
De ces gens avec qui chez soi l'on n'est point maître,
Qui ne suivez en tout que votre passion,
Et qui voulez par-tout être à discrétion;
Dont l'esprit emporté comme vôtre regarde
Du noble campagnard la femme campagnarde;
Qui, vous apprivoisant dès la seconde fois,
Mettez effrontément un honneur aux abois,
N'employez tous vos soins qu'à gâter un ménage,
Et n'êtes point content que le mari n'enrage?

LE GASCON.

Épargnez vos amis.

LE BEAUCERON.

Apprenez que je suis
Ennemi capital de semblables amis;
Mais, enfin, dites-nous quel motif vous amène?

LE GASCON.

Je viens pour des billets, &, rencontrant Climène,
J'ai pris occasion....

LE BEAUCERON.

C'eſt donc aſſez jaſer :
Qui vient pour des billets ne vient pas pour cauſer.

LE GASCON.

Morbleu ! j'aime le ſexe, & ma joie eſt extrême,
Quand je trouve....

LE BEAUCERON.

Tout doux !

LE GASCON.

Sçachez....

LE BEAUCERON.

Sçachez vous-même,
Si vous ne le ſçavez, que vous voyez, en nous,
Le couſin de Climène, & ſon futur époux ;
Que je me dois dans peu marier avec elle,
Et me voir Gouverneur de cette citadelle ;
Que je veux, pour briſer toute autre liaiſon,
Y mettre mon honneur bien-tôt en garniſon ;
Qu'étant noble, & Seigneur d'une aſſez belle terre,
Mon logement doit être exempt de gens de guerre ;
Et qu'enfin je prétends, en cette qualité,
Que je puis faire nargue à la majorité.

LE GASCON.

Suffit, je vous entends.

LE BEAUCERON.

C'eſt ce que je demande :
Cherchez fortune ailleurs.

LE GASCON.

La faute n'eſt pas grande.

Je le veux, c'eſt aſſez m'en dire ſur ce point;
Mais ce Monſieur Martin, il eſt là-haut, non point?

LE BEAUCERON.

Je le crois.

LE GASCON.

Près de lui je m'en vais donc me rendre;

LE BEAUCERON, *à Béatrix.*

Et par l'autre eſcalier qu'on le faſſe deſcendre.

SCÈNE IV.

LE BEAUCERON, CLIMÈNE.

LE BEAUCERON.

ENfin vous voulez donc, en tous lieux & toujours,
De votre humeur galante entretenir le cours;
Voir toujours près de vous quelque face choquante.
Pour moi, futur époux de femme trop galante;
Et que je trouve ici toujours, malgré ce rang,
Quelque nouveau tranſi qui m'échauffe le ſang;
Quelque diſeur de riens, de qui l'âme coquette
Sçache à brûle-pour-point tirer une fleurette;
Qui vous ſerre les mains, & qui, pour mes péchés,
Vous parle inceſſamment à quatre doigts du nez?

CLIMÈNE.

Comme je ſuis chez moi, je crois par bien-ſéance
Ne pouvoir me parer de quelque complaiſance,
Et principalement lorſque je vois des gens
De qui la mine & l'air exigent....

LE BEAUCERON.

Je prétends
Qu'on peut payer ces gens, malgré la bien-séance,
D'un adieu bien succint, & d'une révérence ;
Mais je vois ce que c'est, la Belle : vous aimez
Ces Messieurs à fracas, ces galans parfumés ;
Votre mondain esprit aime à voir de ces hôtes
Dont les bras chamarrés vous chamarrent les côtes ;
Et l'on est bien venu, lorsque l'on est paré
D'un point Vénitien ou manufacturé.
Moi, qui ne suis pas fait sur de pareils modèles....

CLIMÈNE.

Mais enfin....

LE BEAUCERON.

Mais enfin je sçais de vos nouvelles.

CLIMÈNE.

La loterie attire ici beaucoup de gens,
Et la porte doit être ouverte à tous venans ;
Et vous voyez s'il est aisé qu'on s'en défende.

LE BEAUCERON.

Il est vrai que jamais rage ne fut plus grande :
Oui, je crois qu'en effet le monde devient fou,
On se bat pour donner jusques au dernier sou ;
Je vois des gens très-courts d'argent & de ressource,
Qui viennent en fureur prostituer leur bourse,
Et s'empressent si fort, qu'ils semblent en effet
Apporter à serrer un larcin qu'ils ont fait.
J'en sçais qui ne sçauroient, outre toutes ces peines,
Payer un numéro sans jeûner trois semaines,
Qui, depuis le matin, dînant d'un peu d'espoir,
Leur argent à la main, attendent jusqu'au soir
Pour pouvoir emporter, sans se lasser d'attendre,

Un morceau de papier griffonné, qu'ils vont prendre
Chez des gens plus fins qu'eux, qu'ils croyent assez sots
Pour les gratifier bonnement de gros-lots:
A-t-on jamais parlé d'une telle folie?

CLIMÈNE.

Vous avez cependant imité leur manie:
Et pris quatre billets chez Oronte.

LE BEAUCERON.

D'accord;
Mais celle-là n'a point aux autres de rapport;
Et je m'en sçais bon gré, bien loin que je m'en blâme.
L'intérêt ne sçauroit toucher cette grande âme.
C'est pour un cœur si noble un sentiment trop bas;
Tout s'y fera dans l'ordre, & je n'en doute pas.

CLIMÈNE.

On peut ailleurs aussi....

LE BEAUCERON.

Votre erreur est extrême.

CLIMÈNE.

C'est votre sentiment pour mettre ailleurs de même.
Le peuple a ses raisons.

LE BEAUCERON.

Le peuple a ses raisons!
Eh! morbleu, que fait-on des petites-maisons?

CLIMÈNE.

C'est un lieu trop petit pour tous les foux de France.

LE BEAUCERON.

Ah! si sur le public j'avois quelque puissance

Qui m'en fît ménager le bien, ou l'intérêt,
Le peuple deviendroit plus ménager qu'il n'eſt,
Ou du moins....

CLIMÈNE.

Que feroit votre humeur prévoyante ?

LE BEAUCERON.

Moi ? Je mettrois l'argent de tous ces foux en rente,
Et je ferois donner au père, ou bien au fils,
De vingt ans en vingt ans, autant qu'ils auroient mis.

CLIMÈNE.

Cela ſeroit fort beau.

LE BEAUCERON.

Mais, dites-moi, de grâce :
Cet embarras eſt grand, n'en êtes-vous point laſſe ?
A chaque inſtant du jour un laquais effaré
Monte le nez caſſé, ſon habit déchiré :
Un autre ſans chapeau, peigné de bonne ſorte,
Nous vient dire en pleurant qu'on a forcé ſa porte ;
Les gens qui l'ont forcée entrent comme des foux ;
Et l'on diroit enfin à les voir courir tous,
Et faire chaque jour pareille violence,
Qu'ils auroient aux talons tous les Prévôts de France.

CLIMÈNE.

Mais j'y ſuis engagée, il faut voir juſqu'au bout,
Laiſſer paſſer la foule, & ſe réſoudre à tout.
Pourrois-je l'empêcher, enfin, quoi que je fiſſe ?

LE BEAUCERON.

Le beau doute !

CLIMÈNE.

Et comment ?

LE BEAUCERON.

Il faut avoir un Suiſſe;
Mettre en tête à ces gens un Hardaut ſans pitié,
Qui deſſus leur argent ſoit le premier payé.

CLIMÈNE.

C'eſt un autre embarras, il ſeroit néceſſaire....

BÉATRIX.

Madame, j'en ſçais un qui ſera votre affaire.

CLIMÈNE.

Où le prendre?

BÉATRIX.

Il demeure à vingt pas du logis;
Il eſt nouvellement venu de ſon pays;
On n'entend preſque rien de tout ce qu'il veut dire;
Il eſt ſi plaiſamment vétu, qu'il en fait rire:
Madame, il eſt mutin, parle fort ſon jargon,
Et n'entend, à le voir, ni rime ni raiſon:
Il frappe comme un ſourd, ne cherche qu'à ſe battre;
Il eſt fort comme deux, & méchant comme quatre;
Avec ſa mine froide, il a le ſang fort chaud.

LE BEAUCERON.

Bon, voilà juſtement le Suiſſe qu'il nous faut.

BÉATRIX.

Je vous le ferai voir.

LE BEAUCERON.

Au plutôt, ſa préſence....
A propos, le Gaſcon n'eſt pas ſorti, je penſe.
Il cherche à s'introduire, ou j'en ai mal jugé;
Je vais, s'il ne l'eſt pas, lui donner ſon congé.

SCÈNE V.

CLIMÈNE, BÉATRIX.

CLIMÈNE.

DE quoi t'es-tu mêlée? Est-ce pour mon supplice,
Que tu veux t'ingérer de nous donner un Suisse?
Je ne puis voir Léandre, & n'est-ce pas assez?....

BÉATRIX.

Je me sers, & vous sers plus que vous ne pensez.

CLIMÈNE.

Comment? S'il est ainsi, fais-le moi donc connoître.

BÉATRIX.

Si j'en veux au valet, vous en voulez au maître;
N'est-il pas vrai?

CLIMÈNE.

D'accord.

BÉATRIX.

Et le Basque est celui
Que je prétends pour Suisse introduire aujourd'hui.

CLIMÈNE.

As-tu perdu l'esprit? Le grossier artifice!
Crois-tu qu'il puisse prendre un Basque pour un Suisse?
En le faisant parler....

BÉATRIX.

Il contrefait si bien

Le Suiſſe, que jamais on n'y connoîtra rien.
Vous jugerez bien-tôt de ce que j'en puis dire ;
Ce folâtre céans m'en a cent fois fait rire,
Perſonne ne l'a vu qui ne s'y ſoit trompé,
Et je ne doute pas qu'il n'y ſoit attrapé.
Je m'en ſuis aviſée à propos, & Léandre,
Sans cela, près de vous eût eu peine à ſe rendre.
Si le couſin eût pris, ſans nous en avertir,
Un Suiſſe, il eût fallu ſe réſoudre à pâtir.

CLIMÈNE.

Pour avoir le valet, tâche à trouver le maître :
Tu lui diras....

BÉATRIX.

J'y cours ; mais je le vois paroître.

SCÈNE VI.

LÉANDRE, CLIMÈNE, BÉATRIX.

LÉANDRE.

JE trouve en mon malheur quelque choſe de doux,
Puiſqu'il permet encor que j'approche de vous ;
Ce moyen de vous voir que le hazard m'envoie,
Suſpend mon déſeſpoir, & fait place à ma joie ;
Mais qu'elle eſt imparfaite, & qu'un cœur alarmé
Sent de maux, quand il perd ce qu'il a tant aimé !
L'époux qu'on vous deſtine a peu de quoi vous plaire,
Madame ; pourrez-vous l'épouſer & vous taire,
Et ſans faire éclater, lui donnant votre foi,
Quelque reſte des feux que vous ſentiez pour moi ?

CLIMÈNE.

On veut que je l'épouſe, & cet ordre me tue :
Mais la diſpenſe enfin n'eſt pas encor venue ;
L'Amour juſqu'à ce temps pourra faire pour nous.....

LÈANDRE.

Mais s'il faut qu'elle vienne, il ſera votre époux.

CLIMÈNE.

Ne vous alarmez point, quoi que ſa flamme éclate,
Et ſouffrez juſques-là qu'un peu d'eſpoir nous flatte.

LÉANDRE.

De quel eſpoir, hélas ! flatter ma paſſion ?

BÉATRIX, *les ſéparant.*

Que de diſcours ! voici dont il eſt queſtion.
Pour empêcher qu'ici la foule ne ſe gliſſe,
Le couſin Beauceron veut que l'on prenne un Suiſſe.
Vous ſçavez que le Baſque eſt un original,
Qui le contre-fait bien.

LÉANDRE.

Il ne le fait pas mal,
Même de ce jargon s'eſt fait une habitude.
Le drôle a de l'eſprit, & même un peu d'étude,
Il eſt plaiſant. Pourvu qu'il ne s'enivre point,
Tout ira bien.

BÉATRIX.

J'aurai ſoin de lui ſur ce point ;
Trouvez-lui quelqu'habit de Suiſſe, &, pour l'inſtruire,
Qu'il me vienne trouver, je le dois introduire.

LÉANDRE.

Mais....

BÉATRIX.

Ne demandez point, ni comment, ni pourquoi;
Dépêchez, & de tout repoſez-vous ſur moi.

LÉANDRE.

Je t'entends, & je vois combien il nous importe
De rendre mon valet le maître de la porte;
Je vais y donner ordre, & cet eſpoir m'eſt doux:
Mais puis-je me flatter, en m'éloignant de vous ?...

CLIMÈNE.

Allez, & ſoyez ſûr que, malgré l'avantage
Qu'on veut me faire voir dedans ce mariage,
Si l'Amour & le Sort ſecondent mes deſirs,
De l'eſpoir d'être à vous je fais tous mes plaiſirs;
Et que rien ne ſçauroit ébranler ma conſtance.

LÉANDRE.

Que cet eſpoir m'eſt doux, & que cette aſſurance,
Malgré ce que je crains, rend mes deſirs contens!

SCÈNE VII.

LE BEAUCERON, CLIMÈNE, LÉANDRE, BÉATRIX.

LE BEAUCERON, *dans le fond du théâtre.*

LE Gaſcon eſt dehors, voici l'autre dedans.
Ils parlent d'action: peſte, quelle novice!

CLIMÈNE.

Mon cœur vous en répond.

LE BEAUCERON, *les écoutant.*

Ah! nous aurons un Suisse;
Le dussé-je payer à mes dépens, je veux....

LÉANDRE.

Que ne vous dois-je point, de souffrir que mes feux....

LE BEAUCERON, *à part.*

Puisqu'à remercier son ardeur est si prompte,
On peut s'imaginer que le drôle a son compte.

BÉATRIX, *à Climène.*

Voici votre cousin.

CLIMÈNE, *à Léandre.*

Ne vous alarmez point,
Secondez seulement ma feinte sur ce point.
Tous nos billets sont blancs, vous le voyez, Léandre;
Mais enfin ce malheur ne nous doit pas surprendre,
Il faut que quelqu'un perde, & le Sort, aux dépens
De mille malheureux, fait si peu de contens,
Que, loin de s'en fâcher, il faut que l'on en rie.

LE BEAUCERON.

Elle deviendra folle avec sa loterie.

BÉATRIX.

Ils sont blancs comme neige.

LÉANDRE.

Il m'eût été bien doux
De pouvoir partager un lot avecque vous!
Vous deviez avec vous associer quelqu'autre,
Je crains que mon malheur n'ait fait naître le vôtre;
Jamais l'évènement ne répond à mes vœux.

CLIMÈNE.

Peut-être une autre fois nous ſerons plus heureux,
Je le ſouhaite au moins.

LÉANDRE.

Madame, je l'eſpère;
Et prends congé de vous.

LE BEAUCERON, *à part.*

La peſte, quel compère!

SCÈNE VIII.

LE BEAUCERON, CLIMÈNE.

LE BEAUCERON.

ET deux, couſine, & deux: parlons de bonne foi;
Il vous remercioit, peut-on ſçavoir de quoi?

CLIMENE.

De rien.

LE BEAUCERON.

Mais chacun ſçait par ſon expérience
Que qui ne reçoit rien, ne donne point quittance.

CLIMÈNE.

Nous avions dix billets enſemble chez Damis,
Léandre s'y trouvant ce matin, les a pris,
Il m'apportoit ma boëte, & nous l'avons ouverte,
Et nous nous conſolions tous deux de notre perte;
Quoique dans mes billets il n'eût que peu de part.

LE BEAUCERON.

Combien avoit-il mis ?

CLIMÈNE.

Il n'étoit que d'un quart.

LE BEAUCERON.

Le détour eſt adroit. Ah, ma chère couſine !
D'un fléau de mari vous avez bien la mine.
Dites que ce galant avoit, pour mon malheur,
Un quart dans votre boëte, & trois dans votre cœur ;
Et que ce dernier quart, que je ne puis ſurprendre,
Venoit capituler à deſſein de ſe rendre.
Car enfin, je l'ai vu, prêt à s'extaſier,
S'applaudir en ſecret, & vous remercier.
J'ai vu que vos regards, avec ſa bonne étoile,
Pouſſoient vers le blondin votre cœur à plein voile ;
Que ſes yeux, ne pouvant ſe laſſer de vous voir,
Marquoient d'un air mourant leur joie & leur eſpoir ;
Et que ſa bouche enfin, entre chaque parole,
Du vent de ſes ſoupirs encenſoit votre idole.
Je l'ai vu....

CLIMÈNE.

Quoi ! toujours quelque ſoupçon nouveau !

LE BEAUCERON.

Ah ! couſine, m'amie, il faut changer de peau.
Peut-être eſpérez-vous, ſi le ciel ne m'exauce,
Sçachant que les forêts ſont rares dans la Beauce,
Pourvoir à nos beſoins pour une bonne fois,
Et me faire à Paris proviſion de bois ;
Mais enfin.....

CLIMÈNE.

Ce courroux eſt aſſez légitime,
Si vous n'avez pour moi qu'une ſi foible eſtime.

LE

LE BEAUCERON, *entend du bruit.*
Qu'entends-je ?

CLIMÈNE.

Vous devez....

LE BEAUCERON.

Rentrez, j'entends du bruit.

CLIMÈNE.

Je prétends....

LE BEAUCERON.

Eh morbleu ! faites ce qu'on vous dit.

SCÈNE IX.

CHAMPAGNE, LE BEAUCERON.

LE BEAUCERON.

OU cours-tu ? Que fais-tu ? Quel courroux te transporte ?

CHAMPAGNE, *fermant la porte de la salle sur lui.*

Monsieur, on vient là-bas de forcer notre porte.
Avec leur loterie ils ont le diable au corps.

LE BEAUCERON.

Maudit soit l'embarras !

CHAMPAGNE.

J'ai fait tous mes efforts,
Avecque le cocher, & la presse est si grande....

LE BEAUCERON.

Avant que jusqu'à nous cette foule s'étende,
Prends avec toi la Brie, & courez promptement
Près de Climène, elle est dans son appartement;
Défendez-en l'entrée, & que pas un n'en sorte,
Et tâchez d'empêcher qu'on ne force sa porte.
Oh! Béatrix!

SCÈNE X.

LE BEAUCERON, BÉATRIX.

BÉATRIX.

MOnsieur?

LE BEAUCERON.

Va chercher de ce pas,
Le Suisse que tu dis.

BÉATRIX.

J'y vais.

LE BEAUCERON, *seul.*

Quel embarras!
Le peuple & les galans tour-à-tour font ma peine.
Ah! je ne prétends plus quitter d'un pas Climène.
Rentrons, le bruit augmente, & le peuple est mutin;
Afin de l'appaiser, envoyons-lui Martin.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, LE BASQUE, vétu en Suiſſe.

LE BASQUE, *pendant que Béatrix regarde s'il n'y a perſonne.*

Estre dans ſty lochis que ſty Monſer demeure ?
Qu'il dit que j' viendre moy ly ſervir tout à ſtheure ?

BÉATRIX, *ayant regardé par-tout.*

Trève de gravité, perſonne ne nous voit.

LE BASQUE.

As-tu bien regardé ?

BÉATRIX.

Oui, nous ſommes ſeuls.

LE BASQUE.

Soit ;
Ma chère Béatrix !

BÉATRIX.

Ah ! laiſſons la ſornette ;
Suiſſe fait à la hâte.

LE BASQUE.

Ah ! charmante Soubrette,
Si tu voulois ; pour toi je souffre nuit & jour,
Tes yeux m'ont fait pour toi galerien d'amour ;
Je ne suis même ici Suisse que pour te plaire.
Si je pouvois un jour ramer dans ta galère !
Ne m'aimerois-tu plus ?

BÉATRIX.

Ne sçais-tu pas que si ?

LE BASQUE.

Puisque tu m'aimes donc, & que je t'aime aussi,
Pourquoi tant de façons ?

BÉATRIX.

Il n'est pas temps de rire,
Tu vois ce qu'il faut faire, & sçais ce qu'il faut dire,
Songe à jouer ici ton rôle comme il faut,
Je vais au Beauceron te conduire là-haut.
Il vient, prépare-toi.

SCÈNE II.

LE BEAUCERON, LE BASQUE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Monsieur, voilà le Suisse.

LE BASQUE.

Monser chil yiendre icy ly rendre moy serfice,

Si vous l'y prendre moy, je ly ſervir fort bien,
Si vous n'eſtry content, moy ly demandi rien.

LE BEAUCERON, *après l'avoir regardé.*

On ne peut mieux parler, tu n'as rien fait qui vaille.

BÉATRIX.

Ce Suiſſe eſt votre fait.

LE BEAUCERON.

D'un Suiſſe a-t il la taille?

BÉATRIX.

Quoi! celui-ci, Monſieur, n'eſt pas à votre gré?

LE BEAUCERON.

Il en faut prendre un gras, gros, grand, jouflu, carré,
Barbu de deux bons pieds, & qui fût fait de ſorte
Que, de ſon ventre ſeul, il pût boucher la porte.
C'eſt un méchant ménage, & pour un tel logis,
Il en faudroit un gros, ou du moins deux petits.

BÉATRIX.

Ces gros Suiſſes, Monſieur, avec leur barbe ſale,
Et leur ventre de ſon, ſont des Suiſſes de balle.
Étant plus maigre qu'eux, il ſera plus diſpos,
Et je l'aimerois mieux, comme il eſt, que plus gros.
Écoutez, & voyez.

LE BASQUE.

Matame Piatille
M'afre dit que Monſer voudre aver un bon drille;
Per garder ſty maiſon chel ly garder pien moi.

LE BEAUCERON.

En avez-vous gardé quelqu'autre part?

LE BASQUE.

Mon foi,
L'autry chour un Monſer tonner un Cometie,
Tans ſon champre, il tient la dy fort bon compagnie.
Dy for pon fiolon, ly ſthom afre moy pris,
Per faire moi garder ly maiſon dy lochis,
Ly voudrois bien peſcher (car il afre in bel fame)
Qu'un grand petit Monſer parlît point à Montame:
Il vient, chil pouſſer luy; coquin, dir luy party:
Chy leſtre point coquin moy, toy lafre menty.
Ly donne un coup de pié dans mon cu par derrière,
Et dit qu'il donner moy bien de cou di trifière,
Trifière, à moy! tâche: avec ſtuy gros martiau
Dil porte en ly ferman chil caſſer ſon muſiau.

LE BEAUCERON.

Fort bien.

BÉATRIX.

Entendez-vous toute cette harangue?

LE BEAUCERON.

Le beau doute, j'entends toute ſorte de langue.
Je ris de ſon récit, le drôle n'eſt point ſot.

BÉATRIX, *riant auſſi.*

Et moi, Monſieur, j'en ris ſans entendre un ſeul mot.

LE BEAUCERON.

Entra-t-il?

LE BASQUE.

Lentry don, ſi lentry, par firnêtre.
La Matam' ſafre çà, & ly veut que mon maître,
Chaſſer moy; mais party mon maître y jur ſon foy,
Que cheſtre pon quarſon & qu'il chaſſer point moy,
Y pour mon ricoupans my tonne un grand piſtole.

LE BEAUCERON, *à part.*

Que ce Suiſſe pour nous étoit en bonne école !
Et qu'il me fait bien voir par ſa naïveté,
Qu'il a ſervi des gens tout pleins d'honnêteté !
Béatrix a raiſon, il eſt ſans artifice ;
Et ce n'eſt pas la taille, enfin, qui fait le Suiſſe.

(*Au Baſque.*)

Comment vous nommez-vous ?

LE BASQUE.

Torfren.

LE BEAUCERON.

De quel canton ?

LE BASQUE.

Dy Berne, il eſtre pon ſty canton.

LE BEAUCERON.

Oui, fort bon.

(*A part.*) (*A Béatrix.*)

Faiſons-lui ſa leçon. Allez dire à Climène
Que de deſcendre en bas elle prenne la peine,
Et qu'elle vienne voir notre officier nouveau.

BÉATRIX.

(*A part.*)

J'y vais. Notre couſin donne dans le paneau.

SCÈNE III.

LE BEAUCERON, LE BASQUE.

LE BEAUCERON.

Suisse!

LE BASQUE.

Plaît-il, Monser?

LE BEAUCERON.

Il faut servir de zèle,
Être exact, assidu, civil, hardi, fidèle.

LE BASQUE.

Oui, Monser.

LE BEAUCERON.

Gardez-vous d'être l'introducteur
De certains Messieurs, là, comme ce grand Monsieur
Qu'on vouloit empêcher de parler à Madame.

LE BASQUE.

Oui, Monser, lafre fou dans sty maîson son fame?

LE BEAUCERON.

Non pas; mais vous sçaurez pour ne point perdre temps,
Que je dois épouser la fille de céans;
Et que, lorsque je vois le galant qui l'approche,
La coquette toujours a sa défaite en poche:
Je prétends l'empêcher, & veux que, sur ce point,
Vous soyez....

LE BASQUE.

Mais, Monſer, tir fou l'y craindre point,
Si leſtre ſon mary.... ſty Matame dy France
Aime avec ly Monſer le petit réchouiſſance.

LE BEAUCERON.

Nous y donnerons ordre.

LE BASQUE.

Un Camarate à moy,
Qui lafre pris un fame dans ſty Paris, mon foy,
Leſtre riche, avre ly dans ſon pitit minache,
Dy pon pip, dy pon vin, pon tabac, pon formache.
Sty carogne dy fame, y ſti Monſer Calan,
Fiſant ſty ſuis cournar manchy tout ſon larchan.

LE BEAUCERON.

Si notre jeune oiſon, prenant l'affirmative,
Pour quelque proteſtant fait quelque tentative,
Il faudra m'avertir.

LE BASQUE.

Moi l'entendre point vous.

LE BEAUCERON.

Si la Belle d'ici dont je dois être époux,
Pour voir quelqu'un de ceux que ſon bel œil attire,
Vous parloit pour l'un d'eux, il faudra me redire
Tout ce qu'elle aura dit, en quel temps, & comment.

LE BASQUE.

Oui, Monſer, j'il tir fou moy tout caillardement.

LE BEAUCERON.

Bouche cloſe, il ſuffit: je vois venir Climène.

SCÈNE IV.

LE BEAUCERON, CLIMÈNE, LE BASQUE, BÉATRIX.

LE BEAUCERON.

VEnez. Que dites-vous du Suiſſe qu'on m'amène?

CLIMÈNE.

Je le trouve fort bien, s'il eſt à votre gré.

LE BEAUCERON.

Voyez.

CLIMÈNE, *riant.*

Comme il eſt fait? Ce Suiſſe eſt fort paré.

LE BEAUCERON.

Vous riez? C'eſt ainſi que l'on voit dans les rues,
Ceux qui de leur pays viennent pour des recrûes.
L'innocence paroît dans cet habillement,
C'eſt celui qu'ils devroient conſerver chèrement:
Et ne jamais ſouffrir qu'un maître trop fantaſque,
Pour les mettre chez lui, les habillât en maſque?
Peut-on ſe diſpenſer des modes d'un pays?
Les habits qu'on leur voit, ſont-ce leurs vrais habits?
Non; & j'appelle enfin ces âmes mercénaires,
Des Suiſſes renégats des modes de leurs pères.

CLIMÈNE.

Je veux croire avec vous qu'il eſt bien mieux ainſi,
Et puiſqu'il vous agrée, il me plaît fort auſſi;

A votre jugement il faut que je me rende :
Mais ſervira-t-il bien ?

LE BASQUE.

Party ly pel dimande !
Chil voudre moy garder ſi bien ly porte à vous,
Que mon maître être pien content.

LE BEAUCERON.

Il eſt à nous.

CLIMÈNE.

Quand il ſera content, je ſerai ſatisfaite.

LE BEAUCERON.

Parbleu ! voilà pour nous la première fleurette :
Elle eſt priſe, & voit bien qu'il faut changer de ton :
Le Suiſſe opère, il faut commencer tout de bon.
Suiſſe, allez de ce pas vous placer à la porte,
Le peuple eſt fort mutin ; mais il faut faire en ſorte
Que ſans confuſion il donne ſon argent.

LE BASQUE.

O Monſer ! j'y n'y ſair moy point dy manquement.

SCÈNE V.

LE BEAUCERON, CLIMÈNE, BÉATRIX.

LE BEAUCERON.

CEtte acquiſition eſt fort bonne, & ce Suiſſe
Eſt comme je le veux, naïf, ſans artifice,
Et nous allons avoir un peu plus de repos.

Mais pour ne point avoir la populace à dos,
Par un retardement dont déja chacun crie,
Il faudroit promptement fermer la loterie;
En finir au plutôt les frais & l'embarras;
Car, enfin, ainſi qu'eux, franchement, je ſuis las
De tous les ſots diſcours qu'on eſt forcé d'entendre.
Quand la tirerez-vous? Ne ſçauroit-on l'apprendre?

CLIMÈNE.

Je ne ſçais; mais enfin étant ſans intérêt,
On peut rendre l'argent, ſi cela vous déplaît;
Même dès-à-préſent on peut le faire dire.

LE BEAUCERON.

Qu'on ne ſe preſſe point, je veux bien qu'on la tire;
Cet eſpoir a pour moi quelque choſe de doux.
Car enfin, à parler franchement entre nous,
Cela ne ſe fait point ſans que l'on en profite,
Et vous devez avoir du moins un tiers de quitte;
Sur ce pied qu'on la tire, autrement marché nul.
Nous ſçavons ſupputer; &, ſuivant mon calcul,
Ce qu'on y peut gagner, doit payer le carroſſe,
Les chevaux, les habits, & les frais de la noce.

CLIMÈNE.

Quoi! volant le public, avoir le peuple à dos?

LE BEAUCERON.

Quoi! prétendre employer tout cet argent en lots!

CLIMÈNE.

Comment donc?

LE BEAUCERON.

Dites-moi quelle cérémonie
Penſez-vous obſerver tirant la loterie?

CLIMÈNE.

Je prétends, pour ne point faire de mécontens,
Mêler tous les billets.

LE BEAUCERON.

Quoi! les noirs & les blancs?

CLIMÈNE.

Sans doute, & que ce soit un laquais qui les tire
Au hazard, & sans choix.

LE BEAUCERON.

Ma foi, je vous admire!

CLIMÈNE.

Puis faire cacheter d'un cachet peu commun
Les boëtes où seront les billets de chacun;
Éviter, si l'on peut, le bruit & la cohue,
Et que fidèlement quelqu'un les distribue.

LE BEAUCERON.

Sans les décacheter?

CLIMÈNE.

Je le prétends ainsi.

LE BEAUCERON.

Et sans en supposer?

CLIMÈNE.

Je le prétends aussi.
Si je sçais que quelqu'un ait une telle envie....

LE BEAUCERON.

Fi! vous ne sçavez pas faire une loterie,
Et ne méritez pas, dans un emploi si doux,

La bonne opinion que le peuple a de vous.

CLIMÈNE.

Je ne vous entends point.

LE BEAUCERON, *tirant un livre de sa poche.*

Voyez-vous bien ce livre ?
C'est lui qui vous devroit avoir appris à vivre.
Le voilà le docteur qu'il falloit consulter :
Au palais tout exprès je viens de l'acheter,
Et vais vous en citer quelque petit chapitre.

CLIMÈNE.

Qui l'a fait ?

LE BEAUCERON.

Un Abbé plein d'esprit.

CLIMÈNE.

Sous quel titre ?

LE BEAUCERON.

Le titre en est divin.

CLIMÈNE.

Montrez-le moi.

LE BEAUCERON.

Tout doux !
Il l'intitule, AVIS AUX TRÉSORIERS DES FOUS.
C'est comme on nomme ceux qui font des loteries.

CLIMÈNE.

Ce sont d'un esprit creux quelques plaisanteries.

LE BEAUCERON.

C'est un fort habile homme, & je vous en réponds :
Écoutez, vous verrez s'il en raisonne à fonds.

(*Il lit.*)

Tout homme qui voudra faire une loterie,
Sçaura pour première leçon,
Que de son fonds du moins la troisième partie
Doit demeurer dans la maison.

Voilà le premier point qu'il faut qu'on établisse,
Le fondement, la base....

CLIMÈNE.

Est-il quelque justice
A piller le public? Et n'est-ce pas voler?

LE BEAUCERON.

C'est ce qu'il faut sçavoir, ou ne s'en pas mêler,
Voilà le premier point dont il faut qu'on se serve;
Et voici le second qu'il faut que l'on observe.

(*Il lit.*)

Quand le fonds grossit une fois,
Il faut dire que de trois mois
On ne tire la loterie;
Et cependant on doit sçavoir
Que, quoique tel ou tel en crie,
Il ne faut s'appliquer qu'à le faire valoir:
Qu'il faut, & sans crainte & sans trouble,
Fermer l'oreille aux cris du peuple qui s'émeut,
Et faire profiter jusques au dernier double,
Au denier quatre, si l'on peut.

Voilà, morbleu! voilà rafiner sur la chose.

CLIMÈNE.

Quelques expédiens que cet auteur propose,
C'est un dépôt sacré que l'argent du public,
En feroit-on trafic?

LE BEAUCERON.

Si l'on en fait trafic?

CLIMÈNE.

C'eſt ce que j'ignorois, & ne ſuis point capable....

LE BEAUCERON.

Vous l'ignoriez?

CLIMÈNE.

Sans doute.

LE BEAUCERON.

Eh morbleu! de quoi diable
Vous ingérez-vous donc, ſi vous ne le ſçavez?
De quoi vous ſert l'eſprit qu'on dit que vous avez?
Il falloit donc, avant que la choſe fût faite,
D'un livre tout pareil faire une bonne emplette,
Apprendre chaque article & n'en omettre aucun.

CLIMÈNE.

Mais j'en ferois ſcrupule; &, quand j'en aurois un,
Je ne puis....

LE BEAUCERON.

Et cela ne fait peine à perſonne:
Écoutez ſur ce point comme l'auteur raiſonne.
(*Il lit.*)
Le ſcrupule en ce cas ne doit point s'écouter;
Et chacun doit ſçavoir, touchant les loteries,
Que, comme il eſt des fous pour faire des folies:
Il n'eſt des gens ſenſés que pour en profiter.

CLIMÈNE.

Je ne puis me ſervir de cette politique.

LE BEAUCERON.

Quand on la veut tirer, voici ce qu'on pratique.
(*Il lit.*)
Le tiers de s billets noirs qu'on doit mettre à couvert,

Doit être donné de concert ;
Avec ſes gens il faut s'entendre ;
Et leur en faire échéoir exprès
Le profit....

CLIMÈNE.

Quel profit en pourroit-on attendre ?

LE BEAUCERON.

C'eſt où je vous attends, vous l'allez voir après.

(*Il lit.*)

Il faut que de concert un lot conſidérable,
Et non pas un lot tel que tel,
Se délivre au maître d'hôtel ;
Qui pour trois mois du moins défraye votre table.
Il faut faire profit des moindres petits lots,
Les diſtribuer à propos ;
Et pour fermer la bouche à la plainte ſecrette,
Qui vient de ce qu'on n'a payé, depuis quatre ans,
Ni portier, ni cocher, ni valet, ni ſoubrette,
Payer en billets noirs les gages à ſes gens.
Ah ! voilà bien d'un fait tirer la quinteſſence.
Autres à qui l'auteur prétend qu'on en diſpenſe.

(*Il lit.*)

A l'égard du marchand, du ſellier, du tailleur,
Du boulanger, du rôtiſſeur,
Il faut, en ſauvant l'apparence,
Avec tous en ſecret être d'intelligence :
Compter doucement avec eux ;
Lorſque l'on doit bien-tôt tirer les loteries,
Et mettant dans leur boëte un bon billet ou deux,
Acquitter ainſi leurs parties ;
Auſſi-bien le proverbe dit,
Que qui s'acquitte s'enrichit.
Que cet homme a d'eſprit !

CLIMÈNE.

Il n'eſt pas néceſſaire,
Pour moi qui ne dois rien.

LE BEAUCERON.

Ah! voici votre affaire.

(*Il lit.*)

Quant à ceux qui n'ont point de dettes à payer,
Ni de gens mécontens, ils pourront employer
Pour des lots dans leurs loteries,
Des meubles, des tableaux, quelques tapiſſeries,
Des montres, des points, des bijoux;
Quelques flambeaux d'argent, un baſſin, une aiguiere;
Et mettre pour beaucoup ce qui ne vaudra guère:
C'eſt pour s'en bien défaire un moyen aſſez doux.
On peut mettre, de plus, dedans cette occurrence,
Juſqu'à ſon lit, ſans conſéquence;
Et, quoiqu'il ſoit de cinq ou ſix-cents francs au plus,
Le faire effrontément valoir ſix-cents écus.

CLIMÈNE.

D'accord; mais ſur ce point, la ſemaine dernière,
Tels eurent un procès ſur ſemblable matière:
On vouloit le ſurplus, le tour eſt délicat.

LE BEAUCERON.

Il eſt vrai ſur ce point qu'un flandrin d'Avocat,
De figure fort longue, & de courte éloquence,
Tira par les cheveux Cujas à l'audience,
Et vouloit qu'à le rendre ils fuſſent condamnés:
Mais qu'en arriva-t-il? Il n'eut qu'un pied de nez.

CLIMÈNE.

Je craindrois du public le reproche ou la plainte,
Et ne pourrois.....

LE BEAUCERON.

Chacun en uſe ainſi ſans crainte.
L'artiſan fait ſes lots d'un plat de ſon métier;
Le bourgeois y met tout ce qu'il peut employer,
Sa vaiſſelle qui n'eſt que d'argent d'Allemagne;
Le riche mal-aiſé, ſa maiſon de campagne;
Le cuiſinier y met des ſoupes de ſanté;
Le pâtiſſier chez lui met pour lot un pâté;
La couturière y met des manteaux & des cottes;
Le cordonnier chez lui, pour gros lot, met des bottes.
Le marchand affamé, ſe montrant auſſi fin,
Fait chez lui le gros lot d'un garde-magaſin;
Et même l'autre jour chez un apothicaire,
Pour un des moindres lots on mettoit un clyſtère....

CLIMÈNE.

Mais le peuple s'en moque, & l'on devroit tâcher....

LE BEAUCERON.

Tant-mieux, c'eſt un plaiſir qui lui coûte aſſez cher.
On peut à ſes dépens lui permettre d'en rire.

CLIMÈNE.

Mais....

LE BEAUCERON.

Contre cet auteur vous n'avez rien à dire.
Quoi! d'une loterie on aura l'embarras,
Et celui qui la fait n'en profiteroit pas!
Sans ceſſe quelque fou, qu'il faut que l'on écoute,
Vous viendra ſottement propoſer quelque doute;
A chaque inſtant du jour il faudra, pour un fat,
Sur le nombre des lots ſubir interrogat:
Et, prêt à la tirer dedans ce jour de criſe,
On peut avec dépens condamner ſa ſottiſe;
Se venger à profit de ſon ſot entretien,

Se payer par ſes mains, & l'on n'en feroit rien?
Il faudroit du bon ſens avoir perdu l'uſage.
Allez de cet auteur parcourir chaque page;
Et tandis qu'à loiſir vous lirez ces avis,
Je vais auprès de vous écrire à mon pays.

CLIMÈNE, *à Béatrix, à part.*

Va porter mon billet.

SCÈNE VI.

BÉATRIX, ſeule.

PEndant que ce fantaſque
Écrit, allons parler à notre Suiſſe Baſque;
Il vient de débuter plaiſammēnt à ce fou,
L'a pris pour dupe, & m'a fait rire tout mon ſaou.
Mais je le vois venir, de me voir il pétille:
Si quelqu'un....

SCÈNE VII.

LE BASQUE, BÉATRIX.

LE BASQUE.

POn chour fou, Madame Piatille.

BÉATRIX.

Laiſſe-là ton jargon, nous ſommes ſeuls.

LE BASQUE.

Ma foi,
J'en suis ravi, tant-mieux; mais que dis-tu de moi?

BÉATRIX.

Que je crois que l'on peut dire à ton avantage,
Que tu fais mieux le fou, que tu ne fais le sage.

LE BASQUE.

J'en demeure d'accord; mais....

BÉATRIX.

Quoi! mais....

LE BASQUE.

Je voudrois
T'apprendre à faire un peu la folle.

BÉATRIX.

Une autre fois.

LE BASQUE.

Ah! si tu me voulois faire, sans conséquence,
Sur notre hymen futur quelque petite avance.

BÉATRIX.

Tu me prends pour une autre.

LE BASQUE.

Ah! point du tout, ma foi;
Si je te prends jamais, je te prendrai pour moi.

BÉATRIX.

J'entends quelqu'un.

LE BASQUE, *allant brusquement à la porte.*

Party, si toy l'es pien, timeure;

Ty lafre biau cogner, chy loufre d'un cartheure,
Si chil prent mon libarte, ô party.... Quoi!

BÉATRIX, *se moquant de lui.*

Tais-toi;
Ce n'eſt rien.

LE BASQUE.

Comment donc, te moques-tu de moi?

BÉATRIX.

On peut dans cette ſalle aiſément nous ſurprendre.

LE BASQUE.

Viens dedans mon taudis.

BÉATRIX.

Non; mais je veux t'apprendre
Que je voudrois parler à ton maître aujourd'hui.

LE BASQUE.

Quelqu'un heurte à la porte, & je crois que c'eſt lui.

BÉATRIX.

Ouvre-lui.

LE BASQUE, *cherchant la clef.*

Qu'ai-je fait de la clef de la porte?
La voici.

BÉATRIX.

Va donc vîte, il attend.

LE BASQUE.

Et qu'importe?

BÉATRIX.

Préparons le billet que ma maitreſſe écrit
A Léandre. Il verra que le tour eſt d'eſprit;
Mais je le vois.

SCÈNE VIII.

LÉANDRE, BÉATRIX, LE BASQUE.

LÉANDRE.

HÉ bien! ne puis-je voir Climène?

BÉATRIX.

Si vous vous en flattez, votre eſpérance eſt vaine,
Et ſi vous m'en croyez, retournez ſur vos pas.

LÉANDRE.

Pourquoi?

BÉATRIX.

Notre bourru ne l'abandonne pas;
Et depuis que tantôt avec vous il l'a vue,
A l'obſéder ainſi ſon âme eſt réſolue.
Ce maudit Beauceron, pour la mieux tourmenter,
A fait mille ſermens de ne la plus quitter.
Il dit qu'on fait ici des tours de paſſe-paſſe,
Qu'il veut être témoin de tout ce qui ſe paſſe,
Qu'il prétend y mettre ordre, & qu'il veut empêcher
Que pas un ſoupirant ne la puiſſe approcher;
Il vient de s'enfermer dans ſa chambre avec elle.

LÉANDRE.

Ah! que pour mon amour la fortune eſt cruelle!
Quoi donc! m'étant flatté du plaiſir de la voir,
Il faut perdre à la fois ſa vue & mon eſpoir;
Voir qu'à de ſi beaux nœuds on faſſe violence!
Ah! Béatrix, ce coup accable ma conſtance.

BÉATRIX, *lui donnant un billet.*

Avecque ce billet prenez un peu d'eſpoir,

Et jugez si Climène a dessein de vous voir,
Et si son cœur pour vous de tendresse est capable.

LÉANDRE, *après avoir lu.*

Je n'en sçaurois douter, le tour est admirable:
Que ne te dois-je point, je n'y manquerai pas.
Béatrix, dis-lui bien que je vais de ce pas,
En suivant cet avis, éloigner le fantasque;
Mais il me faut ici quelqu'un.

BÉATRIX.

Prenez le Basque.

LÉANDRE.

Et s'il s'en apperçoit, s'il demande pourquoi
Il est dehors?

BÉATRIX.

Allez, je prends cela sur moi,
Je l'excuserai bien, c'est à quoi je m'engage.

LÉANDRE.

Il faut faire pour nous un autre personnage,
Basque.

BÉATRIX.

Et jouer encor un tour aussi subtil.

LE BASQUE.

Hé bien! me voilà prêt: mais de quoi s'agit-il?

LÉANDRE.

Je t'instruirai de tout, j'engage ma parole
Qu'auprès du Beauceron il jouera bien son rôle,
Et qu'il lui va donner à courre comme il faut.
Adieu, je sors.

BÉATRIX.

Et moi, je remonte là-haut.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BEAUCERON, seul.

H! Suisse, Béatrix! eh! Champagne, la Brie!
La peste soit des lots & de la loterie!
Quelle confusion!

SCÈNE II.

LE BEAUCERON, BÉATRIX.

BÉATRIX.

MOnsieur, que voulez-vous

LE BEAUCERON.

De grâce, dites-moi d'où viennent tous ces foux,
Dont auprès de Martin la chambre est toute pleine?

BÉATRIX.

A donner leur argent ils ont assez de peine.

LE BEAUCERON.

Quoi! notre nouveau Suisse, au-lieu de s'agguérir,
Les laisse entrer?

BÉATRIX.

Le Suisse est allé voir mourir
Sa femme qui, dit-on, est prête à rendre l'âme.

LE BEAUCERON.

Elle prend bien son temps pour mourir cette femme.
Que diable n'attend-elle au moins encore un jour.
Qui prend garde à la porte?

BÉATRIX.

Attendant son retour;
Champagne....

LE BEAUCERON.

Ce maraud laisse entrer tout le monde.

BÉATRIX.

Il est constant, Monsieur; il faut que je l'en gronde;
Et j'y vais de ce pas.

SCÈNE III.

LE BEAUCERON, seul.

C'Est fort bien fait à toi.
Quel sabat! quel fracas! ah! je suis hors de moi;
Ce désordre est enfin tout ce que j'appréhende.

SCÈNE IV.

LE BEAUCERON, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

AVec empreſſement un homme vous demande.

LE BEAUCERON.

Que veut-il?

CHAMPAGNE.

Je ne ſçais.

LE BEAUCERON.

Mais comment eſt-il fait?

CHAMPAGNE.

C'eſt un homme qui porte un fort petit collet,
Avec un habit noir; enfin, c'eſt, ce me ſemble,
Quelque façon d'Abbé, du moins il leur reſſemble.

LE BEAUCERON.

Qu'il entre.

SCÈNE V.

LE BEAUCERON, ſeul.

CE ſera quelque Abbé de bibus.
Ah! que ce nom d'Abbé fait à Paris d'abus!

Mille Abbés du faux coin, en dérobent le titre,
Qui ne ſçauroient tenir qu'au moulin leur chapitre;
Et comme c'eſt un vol qui n'eſt point corrigé,
On voit multiplier ces friquets du Clergé.
C'eſt une qualité que chacun s'adminiſtre;
Monſieur l'Abbé, dit-on: il n'eſt pas juſqu'au cuiſtre
Qui, pour être honoré, n'en uſurpe le nom.
On en trouve par-tout trente faux pour un bon,
Qui vont en beaux-eſprits débiter leur ſcience.
On a mis au billon les faux nobles en France;
Ah! ſi l'on y mettoit, pour faire tout égal,
Tous ces uſurpateurs du titre abbatial,
Le ſort des vrais Abbés égaleroit le nôtre,
Et cet avis, enfin, vaudroit, je crois, bien l'autre.
Il vient, je m'en doutois, & c'eſt un cuiſtre auſſi;
Que me veut-il?

SCÈNE VI.

LE BEAUCERON; LE BASQUE, vétu en Abbé.

LE BASQUE.

(*A part.*)

Jouons bien notre rôle ici.

(*Lui faiſant de grandes révérences.*)

Monſieur, puiſqu'un hazard me donne la licence
De vous pouvoir ici faire la révérence....

LE BEAUCERON.

Monſieur, ſans compliment; votre civilité....

LE BASQUE, *lui faisant la révérence.*

Je sçais ce que je dois à votre qualité....

LE BEAUCERON.

Trève de révérence, il suffit d'une couple.
Monsieur, en quatre mots, j'ai le jarret peu souple;
Finissons.

LE BASQUE, *continuant.*

Je dois trop....

LE BEAUCERON.

Vous l'avez déja dit:
Si vous me les devez, je vous en fais crédit:
Que voulez-vous de moi? Que le ciel vous confonde,
Si vous ne répondez.

LE BASQUE.

S'il faut que je réponde;
Je vous dirai, Monsieur, que je suis Beauceron.

LE BEAUCERON.

Que m'importe?

LE BASQUE.

Et cousin de votre vigneron.

LE BEAUCERON.

Et que me fait cela?

LE BASQUE.

J'ai même l'avantage
D'être l'un des neveux du Curé du village;
J'ai sçu depuis huit jours que vous étiez ici.

LE BEAUCERON.

D'accord.

LE BASQUE.

J'en ſuis fort aiſe.

LE BEAUCERON.

Et moi fort aiſe auſſi.

LE BASQUE.

Que vous vous portez bien !

LE BEAUCERON.

Qui vous dit le contraire?

LE BASQUE.

Vous vous mariez donc?

LE BEAUCERON.

Cela ſe pourra faire.

LE BASQUE.

Et votre épouſe eſt jeune & belle?

LE BEAUCERON.

L'on le croit.

LE BASQUE.

Je m'appelle la Roche.

LE BEAUCERON.

Hé bien ! la Roche, ſoit.

LE BASQUE.

Pour goûter ſous l'hymen les plaiſirs de la vie,
Vous irez au pays?

LE BEAUCERON.

Oui, s'il m'en prend envie.

LE BASQUE.

Vous demeurez céans?

LE BEAUCERON.

Toujours, ſi je n'en ſors.

LE BASQUE.

Vous manque-t-on ſouvent?

LE BEAUCERON.

Tant que je ſuis dehors.

LE BASQUE.

Pour vous rendre mes ſoins mon ardeur eſt ſi forte!

LE BEAUCERON.

Hé, morbleu! voulez-vous finir de quelque ſorte?
Beauceron trop poli, parce que vous ſçavez
Faire vingt pieds de veau, de deux que vous avez,
Voulez-vous m'inſulter, &, venir, par bravades,
Me payer le reſpect qu'on me doit, en gambades?

LE BASQUE.

Mais, Monſieur....

LE BEAUCERON.

Mais voilà la porte, & me voici:
Choiſiſſez de conclurre, ou de ſortir d'ici;
Toutes vos queſtions laſſent ma patience.

LE BASQUE.

Hé bien! je vais, Monſieur, conclurre en diligence,
Et rendre mon diſcours bien plus clair ſur cela,
Qu'un ſyllogiſme n'eſt, fût-il en barbara.

LE BEAUCERON.

O le fâcheux pédant! dépêchez, je vous prie.

LE BASQUE.

Chez Oronte on tira dès hier la loterie;
J'étois près d'une table où l'on distribuoit
La boëte & les billets de qui les demandoit:
Chacun voulant les siens, plusieurs s'en approchèrent;
Et la firent pencher, quelques boëtes tombèrent,
J'en pris une & voulus voir sa souscription:
In capite libri, j'apperçus votre nom.
Je la serrai, de peur qu'elle ne fût perdue;
Et dès hier, sans la nuit, je vous l'aurois rendue:
Trop content de pouvoir, quand je le crois le moins,
Vous rendre ce service, & vous prouver mes soins.

LE BEAUCERON, *prenant sa boëte.*

Que ne vous dois-je point! dedans cette mêlée,
Sans vous ma boëte étoit ou perdue ou volée:
Que je vous sçais bon gré de n'être point larron!
Ah! je vous reconnois ici pour Beauceron,
Et je vous qualifie, à ces marques insignes,
Cousin du directeur général de mes vignes:
Mais puisqu'enfin pour moi vous avez pris ce soin,
De ce qu'il en sera vous serez le témoin.

LE BASQUE.

Monsieur, il me suffit....

LE BEAUCERON.

Ah! Monsieur de la Roche,
Demeurez.

LE BASQUE.

J'obéis.

LE BEAUCERON, *tirant des ciseaux, & ouvrant la boëte & ses billets.*

J'ai des ciseaux en poche,
Voyons dans ce premier.

LE BASQUE.

S'il pouvoit être noir.

LE BEAUCERON.

Ah parbleu! je commence....

LE BASQUE.

Hé bien?

LE BEAUCERON.

A ne rien voir,
Deux & trois tout pareils, alors qu'on se propose
De gagner.... Ah! ma foi.

LE BASQUE.

Quoi?

LE BEAUCERON.

Je vois quelque chose;
C'est du noir; oui, ç'en est: *Numero vingt & six.*

LE BASQUE.

Si c'étoit le gros-lot?

LE BEAUCERON.

Voyons, *trois-cents louis.*
Morbleu! trois-cents louis, n'ai-je point la berlue?
Lisons, *trois-cents louis:* non; j'ai fort bonne vue.
Ah! Monsieur de la Roche, honneur des Beaucerons,
Vigneron plus heureux que tous les vignerons,
D'avoir pour son cousin un homme si fidèle,
Si rempli d'équité, de bonne-foi, de zèle,
Civil, officieux, & désintéressé.
Ah! pourquoi dès tantôt ne vous ai-je embrassé?
Mais je prétends enfin réparer cette faute

LE BASQUE, *se retirant.*

Ah! vous m'enfoncerez, Monsieur, plus d'une côte.

LE BEAUCERON, *regardant son bon billet.*

Et vous, témoin muet de tant de probité,
Digne certificat de son intégrité....

LE BASQUE.

Si vous me soupçonniez, ceci vous désabuse.

LE BEAUCERON.

Eh! Monsieur, mille fois je vous demande excuse;
Oublions le passé, je vous tiens à présent
Pour un homme d'honneur, & sur-tout bienfaisant.

LE BASQUE.

Comme je n'aspirois qu'à vous rendre service,
J'excuse le transport qui m'a fait injustice;
Et vous honore trop pour en dire un seul mot.
Si vous voulez, tantôt vous aurez votre lot:
On les doit délivrer, & même l'heure approche;
Je prends congé de vous.

LE BEAUCERON.

Ah! Monsieur de la Roche,
Je suis reconnoissant, & vous me faites tort
De me quitter ainsi, le présent n'est pas fort;
Mais daignez accepter ces vingt louis.

LE BASQUE.

De grâce;
Croyez.....

LE BEAUCERON.

Dans votre cœur je sçais ce qui se passe.

LE BASQUE.

L'intérêt....

LE BEAUCERON, *lui donnant une bourse.*

Je le sçais ; mais enfin je prétends....

LE BASQUE, *la prenant.*

C'est pour vous obliger, Monsieur, que je les prends.

LE BEAUCERON, *l'embrassant.*

Adieu, venez me voir quelquefois.

LE BASQUE.

(*A part.*) Je l'espère.

Il en tient.

LE BEAUCERON, *se tournant.*

Serviteur.

SCÈNE VII.

LE BEAUCERON, seul.

NON; je ne puis m'en taire;
Je ne sçaurois assez admirer mon bonheur.
Ce que c'est que d'avoir affaire aux gens d'honneur!
Un ami fait tirer chez lui sa loterie,
Pour avoir ses billets le peuple presse & crie,
Ma boëte tombe à bas; un inconnu présent,
Sans sçavoir à qui c'est, la ramasse, la prend,
Voit mon nom, le connoît, la rapporte lui-même.
J'ouvre trois billets blancs, & vois, au quatrième,

Numéro vingt & six, c'est être bienheureux.
Je m'en vais recevoir cet argent; mais je veux,
En sortant, que le Suisse en ait seul connoissance,
Qu'on me croye céans, de peur qu'en mon absence
Si quelqu'un le sçavoit, on ne trouvât moyen
D'introduire quelqu'un sans que j'en sçusse rien.
Allons voir si le Suisse est de retour; son zèle....
Mais Climène paroît, que diable cherche-t-elle?

SCÈNE VIII.

LE BEAUCERON, CLIMÈNE.

LE BEAUCERON.

Est-ce pour un galant, que l'amour, en Argus,
Vous poste en sentinelle, ou vous met à l'*affut*?
Venez-vous voir, quittant vôtre chambre si vite,
Si vous ne pourrez point trouver un lièvre au gîte,
Ou si quelque portrait d'un métal peu commun
Sur le ventre du Suisse a fait passer quelqu'un,
Qui puisse avecque vous lier un tête-à-tête?
Oui, car je doute enfin, vous connoissant peu bête,
Voyant vos yeux si gais, si brillans & si beaux,
Que vous vouliez tirer votre poudre aux moineaux.
Ce mouchoir bas & fait d'une dentelle claire,
Ce sein plus découvert qu'il n'est à l'ordinaire;
Ce bras qu'un gant trop court laisse voir à demi;
Ce pied sur des talons trop hauts mal affermi;
Ces petits moucherons mis en diverse place,
Dont vous sçavez si bien parqueter votre face;
Ces brocards bigarrés, & leur diversité;
Ce tourne-broche d'or qui vous pend au côté;

Ce fatras de rubans chargés de nompareilles,
Ces contre-poids brillans pendus à vos oreilles,
Cette coëffure en l'air, ce tas de cheveux blonds,
Dont les coins ampoulés sont lardés de poinçons,
Et vos façons, de plus, en tout si peu communes,
Font voir que tout cela n'est pas mis pour des prunes.

CLIMÈNE.

Ne voulez-vous songer qu'à me persécuter,
Et n'être ingénieux que pour me tourmenter?
La plus rare beauté veut que l'art la seconde;
Il faut être à la mode, ou renoncer au monde.
Outre que je ne vois dans mon ajustement
Rien que de fort modeste: à parler franchement,
Tout vous choque, & sur-tout vous voulez me contraindre.

LE BEAUCERON.

Il est vrai, j'ai grand tort, cousine, de me plaindre.
Je devois, sans troubler tantôt votre entretien
Avec ces deux messieurs, passer sans dire rien;
Je devois avec eux, pour flatter votre attente,
Laisser agoniser votre pudeur mourante,
Et voir d'un œil tranquille, & plus commode enfin,
Un reste de vertu qui tiroit à la fin.
Je crois que sur ce pied j'aurois l'heur de vous plaire;
Mais on en diroit trop, si je pouvois m'en taire;
Je suis sur ce sujet difficile à ferrer,
Et ne fais pas façon de vous le déclarer.

CLIMÈNE.

Des discours si piquans ont un peu trop de suite;
Mais sur quoi pouvez-vous censurer ma conduite?
Ai-je dans mes habits rien qu'on puisse blâmer?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMÈNE.

Rien dans mes discours qui vous doive alarmer ?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMÈNE.

Rien dans l'entretien contre la bien-séance ?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMÈNE.

Sur quoi fondez-vous donc tant de défiance ?

LE BEAUCERON.

Voyez-vous ! les habits, les discours, l'entretien ;
Cela, c'est quelque chose, & si, cela n'est rien ;
C'est votre cœur qui donne entrée à la fleurette ;
C'est entre cuir & chair que vous êtes coquette,
Et je voudrois enfin, pour voir mes feux contens,
Avec moins du dehors, avoir plus du dedans.

CLIMÈNE.

Je vous entends toujours plaindre de quelque chose.

LÉ BEAUCERON.

Je trouve auprès de vous toujours quelqu'un qui cause.

CLIMÈNE.

Puis-je être auprès des gens, & ne leur dire mot ?

LE BEAUCERON.

Et puis-je l'endurer sans passer pour un sot ?

CLIMÈNE.

La civilité veut....

LE BEAUCERON.

Afin que sans surprise
L'amour, de notre hymen, fasse un hymen de mise,
Qui n'ait pour compagnon jamais le repentir,
De mes infirmités je veux vous avertir:
Et vous pourrez compter là-dessus. Je vous aime,
Trop & trop peu; deux mots expliquent cet emblême:
Trop pour ne pas vouloir devenir votre époux,
Trop peu pour ne vouloir que la moitié de vous;
Et souffrir, me donnant lors que je vous achete,
Qu'une moitié se donne, & que l'autre se prête;
Cette première régle est sans exception,
Je tiens un peu beaucoup à mon opinion;
Je ne me contrains guère, & même je m'en pique.
Je suis souvent chagrin, & quelquefois critique:
Je suis vieux, ombrageux, d'assez méchante humeur:
Si je ne suis pas beau, je ne fais point de peur:
Mais naturellement j'ai de la défiance,
Beaucoup de jalousie, & peu de complaisance;
Enfin mon plus beau trait, c'est quinze-mille francs,
Que je mange ou je bois, s'il me plaît, tous les ans.
Cependant je prétends, si l'hymen en décide,
Être de votre cœur seul pilote & seul guide:
Que dans votre entretien autre que moi n'ait part,
Rendre votre air coquet un peu plus campagnard;
Et qu'en faveur des soins que j'ais pris à vous plaire,
Votre amour vagabond devienne sédentaire.
Je veux vous tenir lieu de galant, de mari;
D'Adonis, de Phœbus, de cher, de favori;
Que ce cœur soit à nous, & jamais ne permette
Que quelqu'autre Apollon conduise ma brouette.
En peu de mots, voilà matière à décider.
Vous verrez si cela vous peut accommoder,
Et me direz tantôt quelle est votre pensée.

CLIMÈNE.

Sans attendre....

LE BEAUCERON.

Et cela n'eſt pas choſe preſſée :
Je n'ai pas le loiſir.

CLIMÈNE.

Mais....

LE BEAUCERON, *la faiſant rentrer.*

Mais c'en eſt aſſez ;
Vous me direz tantôt ce que vous en penſez.

SCÈNE IX.

LE BEAUCERON, ſeul.

ME voilà délivré ; courons en diligence
Recevoir cet argent ; mais cachons notre abſence ;
Je vais donner mon ordre au Suiſſe ſur ce point....
Le voici.

SCÈNE X.

LE BEAUCERON ; LE BASQUE, vétu en Suiſſe.

LE BASQUE, *dans l'entrée.*

CHil tir toy party qui lentry point',
Toy ly veut voir Montam' chi leſtre point un pête.

LE BEAUCERON.

Qu'eſt-ce, Canton de Berne ?

LE BASQUE.

Il my rompre mon tête ;
Un Gaſcon pour lentrer, chil jetir ſon chapiau,
D'un coup de mon libarte, au mitan di ruſſiau.

LE BEAUCERON.

Vous avez fort bien fait.... Mais, Suiſſe, votre femme,
A ce que l'on m'a dit, eſt prête à rendre l'âme.

LE BASQUE.

Oh! point ; chi ly reviendre un Monſer Médiçain.

LE BEAUCERON.

(*A part.*)
Le répi n'eſt pas grand : ſon ſang-froid me fait rire.
Ce n'eſt rien ; un Monſieur Médecin vient de dire,

Que ce n'eſt que demain que ſa femme mourra....
Et vous n'en êtes pas plus ému que cela?

LE BASQUE.

Oh! ly conneſtre pien Mediçain.

LE BEAUCERON.

Une affaire
M'oblige de ſortir: il ſera néceſſaire,
Si quelqu'un me demande, après m'avoir cherché,
De dire que je ſuis dans ma chambre empêché,
Même à ceux du logis, à moins que de me ſuivre.

LE BASQUE.

Chil tir quil tormi vou pien fort & qu'il eſtre ivre.

LE BEAUCERON.

J'aimerois mieux encor que l'on me crût dehors,
(*A part.*)
Qu'ivre dans le logis. Je crains bien, ſi je ſors,
Que ce Suiſſe ingénu ne gâte le myſtère.
(*Haut.*)
Je ſuis un peu preſſé, voici ce qu'il faut faire.
Je veux, quoique dehors, qu'on me croye céans.
Comme la loterie attire bien des gens,
Pour donner leur argent, il faut à tous leur dire
Que l'on n'en reçoit plus, que demain on la tire;
Et, pour les empêcher de vous perſécuter,
Il faut ne point répondre & les laiſſer heurter.

LE BASQUE.

Oui, Monſer.

LE BEAUCERON.

Et sur-tout ne point ouvrir la porte
Jusques à mon retour, à personne ; il m'importe
Qu'on soit exact.

LE BASQUE.

Sûr fou party, quil lentrera
Rien point d'aut' que mon Maître ou pien moi....

LE BEAUCERON.

Bon cela;
C'est assez ; & je sors après cette assurance.

LE BASQUE, *à part.*

Il en tient.

LE BEAUCERON, *revenant.*

Mais sur-tout, cachez bien mon absence
A tous ceux du logis.

LE BASQUE.

O fou me lafre dit.
(*A part.*)
Qu'il est dupe !

LE BEAUCERON, *revenant encore.*

Si.....

LE BASQUE.

Quoi, Monser ?

LE BEAUCERON.

J'entends du bruit....
Cela ſuffit, je ſors.

LE BASQUE.

Chil louvre fou ſty porte.

SCÈNE XI.

BÉATRIX, ſeule.

ENfin, il eſt dehors : que Belzébut l'emporte ;
Sans oublier quiconque en aura du ſouci.
Je ſuis depuis une heure en ſentinelle ici,
Pour voir s'il ſortiroit ; combien il a de peine
A ſortir ! mais allons en avertir Climène.
Ne vois-je pas Léandre ?

SCÈNE XII.

LÉANDRE, BÉATRIX, LE BASQUE.

BÉATRIX.

Etiez-vous à l'*affut*,
Pour être ici si-tôt?

LÉANDRE.

Depuis une heure & plus;
J'attendois, sur le pas d'une porte voisine,
Qu'il sortît.

LE BASQUE.

L'on n'a point éventé notre mine.
Mais quand reviendra-t-il? dis-moi, te l'a-t-il dit?

BÉATRIX.

Quoi qu'il fasse, il ne peut revenir qu'à la nuit;
Oronte loge loin d'ici, quoiqu'il se presse....

LÉANDRE.

Tant-mieux, je vais donc voir ta charmante maitresse.

BÉATRIX.

Venez.

LÉANDRE, *à son valet.*

Mais souviens-toi qu'il faut bien achever.

LE BASQUE.

(*A Béatrix.*)

Vivez en repos. Toi....

BÉATRIX.

Je viens te retrouver.

LE BASQUE.

D'accord; & nous pourrons, nous sentant de la fête;
Régler notre entretien dessus leur tête-à-tête.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GASÇON, seul.

A la fin, j'ai trouvé moyen d'entrer céans:
La porte est à présent ouverte à tous venans,
Grâce au Suisse qui dort, & qui sans doute est ivre.
C'est un fâcheux maraud dont le ciel me délivre;
S'il n'étoit endormi, j'aurois pu m'en venger:
Ce coquin m'a cent fois pensé faire enrager,
Et, dès que je venois me montrer à la porte,
Me la fermoit au nez très-rudement. N'importe;
Je la lui garde bonne, &, devant qu'il soit peu,
Nous compterons ensemble & nous verrons beau jeu;
Je sçais qu'il ne l'a fait que pour me faire niche:
Mais de coups de bâtons le ciel m'a fait peu chiche.
Où se sont donc fourrés tous les gens du logis?
Mais n'apperçois-je pas Monsieur Martin?

SCÈNE II.

LE GASCON, MARTIN.

MARTIN.

Quid vis?

LE GASCON.

Que vous parliez François : dites franc, je vous prie,
Quand prétend-on céans tirer la loterie?

MARTIN.

Cette affaire demande une uniformité
De candeur, de loisir, & de sagacité.
Un auteur très-sensé dit que l'exactitude
Se trouve rarement avec la promptitude.
Le peuple cependant abordant à milliers,
Et la foule causant des débats journaliers,
Du contraste, du bruit, d'autres choses fâcheuses,
Des altercations même contentieuses,
Je souscris aujourd'hui les boëtes de ma main,
Et l'on prétend tirer les billets dès demain.

LE GASCON.

Diou me damne! j'en suis au comble de la joie;
Pour me mettre en repos je n'ai que cette voie.
Comment! A chaque jour je crève dans ma peau,
J'ai toujours aux talons quelque fâcheux nouveau;
Après moi, sans quartier, sans cesse quelqu'un crie,
Et si l on ne tiroit bien-tôt la loterie.....

MARTIN.

Eh! qu'importe à ces gens qu'on fasse cet effort?

LE GASCON.

LE GASCON.

Comment diable! qu'importe? Il importe très-fort.
Les gens que je vous dis qui m'obsédent sans cesse,
Sont six créanciers miens; comme chacun d'eux presse,
Je me suis à la fin résolu d'assigner
Leurs dettes sur les lots que je m'en vais gagner.
Brûlant d'être payés, jugez s'il leur importe.

MARTIN.

Quoi! vous croyez payer vos dettes de la sorte?
Et vos créanciers, fous au suprême degré,
Prennent pour hypothèque un lot mal assuré?
C'est vouloir les berner. Depuis quand l'espérance,
Pour pouvoir les payer, a-t-elle cours en France?
Si vous avez dessein de payer ces Messieurs,
Croyez-moi, cherchez-leur un autre fonds ailleurs.

LE GASCON.

Vous m'embarrassez fort; à votre loterie
Feroit-on, dites-moi, quelque fripponnerie?

MARTIN.

Vous avez tort, Monsieur, d'avoir un tel soupçon.

LE GASCON.

Veut-on favoriser quelqu'un des gros-lots?

MARTIN.

Non.

LE GASCON.

Comment donc, tous ces lots que céans on doit faire,
N'est-ce pas de l'argent comptant?

MARTIN.

La chose est claire.

Mais il faut pour avoir les gros-lots de céans,
Les gagner.

LE GASCON.

Cadédis, c'eſt comme je l'entends;
Je prétends du gros-lot acquitter quatre dettes,
Et le gagner, s'entend. Quelle mine vous faites!

MARTIN.

Je vois, gagnant des lots, que tout ira fort bien;
Mais qui les payera, ſi vous ne gagnez rien?

LE GASCON.

Cela ne ſe peut pas. Que diable allez-vous dire?

MARTIN.

Je crois que vous n'aurez pas grand ſujet d'en rire.

LE GASCON.

Comment! vous le croyez?

MARTIN.

Oui, je vous en réponds.

LE GASCON.

Je ne gagnerai rien? Hé bien! nous le verrons:
Je vous ai franchement dit toute mon affaire,
Il me faut quatre lots tout au moins pour la faire;
Si je ne gagne rien, je prétends.... (vous verrez!)
Ne m'en prendre qu'à vous, & vous m'en répondrez.

SCÈNE III.

MARTIN, seul.

A Moi, Monsieur, à moi? Cet homme n'est pas sage;
A-t-on jamais tenu de semblable langage?
S'il n'a pas quatre lots, il s'en va prendre à moi:
Il a perdu l'esprit. Mais quelqu'un vient, je croi:
De peur que ce ne soit quelque fou comme l'autre,
Sortons de cette chambre, & montons dans la nôtre.

SCÈNE IV.

LE BEAUCERON, seul.

OUi, je suis pris pour dupe, & vois la fausseté;
La boëte est supposée, & le cuistre apposté:
C'est un tour qu'on m'a fait; j'ai reçu chez Oronte
Ma véritable boëte, & j'en ai pour mon compte;
Et douze billets blancs me coûtent vingt louis,
J'en crève de dépit; numéro vingt & six
Est un enfant bâtard de cette loterie,
Que l'on y désavoue, & que chacun décrie.
Pouvois-je humainement me parer de tels coups?
Ah! que Paris abonde en frippons, en filoux;
En batteurs de pavé, de qui la métairie,
Le revenu, le fonds consiste en industrie,

Et qui n'ont ni rubans, ni plumes, ni collet,
Qu'aux dépens du tribut qu'ils doivent au gibet!
Ce Monsieur de la Roche est un filou, sans doute;
Mais outre le chagrin de l'argent qui m'en coûte,
De peur d'être berné je n'ôse m'en vanter;
Et ce qui doit encore ici m'inquiéter,
Plus que le déplaisir d'une semblable perte,
C'est d'avoir, en entrant, trouvé la porte ouverte;
Le Suisse de son long sur son lit endormi.
Peut-être que quelqu'un l'a fermée à demi,
En sortant du logis; ou c'est quelque mystère.
Il est nuit, & je veux me cacher & me taire.
Si l'on me croit dehors, j'en puis être éclairci,
Et voir, sans être vu, ce qui se passe ici.
Quelqu'un vient; écoutons.

SCÈNE V.

BÉATRIX, LE BEAUCERON.

BÉATRIX.

Il est nuit, l'heure presse,
Et je crois qu'il est temps d'avertir ma maitresse;
Et notre Beauceron pourroit bien revenir.
Climène avec Léandre a pu s'entretenir,
Depuis qu'il est dehors ils n'ont bougé d'ensemble.

LE BEAUCERON, *à part.*

Quoi! Léandre est céans!

BÉATRIX.

Quand un hazard assemble

Deux amans que l'amour unit en même temps,
Il se passe, ma foi, des momens bien plaisans:
On cajole, on badine, on ne songe qu'à plaire,
L'œil devient plus brillant qu'il n'est à l'ordinaire:
Un certain rouge au teint donne un nouvel éclat,
On a de l'enjouement, le sang boût, le cœur bat.
On s'entretient un temps, puis on fait quelques pauses;
On se fait, on se dit mille sortes de choses:
De mille plaisans mots on larde l'entretien;
Et sans le tête-à-tête, enfin l'amour n'est rien.

LE BEAUCERON, *à part.*

La peste! qu'elle en sçait!

BÉATRIX.

Je juge par moi-même,
Du plaisir que l'on a d'être avec ce qu'on aime;
Le Basque & moi voyions tantôt nos feux contens.
Nous avons assez bien employé notre temps.
Enfin, à sa manière il me contoit sa peine;
Il étoit mon Léandre & j'étois sa Climène;
L'Amour dans ce logis étoit pris au collet,
Et je disois pour lors, tel maître, tel valet;
C'est un plaisant garçon, & pas un n'en approche;
Qu'il a plaisamment fait le Monsieur de la Roche!
Et pour faire sortir d'ici le Beauceron,
Qu'il a bien contrefait son visage & son ton!
Les vingt louis en sont une assez bonne marque.

LE BEAUCERON, *bas.*

Ah! Masque, c'est donc vous qui conduisez la barque!

BÉATRIX.

D'abord qu'il a trouvé numéro vingt & six,
Il a cru bonnement que les trois-cents louis
L'attendoient tout comptés, il est sorti sur l'heure

Comme nous l'espérions. Il est bon, ou je meure!
On lui garde des lots! Par ma foi, ce magot
Mériteroit d'avoir des cornes pour son lot.

LE BEAUCERON, *à part.*

Avis au lecteur.

BÉATRIX.

Mais il doit sçavoir, je pense,
Que l'on l'a pris pour dupe, & j'en ris par avance.
Ce n'est qu'entre ses dents qu'on le verra peſter,
Il est trop glorieux pour s'en venir vanter.
Je voudrois bien avoir le plaisir de l'entendre.
Mais je ne vois venir Climène ni Léandre,
Allons les séparer; dedans cet entretien
Ils passeront la nuit, si l'on ne leur dit rien.

SCÈNE VI.

LE BEAUCERON, seul.

AH, ah! chacun ici cajole à tour de rôle.
Léandre est seul auprès de Climène, & le drôle
Avec ceux du logis étoit donc du complot,
Pour me faire acheter l'apparence d'un lot!
Ah, Mégère! ah, serpent! oui, cette fine mouche,
De l'honneur de Climène est la pierre de touche,
Et ne se défend pas de garder le manteau,
Pourvu que la traitresse ait sa part au gâteau.
Maudite Béatrix, peste d'une famille,
Pernicieux brûlot de l'honneur d'une fille,
Écueil de sa pudeur, c'est toi qui la séduis,
Qui lui donnes le jour un avant-goût des nuits.

Pour veiller deſſus eux, je n'avois que le Suiſſe :
Ils ont pour l'enivrer employé l'artifice,
Et ce pauvre garçon, étendu ſur ſon lit,
A ſemblé me vouloir dire qu'on me trahit :
Il ſembloit, exhalant une vineuſe haleine,
S'excuſer de ſa faute, & condamner Climène ;
Et vouloir, en ronflant, me dire à mon retour
Que malgré lui Bacchus a fait entrer l'Amour.
Ce Monſieur de la Roche eſt valet de Léandre ;
Il s'appelle le Baſque, & je le viens d'apprendre.
Je ne le connois point, mais je prétends ravoir.....
Quelqu'un vient, écoutons ſans qu'on nous puiſſe voir.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, CLIMÈNE, BÉATRIX, LE BEAUCERON.

LÉANDRE.

FAut-il nous ſéparer ? Que cet ordre eſt ſévère !

BÉATRIX.

J'en demeure d'accord, cela ne vous plaît guère ;
Pour quitter ce qu'on aime, il n'eſt jamais trop tard.
Cependant il eſt temps de faire bande à part.

LÉANDRE.

Je vois bien qu'il me faut éloigner de Climène ;
Mais ſouffre, en la quittant, que je flatte ma peine ;
Laiſſe agir mon reſpect & ma flamme en ce lieu,

Jusqu'au dernier moment de ce funeste adieu:
Le mortel déplaisir où cet adieu me plonge
Me fait enviſager mon bonheur comme un ſonge.
Un demi-jour a vu ſa naiſſance & ſa fin,
Madame, & cet effet de mon mauvais deſtin
Me fait appréhender de me voir plus à plaindre,
Qu'un brutal dont l'ardeur s'efforce à vous contraindre,
Et que je percerois plutôt de mille coups,
Que de ſouffrir jamais qu'il devînt votre époux.

LE BEAUCERON, *bas.*

Ah! le fâcheux rival!

CLIMÈNE.

Cette plainte m'offenſe;
Et mon amour vous doit tenir lieu d'aſſurance;
Ce couſin de nos coups n'a pu ſe garantir.
Loin de s'en alarmer, il faut s'en divertir,
Flatter, en le jouant, notre ardeur mutuelle;
Lui faire chaque jour quelque pièce nouvelle.
C'eſt un provincial épais, matériel,
Qui, dupe au dernier point, ſe croit ſpirituel.
De tous autres enfin ſon humeur le diſcerne,
Et de pareils lourdauds méritent qu'on les berne.

LE BEAUCERON, *bas.*

C'eſt encor trop d'honneur. Où m'étois-je fourré?

BÉATRIX.

Si j'y puis quelque choſe, il doit être aſſuré
Que nous le bernerons de la bonne manière,
Et qu'à m'en divertir je ſerai la première.

LE BEAUCERON, *bas.*

Je me le tiens pour dit.

LÉANDRE.

Et le Basque, je croi,
Ne négligera pas ses soins non plus que moi:
De ce que nous ferons vous serez avertie.

LE BEAUCERON, *bas.*

Vous faites pour le coup fort mal votre partie.

CLIMÈNE.

Je connois votre amour, vous connoissez le mien,
Il faut que notre adieu borne notre entretien:
C'est perdre en vains discours les momens qui se passent,
Séparons-nous, la nuit & mon devoir vous chassent.

LÉANDRE.

Quand nous reverrons-nous?

CLIMÈNE.

Demain.

LÉANDRE.

Où?

CLIMÈNE.

Dans ce lieu.

BÉATRIX.

Vous le sçaurez du Basque.

LÉANDRE.

Adieu, Madame.

CLIMÈNE.

Adieu.

SCÈNE VIII.

LE BEAUCERON, seul.

J'En tiens; ils ont assez agité la matière;
Je suis pris pour un sot de plus d'une manière;
Je suis suffisamment éclairci de leurs feux,
Et je serai cocu dès demain, si je veux:
Je n'ai qu'à l'épouser, c'est une affaire faite.
Ceci ne va pas mal. Ah! petite coquette!
Vous m'en donnez d'avance, & ce cœur empaumé
Coupe le nœud d'hymen avant qu'il soit formé!
Sans craindre ni prévoir ma juste réprimande,
Vous laissez fourrager le pré que je marchande,
Et me croyez d'humeur à vous donner la main,
Quand pour moi votre honneur n'aura que du regain,
Et mon amour pour vous tiendroit encor pied ferme!
Allez, de la vertu vous n'êtes qu'un faux germe,
Vous n'êtes de l'honneur qu'un indigne avorton:
Et vous n'en connoissez tout au plus que le nom.
Leur adresse & leurs soins ont enivré le Suisse:
Mais, en voulant me nuire, ils m'ont rendu service;
Léandre sans cela n'eût pu se rendre ici,
Et mon cœur de leurs feux n'eût pu s'être éclairci;
C'est dans cette maison le seul qui m'est fidèle,
De l'ingénuité c'est un parfait modèle;
Et pour ce Suisse enfin ma bonté se résout....
Mais quelqu'un vient encor, écoutons jusqu'au bout.

SCÈNE IX.

BÉATRIX, LE BEAUCERON, caché.

BÉATRIX.

BAsque?

LE BEAUCERON.

C'eſt Béatrix; elle appelle le Baſque. Examinons-le avant que de lever le maſque.

SCÈNE X.

LE BEAUCERON, BÉATRIX, LE BASQUE.

LE BASQUE, *faiſant des faux-pas comme un homme qui a bu, & tenant une lanterne.*

QUe veux-tu?

BÉATRIX.

Pour dormir, prends-tu pas bien ton temps

Notre bourru dans peu doit se rendre céans,
Il est dans ce moment prêt à rentrer peut-être.

LE BASQUE.

Qu'importe ?

LE BEAUCERON.

C'est le Suisse, oui, lui-même ! ah ! le traître !

LE BASQUE.

Par ma foi, finissant tantôt notre entretien,
J'ai bu neuf ou dix coups qui m'ont fait bien du bien.

LE BEAUCERON.

Il parle bon François. Ah, ah ! Canton de Berne,
Vous êtes du complot aussi, quand on me berne !

LE BASQUE.

Qu'on vend dans ce quartier d'admirable sirop !

BÉATRIX, *jettant sa lanterne à bas.*

Mais veux-tu me brider le nez de ton fallot ?

LE BASQUE.

A traits fréquens & longs j'ai vuidé trois bouteilles ;
Qui m'ont, morbleu ! qui m'ont fait dormir à merveilles.

BÉATRIX.

Et si pendant ce temps le cousin fût venu ;
Ou qu'il fût même entré sans que tu l'eusses vu ;

C'eſt une occaſion qui pourroit s'être offerte,
Et quelqu'un auroit pu laiſſer la porte ouverte.

LE BASQUE.

Oui-dà, comme tu dis, cela ſe pourroit bien.
Ta raiſon eſt fort bonne, & même.... Il n'en eſt rien.
Laiſſons-là le paſſé, dis-moi donc....

BÉATRIX.

Qu'eſt-ce ?

LE BASQUE.

Écoute.

BÉATRIX.

Te voilà beau garçon !

LE BASQUE.

N'eſt-il pas vrai ?

BÉATRIX.

Sans doute.

LE BEAUCERON.

Que le coquin eſt ſou !

LE BASQUE.

Faut-il encor long-temps
Faire ſoir & matin ſentinelle céans ?

BÉATRIX.

Cela pourra ceſſer, ſi le ciel nous exauce.

LE BASQUE.

Ah ! le vilain Monſieur, que ce Monſieur de Beauce.
Je me tromperois fort, s'il n'étoit pas cornard.

LE BEAUCERON, *bas.*

Vous en aurez menti, Suiſſe de Vaugirard.

BÉATRIX.

C'eſt aſſez raiſonner ; ne bois de la ſoirée,
Et tâche à ratraper ta raiſon égarée.
Si le Beauceron vient, ne lui dis que deux mots :
Il vaut mieux en moins dire & parler à propos ;
Juſques à ſon retour prends bien garde à la porte.
Adieu.

LE BASQUE.

Quoi ! tu voudrois me quitter de la ſorte ?

BÉATRIX.

Tes diſcours à préſent n'auront jamais de fin.

LE BASQUE.

Encore un petit mot.

BÉATRIX.

Ah ! que tu ſens le vin !

LE BASQUE.

Que j'aime à t'embraſſer !

BÉATRIX.

Que je hais un ivrogne !

LE BASQUE, *la voulant embrasser.*

Béatrix.

BÉATRIX, *se retirant, rentre.*

Laisse-moi.

LE BASQUE, *tombe.*

Peste de la carogne !
A l'entendre, on croiroit, ma foi, que je suis sou;
Je l'aimerois encor! je serois un grand fou.
Tu me quittes, je vais te rendre la pareille,
Et ne veux déformais aimer que ma bouteille;
Mais, en nous retirant, gardons de nous heurter.

SCÈNE XI.

LE BEAUCERON, seul.

TOus sont d'intelligence, & je n'en puis douter:
A trafiquer d'amour chacun ici s'exerce,
Par de différens soins on fait même commerce;
J'allois, en l'épousant, me coëffer comme il faut;
Et mon honneur, je pense, alloit faire un beau saut:
Et vous, Suisse à deux mains, moulé de plus d'un masque,
Vous êtes un frippon, Monsieur l'Abbé le Basque:
Qui diable eût jamais pu, le voyant si naïf,
Douter que ce maraud fût un Suisse effectif,
Ou croire que Climène auroit eu l'artifice
D'introduire un valet de son galant pour Suisse?

Et moi, qui m'y fiois, j'étois en bonne main !
Ah ! je vais.... Non ; mettons la partie à demain :
Il eſt tard ; je prétends, en évitant ſa vue,
Laiſſer juſqu'à ce temps raſſeoir ma bile émue :
Et, pour paſſer en paix le reſte de la nuit,
Je vais me retirer dans ma chambre ſans bruit.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, LE BASQUE.

BÉATRIX.

Quoi! tu voudrois encor soutenir le contraire?
L'effronterie est grande, & je ne puis m'en taire.

LE BASQUE.

Oui, je te le soutiens, il a couché dehors;
Il n'est point revenu; j'en réponds corps pour corps.

BÉATRIX.

Quoi! notre Beauceron est dehors?

LE BASQUE.

Oui, lui-même.

BÉATRIX.

Il n'est point rentré?

LE BASQUE.

Non.

BÉATRIX.

L'impudence est extrême;

LE BASQUE.

Je gage contre toi que depuis hier au soir....

BÉATRIX.

L'obstiné! je te dis que je le viens de voir:
Qu'il est dans le jardin tout seul qui se promène,
Et qu'il m'a demandé ce que faisoit Climène?

LE BASQUE.

Aujourd'hui?

BÉATRIX.

Oui, depuis un quart-d'heure de temps.

LE BASQUE.

Tu l'as vu, si tu veux; mais il n'est pas céans.
Car ici, depuis hier, il n'est entré personne.
Quoique cette raison puisse seule être bonne;
J'ajoûte, pour parler cathégoriquement,
Que je n'ai pas quitté la porte d'un moment,
Que j'en ai toujours eu la clé dedans ma poche,
Qu'on ne peut justement m'en faire de reproche;
Que ce fou que tu viens, dis-tu, de rencontrer,
Ne s'est pas seulement présenté pour entrer;
Que tu m'en fais ici des plaintes inutiles,
Et que, s'il est entré, c'est par-dessus les tuiles.
Tu peux dire à présent tout ce que tu voudras.

BÉATRIX.

(*Le menant par le bras devers le jardin.*)
Toujours même chanson? Ma foi, tu le verras;
Ce n'est que par tes yeux que je veux te confondre:
Le voici, qu'en dis-tu?

SCÈNE II.

LE BEAUCERON, BÉATRIX, LE BASQUE.

LE BASQUE, *le voyant.*

JE n'ai rien à répondre ;
Je vois qu'il eſt entré ; mais je ne ſçais par où,
Sans doute ce ſera pendant que j'étois ſou.

LE BEAUCERON.

Allez voir ſi Climène à préſent eſt viſible ;
Et lui dites, en cas qu'elle ſoit acceſſible,
Que je veux lui parler, & voudrois bien ſçavoir
S'il faut que je l'attende, ou ſi je l'irai voir.
(*Au Baſque qui veut y aller.*)
Je parle à Béatrix : laiſſez-la faire, Suiſſe.

SCÈNE III.

LE BEAUCERON, LE BASQUE.

LE BASQUE.

CHilly veux moi toujours rendre à vous bonſervice.

LE BEAUCERON.

(*A part.*)
Ah ! je m'en doute bien. Ah ! l'effronté coquin !

LE BASQUE.

Chil tir qu'en tiri point ſty lotry que timain.
Tout que vous ly tir moi je l'afre fait tout comme.

LE BEAUCERON.

Vous êtes, je le ſçais, un fort joli jeune homme.

LE BASQUE.

Lentry point dy Monſer, mon foi, dans ſty maiſon ;
Chil ſervir pien mon maître.

LE BEAUCERON.

(*A part.*) Oui, vous avez raiſon,
Fort bien.... Fût-il jamais une telle inſolence ?

LE BASQUE.

Chil ſervir toujours vous di même.

LE BEAUCERON.

Je le penſe,
Il n'eſt pas mal-aiſé, je vous crois, ſans jurer.

LE BASQUE.

Chy ly fais moy....

LE BEAUCERON, *à part.*

Morbleu ! c'en eſt trop endurer.
S'il ne ſe taît....

LE BASQUE, *à part.*

Chil feux fair moy vous ſouvenance.

LE BEAUCERON, *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, de tant de babil voilà la récompenſe.
(*A part.*)
C'eſt ſur mes vingt louis toujours en rabattant.

LE BASQUE.

O Monſer!

LE BEAUCERON.

Qu'on ſe taiſe ou j'en redonne autant.
Mais je vois avancer Béatrix & Climène.

SCÈNE IV.

LE BEAUCERON, CLIMÈNE, LE BASQUE, BÉATRIX.

LE BEAUCERON.

JE ne prétendois pas vous donner tant de peine :
Mais puiſque vous voilà, donnez-nous deux fauteuils.
(*Au Suiſſe.*) (*A Béatrix.*)
Montrez-nous les talons. Et vous, laiſſez-nous ſeuls.

SCÈNE V.

LE BEAUCERON, CLIMÈNE.

LE BEAUCERON.

APprochez-vous, Climène, & prenez votre place;
Je prétends vous parler, & vous voir face à face :
De ce que je dirai tâchez à profiter.

CLIMÈNE.

Parlez, vous me voyez prête à vous écouter.

LE BEAUCERON.

Je ne ſçais ſi mon air, mon humeur ou ma mine
Vous forcent à vouloir n'être que ma couſine ;
Ou ſi Nature enfin ne m'a pas honoré
De prendre, pour me faire, un moule à votre gré ;
Si, trop laid à vos yeux, ou trop vieux, quoique riche,
De tendreſſe pour nous votre cœur eſt né chiche,
Ni même ſi j'en dois être bien-aiſe, ou non.

CLIMÈNE.

Vous ſçavez....

LE BEAUCERON.

Tope à tout ; mais vous trouverez bon,
Sans m'échauffer le ſang, que, plus franc que les autres,
Après mes vérités, je vous diſe les vôtres ;
Et que, dans ce diſcours me ſervant de ce droit,
Nous nous voyions tous deux par notre bel endroit ;
Étant votre couſin, & preſqu'à vous, je penſe
Pouvoir faire avec vous entière confidence ;
Et puiſqu'enfin je puis ne vous déguiſer rien,
Vous êtes une gueuſe, & vous le ſçavez bien.
Quoique dedans mon lit je veuille vous admettre,
Vous n'avez pas vaillant l'habit qu'on vous voit mettre,
Et vous êtes, enfin, malgré votre air coquet,
Auſſi pauvre en bon ſens, comme riche en caquet.
Votre père eut du bien ; mais enfin votre mère,
Pour payer ſes galans, ne ſe l'épargna guère ;
Car vous n'ignorez pas qu'elle écoutoit un peu,
Et que ſur ce chapitre elle a joué beau jeu ;
Que cent fois ſur ce point il eut bruit avec elle ;
Qu'avant que de mourir il en avoit dans l'aîle ;
Et que ce cher couſin, plein d'un juſte ſoupçon,
Doutoit que vous fuſſiez même de ſa façon.
Que pluſieurs ſoutenoient, & donnoient même preuve,

Qu'encore qu'il fût mort elle n'étoit pas veuve :
Que l'Amour seul avoit l'un & l'autre enrôlé,
Et que jamais l'hymen ne s'en étoit mêlé.
Je pourrois croire enfin qu'un cœur pour nous de glace,
A l'exemple d'autrui, pourroit chasser de race :
Ou craindre avec raison que l'on ne le surprît.
Ce scrupule pourroit m'embarrasser l'esprit ;
Cependant, ébloui d'une lumière fausse,
Mon cœur, pour se donner, vient du fond de la Beauce ;
J'abandonne pour vous, sans me faire prier,
Le soin de mes dindons, & de mon colombier :
Pour me donner à vous, je renonce à l'hommage
Qu'un paysan naïf me rend dans mon village ;
Le désir de vous voir sacrifie à l'amour
Mes vaches, mes moutons, toute ma basse-cour ;
Chéri dans le pays, respecté comme un prince,
Et plus noble dix fois qu'aucun de la province ;
Riche, propre, galant, bien fait, adroit à tout ;
A me voir votre époux ma bonté se résout ;
En vain pour l'empêcher quelqu'un veut s'entremettre,
Rien ne peut m'ébranler, & ma flamme vient mettre
D'un noble Beauceron le cœur à vos genoux ;
C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous.
Vous sçavez bien de plus, notre chère cousine,
Que depuis quatre mois la Noblesse voisine
M'a mille fois parlé d'une rare Beauté :
Au diable l'un que j'ai seulement écouté.
Ce n'étoit rien encor. Je sçavois par avance
Qu'à toute heure aux galans vous donniez audience ;
Qu'avec eux vous étiez toujours je ne sçais où ;
Que tantôt à Boulogne, & tantôt à Saint-Cloud,
Ou pour courir ailleurs vous étiez prête & prompte ;
Que vous en receviez des présens à bon compte ;
Qu'un certain chevalier vous fit long-temps la cour ;
Qu'il vous rendoit visite au moins trois fois par jour ;
Qu'après vous aviez fait une nouvelle intrigue,

Avec un financier moins puiſſant que prodigue,
A force de louis dans votre cœur placé,
Qui depuis.... Mais enfin laiſſons-là le paſſé;
C'étoient d'honnêtes gens, ils étoient pleins de flâme;
Le financier eſt mort, Dieu veuille avoir ſon âme.
Quoique tant de raiſons duſſent me rebuter,
Je me flattois toujours de vous décoqueter,
De rendre votre humeur à mon humeur conforme;
D'introduire chez vous doucement la réforme,
Pour en venir à bout je n'ai rien négligé.
En Argus près de vous je me ſuis érigé:
Pour vous plaire, & pouvoir vous détacher du reſte,
J'ai fait de la dépenſe & je me ſuis fait leſte.
J'ai voulu vous donner un époux ſans défaut,
Acheter votre cœur dix fois plus qu'il ne vaut,
Vous rendre de mes ſoins le témoin oculaire.
Voilà ce que j'ai fait, en voici le ſalaire;
Eſpérant ſous l'hymen vous aimer but-à-but,
Vous m'avez prétendu donner un ſubſtitut:
Mitonner un galant, qui rendît par ſa ligue
Notre hymen compatible avec un peu d'intrigue,
Et dont l'ardeur enfin, ſecondant vos deſirs,
Pût doubler votre époux ainſi que vos plaiſirs.
Ma préſence troublant votre galanterie,
Vous avez de concert fait une loterie,
Afin que votre cœur, pour l'amant adouci,
Pût avoir un prétexte à l'introduire ici.
Puis pouſſant contre moi plus avant l'artifice,
D'un Baſque ſon valet, vous avez fait un Suiſſe:
Vos piéges dans leſquels je ſuis preſque tombé,
L'ont mis de Baſque en Suiſſe, & de Suiſſe en Abbé;
Et vous, enfin, avez, employant toutes choſes,
Comme les Dieux défunts fait des métamorphoſes.
Par ce Cuiſtre apoſté, me prenant pour un ſot,
Vous m'avez fait courir après l'ombre d'un lot;
Cependant que tous deux, ayant l'Amour pour guide,

Riez

Riez de ma ſottiſe & preniez le ſolide.
Vous m'avez, de concert avec cet impoſteur,
Eſcroqué vingt louis qui me tiennent au cœur :
Par un fourbe qui n'a que vos feux pour reſſource,
Vous avez fait porter cette botte à ma bourſe ;
Et m'avez fait enfin, ſans même balancer,
Payer le violon qui vous faiſoit danſer.
A-t-on jamais parlé de trahiſons ſi noires?
Parlez, & dites-moi ſi j'ai de bons mémoires,
Et ſi je puis de vous m'être informé ſans fruit.

CLIMÈNE.

Je ne ſçais qui vous peut avoir ſi bien inſtruit :
Mais vous deviez enfin donner moins de créance
Aux bruits que contre moi ſème la médiſance ;
Et faire en ma faveur ce que j'ai fait pour vous,
Sur-tout ſi vous ſongez à vous voir mon époux :
Quand de vos ennemis la langue médiſante
M'a dit que vous étiez le fils d'une ſervante
Que votre père avoit depuis plus de quinze ans ;
Que vous en aviez dix pour le moins dans le temps ;
Qu'avec elle il voulut contracter mariage ;
Je ne vous en ai pas mépriſé davantage.
De ces traits, quoique vrais, je vous défendois bien,
Et je diſois par-tout que je n'en croyois rien.
Je pouvois eſpérer de vous la même choſe ;
Vous ne l'avez pas fait : mon malheur en eſt cauſe.
Paſſons au grand effort que vous faites pour moi.
Votre cœur, dites-vous, me deſtinant ſa foi,
Ébloui de l'éclat d'une lumière fauſſe,
Pour ſe rendre à Paris vient du fond de la Beauce :
Abandonne pour moi, ſans ſe faire prier,
Le ſoin de ſes dindons & de ſon colombier.
Certes, l'effort eſt grand, & je ſuis une bête ;
Je me devois aller jetter à votre tête :
Chercher à travers champs un époux au hazard ;

Déterrer dans la Beauce un singe campagnard;
Et prendre pour époux, errante à l'aventure,
Quelque brute qui n'eût d'homme que la figure.
J'en conviens; mais enfin les filles, à Paris,
Ne sont pas à ce point avides de maris.
Je viens à ces grands biens que sans cesse on me vante.
Les quinze-mille francs que vous avez de rente,
Sont-ils en fond de terre? on sçait tout votre bien;
Pour six ou sept, d'accord; pour quinze, il n'en est rien.
Les huit ou neuf de plus ne sont qu'une chimère,
Que, pour vous faire honneur, votre esprit vous rend chère:
Car, comme sur ce point mille gens nous ont dit:
En quoi consistent-ils? Parlez.

LE BEAUCERON.

En fonds d'esprit;
Le voilà, le trésor portatif que personne
Ne nous sçauroit ôter, que le ciel seul nous donne,
Qu'on doit plus que ses biens priser avec raison;
Et qu'on peut....

CLIMÈNE.

En ce cas votre compte est fort bon.
Vous vous plaignez de quoi j'ai souffert compagnie;
Sans la société, de quoi nous sert la vie?
Ce plaisir innocent m'a toujours semblé doux;
Mais personne n'en a si mal jugé que vous.
Notre sexe, à mon sens, deviendroit fort à plaindre,
S'il falloit qu'un critique eût droit de nous contraindre;
Et qu'un nombre de sots dont il est en tout temps,
Nous privât du plaisir de voir d'honnêtes gens.
Ce seroit, approuvant cette belle maxime,
De l'orgueil des censeurs se faire la victime;
Faire avec son repos un divorce ennuyeux,

Et se sacrifier à la peur qu'on a d'eux.
Aussi, malgré l'effort qu'a fait la médisance,
Ses traits n'ont eu sur vous qu'une foible puissance;
Et n'ont pu jusqu'ici, dégageant votre foi,
Vous ôter le desir de vous donner à moi;
Ce sont-là tous vos soins: à l'égard du salaire
Qu'ils ont eu, je prétends aussi vous satisfaire.
Tandis que votre amour cherche à se signaler,
Léandre (car c'est lui dont vous voulez parler)
Avec moi de concert, employe l'artifice
Pour me voir; je l'écoute à votre préjudice.
S'étonne-t-on, après les soins qu'il m'a rendus,
S'il le mérite mieux, que je l'estime plus?
Il est respectueux, vous êtes brusque & sombre;
Léandre a du bon sens, vous n'en avez que l'ombre;
Il est discret, soumis, vous êtes fier, choquant;
Il sent son noble, & vous votre homme de néant;
On le prend aux habits dont il pare sa taille,
Pour un homme du temps, vous pour une antiquaille;
S'il n'a pas tant de bien, ce n'est pas un défaut,
Qui détruise.....

LE BEAUCERON, *se levant.*

En voilà tout autant qu'il en faut,
Trève de paralelle; ainsi, notre cousine,
Vous aimeriez donc mieux votre idole blondine?

CLIMÈNE.

Il est vrai, je l'écoute, & j'approuve son feu;
Je l'aime, & je veux bien vous en faire l'aveu.

LE BEAUCERON.

Je vais, puisqu'à ce point sa flamme vous est chère,
En dire sur le champ deux mots à votre mère,
Lui conter vos amours, lui vanter votre choix,

Et j'espère, devant qu'il soit trois fois les Rois,
Qu'il en sera parlé : donnez-vous patience.

SCÈNE VI.

CLIMÈNE, seule.

ON va tout exiger de mon obéissance,
Et l'on va me forcer....

SCÈNE VII.

BÉATRIX, CLIMÈNE.

CLIMÈNE.

AH! Béatrix, sçais-tu...?

BÉATRIX.

Je sçais tout, comme vous; car j'ai tout entendu.

CLIMÈNE.

Enfin, mon malheur veut que je perde Léandre;
Au nom de mon époux il ne peut plus prétendre.
Ma mère, & ce cousin, qui me veut malgré moi,
Par de nouveaux sermens vont engager ma foi :
Il y court, & tu viens d'entendre sa menace.

BÉATRIX.

Je me moquerois bien d'eux deux en votre place :
Oui, je me lasserois d'avoir les bras liés,

Une fois c'eſt pour vous, que vous vous mariez.
Votre mère le veut ! on me la baille belle !
S'il eſt tant à ſon gré, que ne l'épouſe-t-elle ?

CLIMÈNE.

Mais, pour t'en diſpenſer, qu'eſt-ce que tu ferois ?

BÉATRIX.

En quatre mots voilà ce que je lui dirois :
Qu'on me laiſſe en repos, je n'aime que Léandre ;
Je hais le Beauceron, qu'il s'aille faire pendre.

SCÈNE VIII.

CLIMÈNE, BÉATRIX, LE BASQUE.

LE BASQUE.

MOn maître....

CLIMÈNE.

Que veut-il ?

LE BASQUE.

Me fait vous demander
S'il peut vous venir voir.

CLIMÈNE.

Dis-lui qu'il peut entrer.

SCÈNE IX.

BÉATRIX, CLIMÈNE.

CLIMÈNE.

EN vain j'empêcherois ſon amour de paroître ;
C'eſt la dernière fois qu'il me verra peut-être ;
Le plus ſévère honneur peut permettre en ce jour
De donner ce dernier moment à notre amour.

SCÈNE X.

LÉANDRE, CLIMÈNE, LE BASQUE, BÉATRIX.

CLIMÈNE.

RIen ne peut plus flatter ma flamme ni la vôtre,
Léandre ; pour époux on m'en deſtine un autre :
Ce couſin prétend l'être, il ſçait tout aujourd'hui
Ce que nous avons fait pour nous & contre lui,
Et ſont des trahiſons qu'il nomme ſans exèmples.
Après m'en avoir fait des reproches fort amples,
Et m'avoir de vos feux fait faire un libre aveu,
Il eſt entré, diſant que, devant qu'il ſoit peu,
Il en ſera parlé, qu'il alloit voir ma mère ;
Vous ſçavez ce qu'il faut, hélas ! que j'en eſpère.

LÉANDRE.

Quel revers si soudain, que je n'ai pu prévoir,
Peut en si peu de temps détruire tant d'espoir!
Mon malheur à mes feux incessamment s'oppose.

LE BASQUE.

J'ai bien vu dès tantôt qu'il sçavoit quelque chose,
Et j'en aurois juré.

LÉANDRE.

Par qui l'as-tu donc sçu?

LE BASQUE.

Par un fort grand soufflet, Monsieur, que j'ai reçu;
J'ai bien vu qu'il cherchoit à me faire querelle.

LÉANDRE.

Si pour vous à ce point votre mère est cruelle,
Et s'obstine à vouloir vous donner cet époux,
Que ferez-vous, Madame? Helas! vous tairez-vous?

CLIMÈNE.

Vous sçavez à quel point ma mère est absolue;
Il faudra l'épouser, si la chose est conclue.

LÉANDRE.

Quoi! jusqu'à cet effort votre cœur peut aller!
On ôse vous contraindre, & vous n'ôsez parler,
Madame! & tout l'espoir qui flattoit ma constance,
Doit se voir aujourd'hui détruit par ce silence!
Ah! puisque votre amour est si foible pour moi,
Faites ce campagnard maître de votre foi,
Du nom de votre époux favorisez un autre;
Mon amour aussi-bien est trop grand pour le vôtre.
Adieu. Vous me voyez pour la dernière fois,
Obéissez, Madame, & faites votre choix.

SCÈNE XI.

LE BEAUCERON, LÉANDRE, LE BASQUE, BÉATRIX, CLIMÈNE.

LE BEAUCERON, *en habit de campagne.*

LÉandre, revenez; parlons de votre flamme.
(*A Climène.*) (*A Léandre.*)
Vous aimez ce Monſieur; vous, vous aimez Madame.
(*A Climène.*) (*A Léandre.*)
Il vous aime beaucoup; vous en êtes chéri.
Si le cœur vous en dit, vous ſerez ſon mari.
Sa mère, ayant appris votre ardeur mutuelle,
Veut bien que vous ſoyez l'époux de cette Belle;
Et pour moi, qui m'étois chargé de ce ſouci,
De peur d'être cocu, je le veux bien auſſi.
Je ne me pique pas d'être à ce point commode.
Pour Monſieur, qui prétend toujours être à la mode,
Il peut tenter fortune, & je le tiens bien fin,
S'il s'en ſauve.

LÉANDRE.

Je crains peu ce danger.

LE BEAUCERON.

Enfin,
Quoi que vous en diſiez, elle en eſt la maitreſſe.

LÉANDRE, *à Climène.*

Quel bonheur aujourd'hui vous rend à ma tendreſſe!

(*Au Beauceron.*)
Mais enfin, quel motif vous fait changer d'habits?

LE BEAUCERON.

C'eſt, Monſieur, que je vais partir pour mon pays;
J'ai conçu pour Paris une haine mortelle,
Et mon front vient ici de l'échaper trop belle.
Je fuis ce maudit lieu de coquettes farci,
Et ne ſuis plus ſi ſot que de reſter ici.
Les filles à Paris ſont pour nous trop ſçavantes:
Il faut des gens galans, pour des filles galantes;
Et je m'en tiens au nœud de conſanguinité.
Je vais dire au pays comme l'on m'a traité,
Et je me trompe fort, quoi qu'il ſente de flamme,
Si jamais Beauceron vient ici prendre femme.

SCÈNE XII.

LE BEAUCERON, CLIMÈNE, LÉANDRE, BÉATRIX, LE BASQUE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

VOtre cheval, Monſieur, & votre poſtillon,
Sont là-bas.

LE BEAUCERON.

Serviteur.

LÉANDRE.

Comment, c'eſt tout de bon?
Quoi! vous ne verriez pas ce qu'Amour nous deſtine?

LE BEAUCERON.

Non; je vous en réponds. Juſqu'au revoir, couſine.

SCÈNE DERNIÈRE.

LÉANDRE, CLIMÈNE, LE BASQUE, BÉATRIX.

LÉANDRE, *après avoir ri.*

ALlons voir votre mère.

CLIMÈNE.

Et le reſte du jour,
Puiſqu'elle veut enfin approuver notre amour,
Nous pourrons, empêchant que le peuple ne crie,
Par divertiſſement tirer la loterie.

LÉANDRE.

Et quand de notre amour l'hymen ſera le prix,
Il faudra marier le Baſque & Béatrix.

Fin du Tome ſecond.

PQ
1875
M64
1776
t.2

Montfleury, Antoine Jacob
Théâtre de Messieurs de
Montfleury

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY